

---

ANTONE TCHÉKHOV

---

# LE DUEL

Traduit du russe par  
DENIS ROCHE



LIBRAIRIE PLON

8, RUE GARANCIÈRE — PARIS-VI<sup>e</sup>

DU MÊME AUTEUR :

## ŒUVRES D'ANTONE TCHÉKHOV

TRADUITES DU RUSSE PAR DENIS ROCHE

---

- I. Salle 6.
- II Les Moujiks.
- III. Une banale histoire
- IV. *Ma femme.*
- V. Trois ans.
- IV. *Ma Vie (Histoire d'un provincial).*
- VII. Le Moine noir.
- VIII. Le Duel.
- IX Le Jour de fête.
- X La Steppe.
- XI Récit d'un inconnu.
- XII Voisins.
- XIII. ★ Un cas de pratique médicale.
- XIII ★★ L'Homme à l'étui.
- XIV. XV, XVI. Théâtre. I, II, III.
- XVII, Correspondance I

*Hors serie* : Un Drame a la chasse, roman.

## GLOSSAIRE

*Ambon* : degré avant l'iconostase.

*Bazarov* : héros de Tourguénièv.

*Chachlik* : morceaux de mouton grillés à la caucasienne.

*Doukhane* : cabaret en géorgien.

*Institut* : maison d'éducation pour les jeunes filles nobles.

*Listok* : journal de Moscou.

*Niva* : petit journal illustré.

*Onieguine* : héros de Pouchkine.

*Panagie* : insigne épiscopal composé d'une image du Christ et de la Vierge.

*Petchorine* : héros de Lermontov.

*Razgoulai* : quartier de Moscou.

*Roùdine* : héros de Tourguénièv dans *Terres vierges*.

*Sadôvaia* : rue des Jardins.

*Tchetchenses* : peuplade du Caucase.

*Vakh* : exclamation de contentement calquée sur une expression de tristesse fameuse des Israélites russes.

*Vinnite* : sorte de whist.

# LE DUEL

## I

IL était huit heures du matin — l'heure où après une nuit chaude, étouffante, les officiers, les fonctionnaires et les nouveaux venus prenaient d'habitude leur bain de mer, avant d'aller boire au Pavillon du café ou du thé.

Ivane Anndréitch Laièvski, jeune homme de vingt-huit ans, *blond et maigre, coiffé de la casquette du ministère des Finances, chaussé de pantoufles*, rencontra sur la plage, parmi beaucoup d'autres connaissances, en allant se baigner, son ami, le médecin militaire Samoïlénko.

Avec sa grosse tête tonduée et rouge, enfoncée dans les épaules, avec son grand nez, ses sourcils noirs, sa barbe grise, séparée en deux grosses touffes, replet et tassé, et avec sa voix rauque et profonde d'officier de province, ce Samoïlénko produisait de prime abord une impression désagréable de soudard aux bronches éraillées ; mais après deux ou trois jours de connaissance, son visage commençait à paraître extraordinairement bon, agréable et même beau. C'était, malgré sa

gaucherie et son ton grossier, un homme paisible, excellent, infiniment serviable.

Il tutoyait, en ville, tout le monde, prêtait de l'argent à chacun, soignait, fiançait, mariait, réconciliait tout le monde, organisait des pique-niques où il grillait lui-même le *chachlik* et préparait une très bonne bouillabaisse de rascasses. Il faisait constamment des démarches pour quelqu'un et se réjouissait sans cesse de quelque chose. Il était, de l'avis général, irréprochable et n'avait que deux côtés faibles : en premier lieu, la honte de sa bonté qu'il tâchait de dissimuler sous un regard sévère et une feinte grossièreté ; il aimait, en second lieu, que les infirmiers et les soldats l'appelassent Excellence, bien qu'il ne fût que conseiller d'État.

— Réponds à une question, Alexandre Davîdytch, commença Laiëvski quand ils furent entrés dans l'eau jusqu'aux épaules. Supposons que tu aies eu une liaison avec une femme aimée et sois resté plus de deux ans avec elle, puis, que tu aies, comme il arrive, cessé de l'aimer et senti qu'elle est pour toi une étrangère. Que ferais-tu en pareil cas ?

— Bien simple. Va, petite mère, où bon te semble, — et c'est tout.

— Facile à dire ! Mais si elle ne sait où aller ? Si c'est une femme seule, sans famille, qui n'ait pas le sou et ne sache pas travailler...

— Eh bien ? Je lui colle cinq cents roubles dans les dents, ou vingt-cinq roubles par mois, — et c'est tout... Très simple !

— Admettons que tu aies les cinq cents roubles ou que tu puisses payer les vingt-cinq roubles par mois, mais la femme dont je te parle est une femme instruite

et frère. Te déciderais-tu à lui offrir de l'argent? Et sous quelle forme?

Samoïlénnko voulut répondre, mais, à ce moment, une grosse vague les roula tous les deux, alla se briser sur la rive et reflua avec bruit sur les galets. Les amis sortirent de l'eau et s'habillèrent.

— Évidemment, il est difficile de vivre avec une femme que l'on n'aime pas, dit Samoïlénnko, faisant tomber du sable entré dans une de ses bottes. Mais il faut, Vânia, raisonner en être humain. Moi, en pareil cas, je n'aurais pas laissé voir que je ne l'aimais plus et serais resté avec elle jusqu'à la mort.

Il fut tout à coup honteux de ce qu'il disait. et se reprit :

— Il eût mieux valu, à mon sens, qu'il n'y eût pas de femmes du tout. Qu'elles aillent au diable!

Ayant fini de s'habiller, les amis se rendirent au Pavillon. Samoïlénnko y était comme chez lui; il y avait même un couvert lui appartenant. Chaque matin on lui servait une tasse de café, un grand verre taillé, plein d'eau, de la glace et un petit verre de cognac. Il buvait d'abord le cognac, puis le café brûlant, puis l'eau glacée, et c'était apparemment exquis, puisque, après avoir bu, ses yeux devenaient luisants. Il se lissait la barbe à deux mains et disait, en regardant la mer :

— Extraordinairement belle vue!

Après une longue nuit, perdue en tristes et vaines pensées empêchant de dormir, et qui accroissaient, semblait-il, la chaleur et l'obscurité de la nuit, Laïèvski se sentait brisé et las. Son bain et son café ne le remirent même pas.

— Reprenons notre discours, Alexandre Davidytch,

dit-il. Je ne te cacherai rien et veux te dire sincèrement, comme à un ami, que mes relations avec Nadièjda Fiôdorovna sont mauvaises... Très mauvaises ! Pardon de t'initier à mes secrets, mais j'ai besoin de parler.

Samoïlénko, pressentant de quoi il allait être question, baissa les yeux et se mit à tapoter sur la table.

— J'ai vécu deux ans avec elle, continua Laièvski, et je ne l'aime plus, — ou, plus exactement, j'ai compris que je ne l'ai jamais aimée... Ces deux années furent une erreur.

Laièvski avait l'habitude, en parlant, de considérer attentivement le creux rose de ses mains, de se ronger les ongles ou de froisser ses manchettes ; et c'est ce qu'il faisait maintenant.

— Je sais très bien, dit-il, que tu ne peux m'aider en rien, mais je m'ouvre à toi parce que, pour les ratés et les gens inutiles de mon espèce, le salut est dans l'épanchement. Je dois peser chacun de mes actes, trouver une explication et une justification de ma vie absurde dans les théories de quelqu'un, dans quelque type littéraire, et dans le fait, par exemple, que nous, gens de la noblesse, nous dégénérons, et ainsi de suite... La nuit passée, par exemple, je me consolais en me disant sans cesse : « Ah ! que Tolstoï a raison, cruellement raison ! » Et cela me soulageait. Vraiment, frère, c'est un grand écrivain !

Samoïlénko, qui n'avait jamais lu Tolstoï et qui se proposait chaque jour de le lire, se troubla et dit :

— Oui, tous les écrivains écrivent d'imagination, tandis que lui écrit directement d'après nature...

— Mon Dieu, soupira Laièvski, à quel point la civilisation nous déforme ! J'ai aimé une femme mariée ;

elle m'aimait aussi... Au début ce furent des baisers, de paisibles soirées, des serments, et du Spencer, et de l'idéal, et des intérêts partagés !... Quel mensonge ! En réalité, nous fuyons le mari, mais nous nous mentionnons en pensant fuir le vide de notre vie intellectuelle. Nous nous figurions ainsi l'avenir : d'abord le Caucase, où, pour nous accoutumer aux lieux et aux gens, je deviendrais fonctionnaire ; puis nous acqueririons un bout de terre, travaillerions à la sueur de notre front, aurions de la vigne, un champ, etc... Si tu avais été à ma place, toi ou ton ami le zoologue von Koren, peut-être eussiez-vous passé trente années avec Nadiéjda Fiôdorovna et laissé à vos héritiers une belle vigne et trois mille arpents de maïs ; mais moi, dès le premier jour, je me suis senti en faillite. En ville, une chaleur insupportable, l'ennui, la solitude. Aux champs, on s'attend à trouver sous chaque pierre, sous chaque buisson des mille-pieds, des scorpions, des serpents. Par-delà la campagne, c'est le désert et les montagnes. Des étrangers, une nature étrangère aussi, une culture pitoyable : tout cela, frère, est moins simple que de se promener en pelisse sur la perspective Niévski, en donnant le bras à Nadiéjda Fiôdorovna, et de rêver aux pays chauds. Ici, il faut une lutte, non pas à la vie, mais à la mort ; et quel lutteur suis-je ? Je suis un pitoyable neurasthénique, un être qui ne sait rien faire de ses mains blanches... Dès le premier jour, je compris que mes idées de vie laborieuse, avec des vignes en perspective, ne valaient rien. Pour ce qui est de l'amour, je dois te dire que, vivre avec une femme qui a lu Spencer et qui a tout quitté pour toi, est aussi peu intéressant que de vivre avec n'importe quelle Annphïssa ou quelle

Akoufina. C'est la même odeur de fer à repasser, de poudre de riz et de médicaments, les mêmes papillotes le matin, et la même duperie volontaire...

— On ne peut pas, en ménage, se passer de fer à repasser, dit Samoïlénko, rougissant de ce que Laiévski lui parlât si nettement d'une dame qu'il connaissait. Tu es de mauvaise humeur, aujourd'hui, Vânia, je le vois... Nadiédja Fiôdorovna est une femme très bien, instruite ; toi, tu es un homme de très grand esprit... Évidemment vous n'êtes pas mariés, dit-il, en se retournant vers les tables voisines, mais ce n'est pas votre faute, et, d'ailleurs... il ne faut pas avoir de préjugés, et il faut se mettre au niveau des idées modernes. Je suis, quant à moi, partisan de l'union libre ; oui... Et, à mon sens, une fois que l'on s'est mis ensemble, il faut y rester jusqu'à la mort.

— Sans amour ?

— Je vais tout de suite t'expliquer, dit Samoïlénko. Il y a huit ans, il y avait ici, comme agent d'assurances, un petit vieux, bonhomme, lui aussi, de très grand esprit. Et voici ce qu'il disait : Dans la vie conjugale, l'essentiel, c'est la patience... Tu entends, Vânia ? Pas l'amour ; la patience ! L'amour ne peut pas durer longtemps. Tu as vécu deux années dans l'amour et, maintenant, ta vie conjugale a visiblement atteint la période où, pour conserver l'équilibre, tu dois mettre en avant toute ta patience...

— Tu crois à ton vieux petit fonctionnaire ? Pour moi, son conseil est inepte. Ton petit vieux pouvait faire l'hypocrite, s'exercer à la patience, et regarder la personne qu'il n'aimait pas comme un objet indispensable à ses exercices ; mais je ne suis pas encore tombé

aussi bas. Si je voulais exercer ma patience, je m'achèterais des haltères ou un cheval rétif ; mais je laisserais les gens en paix.

Samoïlénko commanda du vin blanc et de la glace. Quand ils eurent bu chacun un verre, Laiévski soudain demanda :

— Dis-moi, je te prie, ce qu'est le ramollissement cérébral ?

— C'est, comment t'expliquer?... Une maladie où le cerveau devient mou... Comme s'il se liquéfiait.

— On en guérit ?

— Oui, si la maladie n'a pas été négligée... Douches froides, vésicatoires... et puis quelques remèdes internes.

— Bon... Alors tu vois quelle est ma position. Je ne peux pas vivre avec elle, cela dépasse mes forces ; tant que je suis avec toi, je philosophe encore, je souris ; mais, à la maison, je perds tout courage. C'est une telle angoisse que, si l'on me disait, supposons, que je dois vivre encore un mois avec elle, il me semble que je me logerais une balle dans la tête. Et, pourtant, on ne peut pas la quitter ! Elle est seule ; elle n'a pas l'habitude du travail ; nous n'avons d'argent ni l'un ni l'autre... Où irait-elle ? Chez qui ? Pas d'issue... Allons, voyons, dis-moi ce qu'il y a à faire ?

— Hum ? oui... mugit Samoïlénko ne sachant que répondre. Elle t'aime ?

— Oui, elle m'aime, dans la mesure où un homme est nécessaire à une femme de son âge et de son tempérament. Il lui serait aussi pénible de renoncer à moi qu'à sa poudre ou à ses papillotes. Je suis une partie constitutive de son boudoir.

Samoïlénko se sentit gêné.

— Tu es de mauvaise humeur, aujourd'hui, Vânia, répéta-t-il. Tu as dû mal dormir.

— Oui, j'ai mal dormi... De façon générale, frère, je ne me sens pas bien. La tête vide, le cœur prêt à s'arrêter, je ne sais quelle faiblesse... Il faut m'enfuir d'ici !

— Où cela ?

— Là-bas, au nord. Au pays des pins, des champignons, des gens, et des idées... Je donnerais la moitié de ma vie pour me baigner dans une petite rivière des gouvernements de Moscou ou de Toula, pour avoir froid, puis me promener des heures et bavarder avec un étudiant quelconque, bavarder, bavarder... Et quelle bonne odeur de foin ! Te rappelles-tu ça, le soir, lorsqu'on se promène au jardin, que les sons d'un piano arrivent jusqu'à vous et que l'on entend passer un train?...

Laiëvski à ces pensées rit de plaisir ; les larmes lui vinrent aux yeux et, pour les cacher, il se pencha pour prendre des allumettes sur la table voisine.

— Moi, dit Samoïlénko, il y a dix-huit ans que je n'ai pas été en Russie. J'ai déjà oublié ce qui en est. Pour moi, il n'y a pas de pays plus magnifique que le Caucase.

— Un tableau de Véréchtchâguine représente un puits profond au fond duquel languissent des condamnés à mort ; ton splendide Caucase me semble un puits pareil. Si l'on me proposait d'être ramoneur à Pétersbourg ou d'être prince ici, je choiserais d'être ramoneur.

Laiëvski réfléchit. En regardant son corps voûté, ses yeux fixes, son visage pâle et suant, ses tempes creuses, ses ongles rongés et l'une de ses pantoufles sortie du

talon, qui laissait voir une chaussette mal reprise, Samoïlénko fut pénétré de pitié. Et, sans doute parce que Laiévski le fit penser à un enfant innocent, il lui demanda :

— As-tu encore ta mère?

— Oui, mais nous ne nous voyons pas. Elle n'a pas pu me pardonner cette liaison.

Samoïlénko aimait Laiévski. Il le considérait comme un brave garçon, un étudiant, un bon compagnon avec lequel on pouvait boire, rire et causer à cœur ouvert. Ce qu'il comprenait en lui, lui déplaisait extrêmement : Laiévski buvait beaucoup et à toute heure ; il jouait aux cartes, méprisait son travail, dépassait ses ressources, employait souvent des expressions inconvenantes, se promenait en pantoufles dans la rue et se disputait en public avec Nadiéjda Fiôdorovna. Cela déplaisait à Samoïlénko. Mais que Laiévski fût passé par la Faculté de philologie, qu'il fût abonné à deux grandes revues, qu'il parlât souvent avec tant d'esprit qu'un petit nombre seul de personnes le comprît, qu'il eût avec lui une femme instruite : tout cela Samoïlénko ne le comprenait pas ; mais cela lui plaisait. Il regardait Laiévski comme supérieur à lui et l'estimait.

— Encore un détail, dit Laiévski, remuant la tête ; mais cela entre nous... Je le cache encore à Nadiéjda Fiôdorovna ; n'en dis rien devant elle... J'ai reçu avant-hier une lettre. Son mari est mort d'un ramollissement cérébral.

— Dieu ait son âme ! soupira Samoïlénko. Et pourquoi donc le lui caches-tu?

— Lui montrer cette lettre équivaldrait à dire : allons à l'église nous marier. Il faut d'abord préciser

nos relations. Lorsqu'elle sera convaincue que nous ne pouvons plus continuer à vivre ensemble, je lui montrerai la lettre. Alors ce sera sans danger.

— Sais-tu, Vânia? lui dit Samoïlénko (et sa figure prit une expression triste et suppliante comme s'il allait demander une chose lui plaisant beaucoup et qu'il eût peur qu'on lui refusât), épouse-la, mon cher!

— Pourquoi?

— Remplis ton devoir envers cette excellente femme! Son mari est mort, la Providence elle-même t'indique ce que tu as à faire.

— Mais comprends, original que tu es, que c'est impossible. Se marier sans amour est aussi laid et indigne d'un homme que de dire la messe sans croire.

— Mais c'est ton devoir!

— En quoi est-ce mon devoir? demanda Laiëvski irrité.

— Quand tu l'as enlevée à son mari, tu en as pris la responsabilité.

— Mais on te le dit, en russe : je ne l'aime pas.

— Si tu ne l'aimes pas, respecte-la, considère-la...

— La respecter, la considérer... persifla Laiëvski; comme si elle était la supérieure d'un couvent! Tu es mauvais psychologue et physiologiste si tu crois que, vivant avec une femme, l'estime et le respect peuvent suffire. Il faut avant tout, à la femme, une chambre à coucher.

— Vânia, Vânia... dit Samoïlénko, gêné.

— Tu es un vieil enfant, un théoricien, et, moi, je suis un jeune vieillard, un praticien. Nous ne nous entendrons jamais. Arrêtons cette conversation... Moustapha! cria Laiëvski au garçon, combien devons-nous?

— Non, non... fit le docteur effaré, saisissant le bras de Laiévski, c'est à moi... C'est moi qui ai commandé. Fais mettre ça à mon compte ! cria-t-il à Moustapha.

Les amis se levèrent et prirent en silence le quai. Au commencement du boulevard, ils s'arrêtèrent et se séparèrent en se serrant la main.

— Vous êtes trop gâtés, mes bons amis ! dit Samoïlénko en soupirant. Le sort t'a donné une femme jeune, belle et instruite ; et tu n'en veux pas. Et moi, si Dieu m'avait donné même une petite vieille contrefaite, mais caressante et bonne, comme je serais heureux ! Je vivrais avec elle dans ma vigne, et...

Samoïlénko se ressaisit et dit :

— Et qu'elle me prépare le thé, la vieille sorcière ! Ayant quitté Laiévski, il s'engagea sur le boulevard.

Lorsque lourd, majestueux, avec une expression sévère, une tunique blanche comme neige et des bottes admirablement cirées, la poitrine bombée, décoré de la croix de Saint-Vladimir, il passait sur le boulevard, il se plaisait beaucoup, et il lui semblait que tout l'univers le regardait avec satisfaction. Sans tourner la tête, il regardait de tous côtés, et trouvait le boulevard bien entretenu, les cyprès nouvellement plantés, les eucalyptus et les palmiers malingres, très beaux, et qui donneraient, avec le temps, un bel ombrage. Il trouvait que les Circassiens étaient des gens honnêtes et hospitaliers.

« Il est étrange que le Caucase ne plaise pas à Laiévski, pensait-il, fort étrange ! »

Cinq soldats, le croisant, présentèrent les armes. Sur le côté droit du boulevard, la femme d'un fonctionnaire passa sur le trottoir avec un lycéen, son jeune fils.

— Bonne matinée, Maria Konstantînovna ! lui cria Samoilénko, souriant agréablement. Vous venez de vous baigner ? Ha ! ha ! ha !... Mes hommages à votre mari !

Et il poursuivit sa route en continuant à sourire agréablement. Mais, apercevant un aide-chirurgien qui venait à sa rencontre, il fronça tout à coup les sourcils, l'arrêta et lui demanda :

— Y a-t-il quelqu'un à l'infirmerie ?

— Personne, Votre Excellence.

— Tu dis ?

— Personne, Votre Excellence.

— Bien, va-t'en...

Se dandinant majestueusement, il se dirigea vers le kiosque aux rafraîchissements où était assise une vieille et grosse juive qui se faisait passer pour Géorgienne, et il lui dit, d'une voix aussi forte que s'il commandait un régiment :

— Ayez l'amabilité de me donner un soda !

## II

Le manque d'amour de Laièvski pour Nadiéjda Fiôdorovna se traduisait surtout en ceci que tout ce qu'elle disait et faisait lui paraissait un mensonge ou quelque chose qui y ressemblait. Tout ce qu'il lisait contre les femmes et contre l'amour lui semblait on ne peut mieux convenir à lui, à Nadiéjda Fiôdorovna et à son mari.

Quand il rentra chez lui, Nadiéjda Fiôdorovna, déjà habillée et coiffée, assise près de la fenêtre, buvait son café, d'un air soucieux, en feuilletant une revue. Il pensa que boire du café n'était pas un événement assez important pour se donner une mine préoccupée et qu'elle avait eu tort de perdre son temps à se coiffer à la mode puisqu'il n'y avait ici personne à qui elle eût à plaire, ni à chercher à plaire. Il vit aussi un mensonge dans la revue qu'elle tenait. Il pensa que Nadiéjda Fiôdorovna s'habillait et se coiffait pour paraître belle et qu'elle lisait pour paraître instruite.

— Cela ne fera-t-il rien si je vais me baigner aujourd'hui? demanda-t-elle.

— Et quoi? Que tu y ailles ou que tu n'y ailles pas, la terre n'en tremblera pas, je suppose...

— Je te demande ça pour que le docteur ne se fâche pas.

— Demande-le-lui à lui-même. Je ne suis pas médecin.

Ce qui, cette fois-là, déplut le plus à Laiëvski, ce fut le cou blanc, décolleté de Nadiéjda Fiôdorovna et ses frisons sur la nuque. Il se rappela que, lorsque Anna Karènine cessa d'aimer son mari, ses oreilles lui déplurent. Il pensa : « Comme c'est juste ! Comme c'est juste ! » Se sentant la tête vide, il entra dans son bureau, s'étendit sur le divan et se couvrit la figure d'un mouchoir pour ne pas être importuné par les mouches. De lentes, de vagues, de monotones idées se traînaient dans son cerveau, comme, par une soirée de mauvais temps, en automne, un long convoi de charrettes ; et il tomba dans un état d'accablante somnolence. Il lui semblait être en faute vis-à-vis de Nadiéjda Fiôdorovna et avoir causé la mort de son mari. Il se sentait comme coupable envers sa vie à lui-même, gâchée, envers le monde des hautes idées, du savoir et du travail, — ce merveilleux monde qui lui semblait impossible sur cette plage où traînent des Turcs affamés et des Abkhases paresseux. Ce monde n'était possible que là-bas, dans le Nord, où il y a des opéras, des théâtres, des journaux, et tous les modes du travail intellectuel. Ce n'est que là-bas, et pas ici, que l'on peut être honnête, instruit, élevé et pur. Il s'accusait de ne pas avoir d'idéal et d'idée directrice, bien qu'il comprît confusément maintenant ce que cela signifiait. Lorsque, deux années auparavant, il avait commencé à aimer Nadiéjda Fiôdorovna, il lui paraissait qu'il n'avait qu'à entrer en liaison avec elle et à partir pour le Cau-

case pour échapper à la banalité et au vide de la vie. Maintenant aussi il était assuré qu'il n'avait qu'à la quitter et à retourner à Pétersbourg pour avoir tout ce dont il avait besoin.

« Partir ! murmura-t-il en s'asseyant et se rongant les ongles. Partir ! »

Il se vit, en imagination, prendre le bateau, déjeuner, boire de la bière glacée, causer sur le pont avec des dames, puis monter dans le train à Sébastopol et partir. Bonjour, la liberté ! Les gares filent les unes après les autres, l'air se refroidit, devient de plus en plus âpre ; voici les pins et les sapins ; voici Koursk ; voici Moscou... Aux buffets, on sert de la soupe aux choux, du mouton au gruau, de l'esturgeon, de la bière ; en un mot, ce n'est plus l'Asie : c'est la Russie, la vraie Russie. Dans le train, les voyageurs parlent commerce, chanteurs nouveaux, sympathies franco-russes. On sent partout une vie cultivée, intellectuelle, alerte... Vite, vite, filer ! Voici enfin la perspective Niévski, la grande Morskâïa, et voici la petite rue de Kôvno, où, étudiant, il habitait jadis avec ses camarades. Voici le cher ciel gris, la bruine, les cochers mouillés...

Quelqu'un, dans la chambre voisine, l'appela :

— Ivane Anndrêitch, êtes-vous ici ?

— Oui, répondit-il. Que voulez-vous ?

— Ce sont des papiers.

Laiëvski se leva mollement, sentant sa tête tourner. Bâillant et traînant les pieds, il passa dans la chambre voisine. Resté près de la fenêtre ouverte, dans la rue, un de ses jeunes collègues déposait des papiers sur l'appui.

— A l'instant, mon cher, dit doucement Laiëvski.

Il alla prendre son encrier, revint à la fenêtre, signa les papiers sans les lire, et dit :

— Qu'il fait chaud !

— Oui. Viendrez-vous aujourd'hui ?

— J'en doute... Je me sens mal. Dites à Chéchkôvski, mon cher, que j'irai chez lui après dîner.

Le fonctionnaire partit. Laïèvski se recoucha sur le divan, et se mit à penser :

« Il faut tout peser et combiner. Avant de partir, il faut payer mes dettes. Je dois près de deux mille roubles, et je n'ai pas d'argent... Évidemment, ce n'est pas la chose grave ; je paierai comme je pourrai une partie maintenant et enverrai le reste de Pétersbourg... L'important, c'est Nadiéjda Fiôdorovna... Il faut, avant tout, définir nos relations... Oui. »

Peu après il se demanda s'il ne fallait pas aller prendre conseil chez Samoulénko.

« Je le peux, se dit-il, mais à quoi bon ? Je lui parlerai encore à contretemps de boudoir et de femmes, de ce qui est honnête ou de ce qui ne l'est pas. Quelles diables de conversations avoir sur l'honnêteté ou la malhonnêteté, quand il s'agit de sauver ma vie au plus tôt, quand j'étouffe et me suicide dans ce maudit esclavage?... Il faut comprendre, à la fin, que continuer une vie comme la mienne est lâche et cruel ; tout le reste est mesquin et nul. Partir ! murmura-t-il en s'asseyant ; s'enfuir ! »

La côte déserte, la chaleur accablante, la monotonie des montagnes, voilées et mauvaises, éternellement semblables et silencieuses, lui inspiraient l'ennui, et, lui semblait-il, l'endormaient et le frustraient. Peut-être était-il fort intelligent, avait-il du talent et une extraor-

dinaire honnêteté ; peut-être, si la mer et les montagnes ne l'enserraient pas, deviendrait-il un excellent agent de zemstvo, un homme d'État, un orateur, un publiciste, un ascète... Qui sait ! En ce cas, n'est-il pas stupide de discuter s'il est honnête ou s'il ne l'est pas qu'un homme utile ou un homme de talent, un musicien ou un peintre par exemple, perce une muraille pour s'enfuir de prison et trompe ses geôliers ? Dans une pareille situation, tout est honnête.

A deux heures, Laïèvski et Nadiéjda Fiôdorovna se mirent à table. Quand la cuisinière leur servit une soupe au riz et aux tomates, Laïèvski s'exclama :

— Tous les jours la même chose ! Pourquoi ne pas faire de la soupe aux choux ?

— Il n'y a pas de choux.

— C'est étrange ! Il y en a chez Samoïlénko et chez Maria Konstantinovna ; il faut, seul, je ne sais pourquoi, que je mange cette fade mixture. C'est impossible, ma chérie !

Jadis, comme il arrive dans la plupart des ménages, aucun repas ne se passait sans histoires et scènes ; mais, depuis qu'il avait décidé qu'il n'aimait plus, Laïèvski tâchait de céder en tout à sa compagne, lui parlait avec une tendre politesse, souriait, l'appelait ma chérie, et la baisait au front à la fin du repas.

— Cette soupe, dit-il en souriant, a goût de jus de réglisse. Il se faisait violence pour paraître aimable, et, n'y tenant plus, il dit : Personne ici ne s'occupe de la maison... Si tu es malade ou prise par tes livres, bon, je m'occuperai de la cuisine !

Nadiéjda Fiôdorovna, naguère, lui aurait répondu : « Occupe-t'en », ou « Je vois que tu veux faire de moi

une cuisinière » ; mais ce jour-là, elle le regarda timidement et rougit.

— Comment te sens-tu aujourd'hui? lui demanda-t-il gentiment.

— A peu près bien. Rien qu'un peu de faiblesse.

— Il faut prendre garde, chérie. Je porte tant de peine pour toi.

On ne sait de quoi souffrait Nadiéjda Fiôdorovna. Samoïlénko, disant qu'elle avait la fièvre intermittente, la bourrait de quinine ; un autre médecin, Oustîmovitch, — homme grand, maigre, insociable, qui restait chez lui le jour et se promenait le soir tranquillement sur le quai, les mains derrière le dos, la canne en l'air, et toussant, — trouvait qu'elle avait une maladie de femme et lui prescrivait des compresses.

Naguère, quand Laiévski aimait Nadiéjda Fiôdorovna, sa maladie lui inspirait de la pitié et de la crainte ; maintenant il n'y voyait que du mensonge. La figure jaune, apathique de la jeune femme, son regard las, somnolent, ses bâillements après ses accès de fièvre, le fait qu'elle restait couchée en boule pendant les accès, ressemblant plus à un garçon qu'à une femme, et celui que, dans sa chambre, l'air était étouffé et vicié : tout cela, à son sens, détruisait l'illusion et faisait obstacle à l'amour et au mariage.

Il y eut, comme second plat, des œufs sur des épinards, et, pour Nadiéjda Fiôdorovna, de la bouillie de fécule au lait. Lorsque, l'air préoccupé, elle toucha à la bouillie du bout de la cuiller et se mit à la manger indolemment en buvant du lait, et qu'il l'entendit l'avaler, une haine si forte s'empara de lui qu'il en eut des démangeaisons à la tête. Une semblable haine,

reconnaissait-il, eût été outrageante même à l'égard d'un chien, et pourtant, il ne s'en voulait pas à lui-même : il en voulait à Nadiéjda Fiôdorovna de lui inspirer un pareil sentiment et comprenait pourquoi les amants tuent parfois leurs maîtresses. Lui, assurément, ne tuerait pas, mais, juré, il eût acquitté le meurtrier.

— Merci, ma chérie, dit-il à Nadiéjda Fiôdorovna, après dîner.

Et il la baisa au front (1).

Rentré dans son bureau, il se mit à aller et venir pendant cinq minutes, regardant du coin de l'œil ses bottines, puis il s'assit sur le divan, et murmura :

— Partir ! Partir ! Avoir une explication et partir !

Il s'étendit sur le divan et se ressouvint que le mari de Nadiéjda Fiôdorovna était peut-être mort par sa faute.

« Imputer à crime à quelqu'un d'aimer ou de ne plus aimer, se convainquit-il, le pied levé en l'air pour se chausser, c'est bête. L'amour et la haine sont hors de notre pouvoir. Son mari, j'ai peut-être été de façon indirecte l'une des causes de sa mort, mais suis-je coupable d'avoir aimé sa femme, le suis-je de ce qu'elle m'ait aimé ? »

Il prit sa casquette et se rendit chez son collègue Chéchkovski, chez lequel les fonctionnaires se rassemblaient chaque soir pour jouer au *vinnte* et boire de la bière fraîche.

« Mon indécision ressemble à celle d'Hamlet, pensait-il en chemin. Comme Shakespeare a bien observé ! Que c'est juste ! »

(1) Il est de coutume, on le sait, en Russie, de remercier à la fin du repas la maîtresse de maison. (Tr)

### III

Pour se préserver de l'ennui et venir en aide, en l'absence de tout hôtel dans la ville, à l'extrême nécessité des nouveaux arrivés et des célibataires, qui ne savaient où prendre leurs repas, le docteur Samoïlénko tenait chez lui une sorte de table d'hôte.

Au temps dont nous parlons, il n'avait que deux pensionnaires, le jeune zoologue von Koren, venu en été sur les côtes de la mer Noire pour y étudier l'embryologie des méduses, et le diacre Pobiédov, récemment sorti du séminaire, et envoyé dans cette petite ville pour y remplacer le vieux diacre, parti pour se soigner. Ces deux pensionnaires payaient pour le déjeuner et le dîner douze roubles par mois, et Samoïlénko leur avait fait donner leur parole d'honneur de venir exactement déjeuner à deux heures.

Von Koren arrivait habituellement le premier. Il s'asseyait en silence dans le salon, prenait sur la table un album et se mettait à regarder attentivement les photographies pâlies de messieurs inconnus, en larges pantalons et chapeaux hauts de forme, et de dames en crinolines et bonnets. Samoïlénko ne se rappelait le

nom que de peu d'entre eux et disait en soupirant de ceux qu'il avait oubliés : « Un excellent homme, du plus grand esprit. »

Quand il en avait fini avec l'album, von Koren prenait un pistolet sur l'étagère, et, fermant l'œil gauche, visait longuement le portrait du prince Vorontsov, ou bien, se mettant devant la glace, il considérait son visage brun, son grand front, ses cheveux noirs, crépus comme ceux d'un nègre, sa chemise d'indienne foncée, à grandes fleurs, ressemblant à un tapis de Perse, et la large ceinture de cuir qu'il portait en guise de gilet.

La contemplation de lui-même lui procurait un plaisir non moins vif que l'examen des photographies ou celui du pistolet richement orné. Von Koren était très satisfait de sa figure, de sa barbe bien taillée et de ses larges épaules, preuves évidentes de sa bonne santé et de sa robuste constitution. Il était satisfait de sa mise élégante, à commencer par sa cravate, assortie à la couleur de sa chemise, et à finir par ses souliers jaunes.

Tandis qu'il regardait l'album et se tenait devant la glace, Samoïlénnko, dans la cuisine et le couloir, en bras de chemise, la poitrine nue, couvert de sueur, s'affairait autour des tables, préparant une salade ou une sauce, apprêtant la viande, les concombres et l'oignon pour la soupe glacée. Et il écarquillait furieusement les yeux sur son ordonnance qui l'aidait, brandissant de son côté, tantôt un couteau, tantôt une cuiller.

— Passe-moi le vinaigre ! commandait-il ; je veux dire, criait-il en frappant des pieds, pas le vinaigre, mais l'huile d'olive ! Où vas-tu donc, animal ?

— Chercher l'huile, Votre Excellence, disait l'ordonnance effarée, d'une voix grêle.

— Vite, elle est dans l'armoire. Et dis à Dâria d'ajouter du fenouil dans le bocal des concombres. Du fenouil, tu entends? Couvre le pot à crème, badaud! Les mouches vont tomber dedans!

Il semblait que toute la maison résonnât de sa voix. Une dizaine de minutes avant deux heures arrivait le diacre, jeune homme de vingt-deux ans, maigre, les cheveux longs, sans barbe, n'ayant encore que des moustaches. En entrant au salon, il se signait devant les Images, souriait et tendait la main à von Koren.

— Bonjour, lui disait froidement le zoologue. Où étiez-vous donc?

— Au débarcadère, à pêcher des grondins.

— Ah! naturellement!... Il est évident, diacre, que vous ne travaillerez jamais!

— Pourquoi donc? disait le diacre, en souriant et enfonçant ses mains dans les poches très profondes de sa lévite blanche. Le travail n'est pas un ours; il ne s'enfuira pas dans la forêt (1).

— Et qu'il n'y ait personne pour vous donner le fouet! soupirait le zoologue.

Il s'écoulait encore quinze à vingt minutes, sans que l'on appelât les convives pour le déjeuner, et l'on entendait toujours l'ordonnance courir de la cuisine à l'office et *vice versa*, faisant sonner ses bottes, et Samoïlénnko crier :

— Pose ça sur la table! Où le fourres-tu? Lave-le d'abord!

Le diacre et von Koren, affamés, se mettaient à frapper le parquet de leurs talons, manifestant ainsi

(1) Proverbe russe très usité. (Tr.)

leur impatience, comme font les spectateurs au paradis d'un théâtre. La porte s'ouvrait enfin, et l'ordonnance exténuée annonçait que le dîner était servi. Samoïlénko, écarlate, échauffé par le feu de la cuisine, irrité, les accueillait dans la salle à manger. Il les regardait méchamment et ne répondait pas à leurs questions. Avec une expression de terreur, il soulevait le couvercle de la soupière et remplissait l'assiette de chacun de ses hôtes. Ce n'était qu'après s'être convaincu qu'ils mangeaient avec appétit et que la soupe leur plaisait, qu'il soupirait, allégé, et s'asseyait dans son fauteuil profond. Son visage s'alanguissait, devenait luisant... Il se versait sans hâte un verre de vodka et disait :

— A la santé de la jeune génération !

Après sa conversation avec Laiëvski, Samoïlénko, malgré sa bonne humeur, ressentait depuis le matin une certaine tristesse. Il plaignait Laiëvski et voulait venir à son aide. Après avoir bu son verre de vodka, il dit en soupirant :

— J'ai vu aujourd'hui Vânia Laiëvski. Sa vie est dure. Le côté matériel de son existence n'a rien de réjouissant, mais c'est surtout le côté moral qui l'opprime. Ce garçon me fait peine.

— En voilà un que je ne plains pas ! s'écria von Koren. Si cet aimable homme tombait à l'eau, je le pousserais avec un bâton et lui dirais : « Coule, mon vieux, coule... »

— Tu mens. Tu ne ferais pas ça !

— Pourquoi le crois-tu ? demanda von Koren, haussant les épaules. Je suis aussi capable que toi d'une bonne action.

— Est-ce une bonne action de faire noyer un homme? demanda le diacre en riant.

— Noyer Laiëvski, oui!

— Il manque, il me semble, quelque chose à cette soupe au kvass... dit Samoïlénko voulant faire diversion.

— Laiëvski est incontestablement nuisible, continua von Koren, et aussi dangereux pour la société que le microbe du choléra. Le noyer serait une bonne action.

— Ça ne te fait pas honneur de parler ainsi de ton prochain. Dis-moi pourquoi tu le détestes?

— Ne dis pas de sottises, docteur. Il est bête de haïr et de mépriser un microbe, et de regarder comme son prochain le premier venu. C'est, je t'en demande bien pardon, ne pas réfléchir et se refuser à une juste appréciation des gens; autrement dit s'en laver les mains. Je tiens ton Laiëvski pour un vaurien; je ne m'en cache pas et me comporte avec lui, en pleine conscience, comme avec un vaurien; et toi, tu le regardes comme ton prochain, ce qui revient à dire que tu te comportes envers lui comme envers moi et envers le diacre: autrement dit que tu nous tiens pour zéro. Tu as une même indifférence pour tout le monde.

— « Un vaurien!... » marmonna Samoïlénko avec une moue dégoûtée. C'est si injuste que je ne trouve rien à te dire!

— On juge les gens d'après leurs actes, continua von Koren. Vous allez en juger, diacre... C'est à vous que je vais parler. La façon de faire de M. Laiëvski va vous être déroulée comme une longue pancarte chinoise, et vous pourrez la déchiffrer du commencement à la fin. Qu'a-t-il fait en ces deux années qu'il a vécu

ici? Comptons sur nos doigts. D'abord, il a appris aux habitants de la ville à jouer au *vinnte*. Il y a deux ans, ce jeu, ici, était inconnu ; maintenant presque tout le monde, même les femmes et les jeunes gens, y joue du matin à la nuit basse. En second lieu, il a appris aux habitants à boire de la bière, que l'on ne connaissait pas non plus en ces parages. Les habitants lui sont, en outre, redevables d'informations sur les différentes sortes de vodka, en sorte qu'ils peuvent maintenant distinguer, les yeux bandés, celle de Kochéliov de celle de Smîrnov, n° 21. Troisièmement, on ne vivait jadis ici, avec les femmes des autres, qu'en cachette, pour la même raison que les voleurs volent furtivement et non ouvertement. L'adultère était chose que l'on avait honte d'afficher. Laïèvski s'est comporté en cela comme un pionnier. Il vit au grand jour avec la femme d'un autre. Quatrièmement...

Von Koren finit vite de manger et tendit son assiette à l'ordonnance.

— J'ai compris Laïèvski dès le premier mois de notre connaissance, poursuivit-il en s'adressant au diacre. Nous sommes arrivés ici en même temps. Les hommes comme lui apprécient beaucoup l'amitié, l'intimité, la solidarité, etc., parce qu'ils ont toujours besoin de compagnons pour jouer aux cartes, boire et manger. De plus, ils sont bavards et ont besoin d'auditeurs ; nous sommes donc devenus amis. Je veux dire qu'il venait chez moi, chaque jour, m'empêcher de travailler et me parler indiscretement de sa maîtresse. Dès les premiers moments, son extrême fausseté — j'en avais vraiment la nausée — m'avait frappé. En qualité d'ami, je le gourmandais de tant boire, de dépenser au delà de ses

moyens, de faire des dettes, de rester oisif, de ne rien lire, d'être si peu cultivé, si peu informé. A tout cela, il souriait amèrement, soupirait, et disait pour toute réponse : « Je suis un raté, je suis un homme de trop. » Ou bien : « Que voulez-vous donc de nous, mon bon, nous, les vestiges du servage ? » Ou encore : « Nous dégénérons... » Ou bien il se mettait à débiter un long fatras à propos d'*Onièguine*, de *Pétchôrine*, du *Caïn* de Byron, de *Bazârov*, toutes gens dont il disait : « Ce sont nos pères par la chair et l'esprit. » Comprenez par là que ce n'est sa faute en rien. Et les plis officiels traînent une semaine sans être ouverts ; s'il boit et fait boire les autres, les coupables, c'est Onièguine, Pétchôrine et Tourguèniév ; qui ont inventé le raté et l'homme de trop. La cause de son extrême dévergondage et de sa vie scandaleuse n'est pas, voyez-vous, en lui-même ; elle est quelque part ailleurs, dans l'espace... Et avec cela — adroite défaite ! — il n'est pas seul à être dépravé, menteur et vil. « Nous » le sommes aussi. « Nous », cela veut dire « les gens de la décade 80-90 » ; nous, « le produit paresseux et énervé de l'époque du servage », nous, que « la civilisation a mutilés »... Bref, nous devons comprendre qu'un aussi grand homme que Laïèvski est grand jusque dans sa déchéance ; nous devons comprendre que sa dépravation, son ignorance et sa malpropreté physique sont un phénomène d'histoire naturelle, sanctifié par la nécessité ; que les causes en sont universelles, élémentaires, et que l'on doit suspendre devant Laïèvski une lampe d'autel, parce qu'il est la victime fatale de l'époque, des influences, de l'hérédité, etc. Tous les fonctionnaires et les dames s'exclamaient en l'écoutant, et, de longtemps, je ne pus

comprendre à qui j'avais affaire : à un cynique ou à un adroit filou? Des gens comme lui, en apparence intellectuels, un peu cultivés, et parlant beaucoup de leur noblesse personnelle, savent se faire passer pour des natures extrêmement compliquées.

— Tais-toi! s'écria Samoïlénko. Je ne permettrai pas de mal parler devant moi d'un homme extrêmement bien.

— Ne m'interromps pas, Alexandre Davídytch, dit von Koren froidement. J'ai presque fini. Laiévski est un organisme assez peu compliqué. Voici sa structure morale : le matin, des pantoufles, le bain et le café ; puis, jusqu'au déjeuner, pantoufles, promenade et conversation ; à deux heures, pantoufles, dîner et vin ; à cinq heures, bain, thé et vin ; ensuite le *vinte* et le mensonge ; à dix heures, souper et vin ; et, après minuit, le sommeil et *la femme*. Son existence est enfermée dans ce strict programme comme un œuf dans sa coquille. Qu'il marche, qu'il soit assis, se fâche, écrive, se réjouisse, tout se ramène au vin, aux cartes, aux pantoufles et à la femme. La femme joue dans sa vie un rôle fatal, écrasant. Il raconte lui-même qu'il était amoureux à treize ans. Étudiant de première année, il vivait avec une dame qui eut sur lui une influence bienfaisante et à laquelle il est redevable de son éducation musicale. En seconde année, il racheta une pensionnaire de maison publique et l'éleva jusqu'à lui, c'est-à-dire qu'il en fit sa maîtresse. Elle vécut six mois avec lui et s'en revint chez sa patronne. Et cet abandon lui causa beaucoup de souffrances morales. Hélas ! il souffrit tant qu'il dut quitter l'Université et resta chez lui deux ans à ne rien faire ; mais ce fut pour le mieux.

Il se lia avec une veuve qui lui conseilla de laisser là le droit et d'étudier la philologie. Il le fit. Le cours achevé, il se prit à aimer passionnément sa femme de maintenant... comment l'appelle-t-on?... cette femme mariée... et dut s'enfuir avec elle ici, au Caucase, pour y chercher, soi-disant, l'idéal. Aujourd'hui ou demain, il cessera de l'aimer, et retournera à Pétersbourg, y chercher aussi de l'idéal.

— Qu'en sais-tu? grogna Samoïlénko, regardant le zoologue avec colère; tu ferais mieux de manger.

On servit des grondins bouillis avec une sauce polonaise. Samoïlénko en servit un entier à chacun de ses pensionnaires et leur versa la sauce lui-même. Deux minutes passèrent en silence.

— La femme, dit le diacre, joue un rôle essentiel dans la vie de tout homme. Il n'y a rien à y faire.

— Oui, mais cela dépend du degré. Chacun de nous a une femme, mère, sœur, épouse, amie. Pour Laïèvski, la femme est en tout et pour tout une maîtresse. Elle (autrement dit le concubinage avec elle) est le bonheur et le but de sa vie. Il est gai, mélancolique, ennuyé, désabusé, par la femme. La vie lui pèse-t-elle? c'est la femme qui est coupable. L'aube d'une vie nouvelle luit-elle pour lui, a-t-il trouvé un idéal? là aussi, cherchez la femme... Seul le satisfont les écrits et les tableaux où il y a une femme... Notre temps est, à son avis, mauvais et pire que celui des années 1840-1850 et 1860-1870, uniquement parce que nous ne savons pas nous adonner jusqu'à l'oubli de nous-mêmes à l'extase amoureuse et à la passion. Ces luxurieux doivent probablement avoir dans le cerveau une excroissance, tenant du sarcome, qui comprime leur cervelle et domine toute

leur psychologie. Observez Laiëvski quelque part en société ; remarquez-le. Quand on parle devant lui d'une question générale, comme, par exemple, celle de la cellule ou de l'instinct, il reste à l'écart, se tait, n'écoute pas. Il a un air languissant, désabusé ; rien ne l'intéresse ; tout est banal, nul ; mais parlez de femelles et de mâles, dites que l'araignée, par exemple, mange le mâle après qu'il l'a fécondée : ses yeux brûlent de curiosité ; sa figure s'illumine ; en un mot l'homme renaît. Tous ses sentiments pour nobles, élevés, ou indifférents qu'ils soient, ont toujours le même point de départ. On va par exemple dans la rue avec lui, et on rencontre un âne... « Dites-moi, je vous prie, demande-t-il, quel serait le produit de l'accouplement d'une ânesse et d'un chameau ? » Et ses rêves ? Vous raconte-t-il ses rêves ? Ça, c'est merveilleux !... Il rêve tantôt qu'on le marie à la lune, tantôt qu'on le mande à la police et on lui ordonne de vivre... avec une guitare...

Le diacre se mit à rire bruyamment. Samoïlénko, pour ne pas rire, fronça les sourcils et se plissa le visage ; mais il ne put pas y résister et s'esclaffa lui aussi.

— Et tout cela n'est que mensonge ! dit-il en s'es-suyant les yeux. Ma parole, il ment !

## IV

Très rieur, le diacre riait pour la moindre chose jusqu'à en avoir le point de côté et à n'en plus pouvoir. Il n'aimait, semble-t-il, à se trouver en compagnie que parce que les gens ont des ridicules, et que l'on peut leur donner des surnoms. Il avait surnommé Samoïlénko, la Tarentule, son ordonnance, le Malart, et il fut dans l'enchantement quand von Koren qualifia un jour Laïèvski et Nadiéjda Fiôdorovna de macaques. Il scrutait avidement les visages, prêtait l'oreille sans broncher, et l'on voyait ses yeux se remplir de joie et son visage se contracter dans l'attente de pouvoir se donner carrière et éclater de rire.

— C'est un être dépravé et anormal, poursuivit le zoologue. (Et le diacre, dans l'attente de mots drôles, buvait ses traits.) Il est rare de rencontrer une semblable nullité. Au physique, il est veule, débile et vieux ; et, à l'intellectuel, il ne diffère en rien d'une marchande qui ne fait que bâfrer, boire, dormir sur un lit de plume, et qui a pour amant son cocher.

Le diacre se remit à s'esclaffer.

— Ne riez pas, diacre, dit von Koren ; à la fin, c'est

bête... Je n'aurais pas remarqué sa nullité, — reprit-il quand le diacre eut fini de rire, — je ne m'y serais pas attaché, s'il n'était pas si nuisible et si dangereux. Il est nuisible surtout par le succès qu'il a auprès des femmes et par sa menace d'avoir des descendants, autrement dit de gratifier le monde d'une douzaine de Laïèvski, aussi débiles et perversis que lui. Secondement, son exemple est au plus haut point contagieux. Je vous ai déjà parlé du jeu et de la bière ; encore un ou deux ans, il aura conquis toute la côte caucasienne. Vous savez combien la masse, surtout dans son niveau moyen, croit à l'intelligence, à l'instruction universitaire, à la noblesse des manières et à l'élégance du débit. Quelque abomination que fasse Laïèvski, chacun croit que c'est bien, qu'il doit en être ainsi, parce qu'il est un intellectuel, un libéral, passé par l'Université. Pourtant, c'est un raté, un homme de trop, un neurasthénique, une victime du temps, et donc tout lui est permis. C'est un bon garçon, une crème d'homme. Il pardonne si sincèrement les faiblesses ! il est accommodant, malléable, pas fier. On peut prendre un verre avec lui, dire des obscénités, et potiner. La masse, en religion et en morale, est toujours encline à l'anthropomorphisme ; elle aime surtout des petites idoles qui aient les mêmes faiblesses qu'elle. Jugez quel large champ s'ouvre à la contagion ! Laïèvski, avec ça, n'est pas un mauvais acteur, et c'est un hypocrite adroit. Il sait fort bien s'y prendre. Voyez un peu ses contorsions et ses jongleries, ses façons, par exemple, si vous voulez, d'entendre la civilisation. Il en est à mille lieues, mais écoutez-le : « Ah ! que la civilisation nous déforme ! Ah ! que j'envie ces sauvages, ces enfants

de la nature qui ignorent toute civilisation ! » Il faut entendre, voyez-vous, qu'il fut un temps, un certain temps, où Laïévski était de tout cœur acquis à la civilisation, la servait, la connaissait à fond ; mais elle l'a lassé, désabusé, trahi. Il est, voyez-vous, un Faust, un second Tolstoï... Il traite Schopenhauer et Spencer en petits garçons, et leur tape paternellement sur l'épaule : « Eh bien, quoi, frère Spencer ? » Spencer, il ne l'a certainement pas lu, mais qu'il est gentil lorsqu'il dit de sa dame, avec une ironie légère et négligente : « Elle a lu Spencer ! » On l'écoute et personne ne veut comprendre que ce charlatan, non seulement n'a pas le droit de parler sur ce ton-là de Spencer, mais qu'il n'a pas même celui de baiser la trace de ses pas. Saper la civilisation, les autorités morales, la religion d'autrui, les éclabousser de boue, jouer bouffonnement de la prunelle à leur sujet, uniquement pour cacher sa faiblesse et son infirmité morale et les excuser, un animal rempli d'amour-propre, bas et ignoble, le peut seul.

— Je ne sais pas ce que tu as contre lui, Kôlia, dit Samoilénko regardant le zoologue, non plus avec colère, mais avec gêne. C'est un homme comme tout le monde. Certes, il a des faiblesses, mais c'est un homme d'aujourd'hui. Il est fonctionnaire, et utile à son pays. Il y avait ici, il y a dix ans, un vieux fonctionnaire, homme du plus grand esprit, et il aimait à dire...

— Suffit, suffit !... interrompt le zoologue. Il est fonctionnaire, dis-tu ? Mais quel fonctionnaire ! Depuis qu'il est ici, les choses se sont-elles améliorées ? Les fonctionnaires sont-ils devenus plus exacts, plus honnêtes, plus polis ? Au contraire, il n'a fait, de son auto-

rité d'intellectuel et d'universitaire, que consolider leur laisser-aller et ajouter à leur boue des paquets de la sienne. Il n'est ponctuel que le 20, lorsqu'il s'agit de toucher ses appointements. Tous les autres jours, il ne fait que traîner chez lui en pantoufles, et s'efforce de donner l'impression qu'il rend au gouvernement russe un énorme service en restant au Caucase. Non, Alexandre Davïdytch, ne le défends pas ! En cela tu n'es pas sincère de tout point. Si tu l'aimais vraiment et le traitais en ami, tu ne serais pas tout d'abord indifférent à ses faiblesses ; tu n'y condescendrais pas. Tu tâcherais de l'empêcher de nuire.

— Tu dis ?

— L'empêcher de nuire... Comme il est incorrigible, on ne peut le faire que d'une seule façon... (Von Koren passa le doigt sur son cou.) Ou, encore, le noyer... ajouta-t-il. Dans l'intérêt de l'humanité, il faut supprimer de pareils individus. Absolument !

— Que dis-tu ? marmotta Samoïlénko se levant et regardant avec étonnement le visage calme et froid du zoologue. Diacre, que dit-il ? Es-tu de bon sens ?

— Je n'insiste pas sur la peine de mort, dit von Koren. S'il est prouvé qu'elle est nuisible, inventez autre chose. Si l'on ne peut pas supprimer Laïèvski, isolez-le. Privez-le de sa personnalité ; envoyez-le aux travaux publics...

— Que dis-tu?... s'épouvanta Samoïlénko. Mets du poivre, du poivre ! cria-t-il d'une voix désespérée en voyant le diacre manger sans poivre des courges farcies... Toi, homme de très grand esprit, que vas-tu dire ! Envoyer aux travaux publics notre ami, un intellectuel, un homme qui a de la fierté !!

— S'il est fier et essaie de protester, on le mettra aux fers !

Samoïlénko, ne pouvant plus prononcer un mot, remuait les doigts. Le diacre regarda sa figure abasourdie, vraiment drôle, et éclata de rire.

— N'en parlons plus, dit le zoologue. Souviens-toi seulement, Alexandre Davïdytch, que la lutte pour l'existence, et la sélection, gardaient l'humanité primitive de gens comme Laiëvski. Notre culture a fortement affaibli aujourd'hui la lutte et la sélection, et nous devons nous préoccuper nous-mêmes de la suppression des faibles et des inutiles ; autrement, si on laisse les Laiëvski se multiplier, la civilisation périra ; l'humanité dégénérera complètement. Ce sera notre faute.

— S'il faut noyer et pendre, dit Samoïlénko, au diable ta civilisation et l'humanité ! Au diable ! Voici ce que je puis dire : Tu es un homme très savant, du plus grand esprit, et l'orgueil de la patrie ; mais les Allemands t'ont gâté. Oui, les Allemands ! les Allemands !

Depuis que Samoïlénko avait quitté Derpt (Dorpat) où il avait étudié la médecine, il voyait rarement des Allemands et n'avait lu aucun livre allemand ; mais, selon lui, tout le mal, en politique et dans la science, venait des Allemands. Où avait-il pris cette opinion, il n'eût pu le dire ; mais il y tenait fort.

— Oui, les Allemands ! répéta-t-il encore... Allons prendre le thé.

Les trois hommes se levèrent et, ayant mis leurs chapeaux, sortirent dans le jardinet. Ils s'assirent à l'ombre des maigres érables, de poiriers et d'un marronnier.

Von Koren et le diacre s'assirent sur le banc près de la table. Samoïlénko se laissa tomber dans un fauteuil de vannerie à large dossier incliné. L'ordonnance apporta le thé, de la confiture et une bouteille de sirop.

Il faisait très chaud, une trentaine de degrés à l'ombre. L'air brûlant était comme figé, et une longue toile d'araignée pendait mollement du marronnier jusqu'au sol, sans bouger. Le diacre prit une guitare, qui traînait toujours à terre près de la table, l'accorda, et se mit à chanter doucement, d'une petite voix grêle : « Les jeunes séminaristes sont près d'un cabaret... » Mais tout de suite la chaleur le fit taire. Il essuya la sueur de son front et regarda le ciel d'un bleu violent. Samoïlénko s'était assoupi. Après le dîner une douce torpeur avait envahi ses membres ; il était sans force, enivré ; ses bras pendaient, ses yeux s'étaient rapetissés ; sa tête penchait sur sa poitrine... Il regarda le diacre et von Koren avec un attendrissement mouillé et murmura :

— Ah ! la jeune génération... l'astre de la science et la lumière de l'Église... Voyez-moi cet *Alléluia* ensoutané, qui peut devenir évêque... Il faudra alors lui baiser la main... Allons... Dieu le veuille !...

Bientôt on l'entendit ronfler. Von Koren et le diacre finirent leur thé et sortirent.

— Vous allez encore sur la jetée pêcher les grondins ? demanda le zoologue.

— Non, il fait trop chaud.

— Venez chez moi. Vous me ferez un colis et me copierez quelque chose. Et nous parlerons un peu de ce que vous pourriez faire. Il faut travailler, diacre. On peut pas rester comme ça.

— Vos paroles, dit le diacre, sont justes et logiques, mais ma paresse trouve une excuse dans les circonstances actuelles de ma vie. Vous le savez, l'incertitude des situations rend les gens apathiques. Ai-je été envoyé ici pour un temps ou pour toujours? Dieu seul le sait! Je vis dans l'incertitude, et ma femme végète chez son père et s'ennuie. Et puis, il faut l'avouer, la chaleur vous liquéfie.

— Absurde tout cela! dit le zoologue. On peut s'habituer à la chaleur et se passer de diaconesse. Il ne faut pas se laisser aller. Il faut rester maître de soi.

## V

Nadiéjda Fiôdorovna, ce matin-là, allait se baigner, et sa cuisinière, Olga, la suivait, portant un broc, une cuvette de cuivre, un drap et une éponge. Deux vapeurs étrangers, aux blanches cheminées sales, se trouvaient sur la rade. Deux hommes vêtus de blanc, chaussés de blanc, suivaient le quai, criant très fort en français. On leur répondait des bateaux. A la petite église de la ville, les cloches sonnaient joyeusement.

« Aujourd'hui, c'est dimanche », se rappela avec plaisir Nadiéjda Fiôdorovna.

Elle se sentait tout à fait bien portante et était d'une humeur de jour de fête. En une large robe neuve de gros tussor, tel que le portent les hommes, coiffée d'un grand chapeau de paille aux larges bords, fortement rabattus sur les oreilles, et au fond duquel sa figure semblait dans une petite boîte, elle se trouvait très gentille. Elle pensait qu'il n'y avait dans toute la ville qu'une femme jeune, belle, intellectuelle, et c'était elle. Elle seule savait s'habiller à bon marché, avec élégance et avec goût. Sa robe, par exemple, ne revenait qu'à

vingt-deux roubles. Et pourtant, comme elle était jolie ! Elle seule, dans toute la ville, pouvait plaire, et il y avait beaucoup d'hommes ; aussi tous, bon gré mal gré, devaient envier Laïévski. Elle se réjouissait de ce que Laïévski fût, ces derniers temps, froid et réservé et même, parfois, rude et grossier. Elle eût naguère répondu à ses sorties, à ses regards méprisants, froids et incompréhensibles par des larmes, des reproches, la menace de le quitter ou de se laisser mourir de faim ; mais, à présent, pour toute réponse, elle rougissait, le regardait d'un air coupable et était heureuse qu'il ne fût pas prévenant. S'il l'avait grondée et menacée, c'eût été mieux encore et plus agréable, car elle se sentait entièrement coupable envers lui.

Elle était coupable, d'abord, de ne pas partager les rêves de vie de travail pour lesquels il avait quitté Pétersbourg et était venu au Caucase. Elle était assurée qu'il était fâché contre elle ces temps derniers, précisément pour cela. En venant au Caucase, elle pensait y trouver dès le premier jour un coin tranquille au bord de la mer, avec un joli petit jardin ombreux, plein d'oiseaux et de ruisselets, où l'on pourrait cultiver fleurs et légumes, élever canards et poules, recevoir ses voisins, soigner les moujiks pauvres et leur donner des livres ; mais il se trouva qu'il n'y avait au Caucase que des montagnes nues, des forêts et d'immenses vallées, où il fallait longuement choisir un emplacement, prendre de la peine et construire, où il n'y avait pas de voisins, où il faisait très chaud et où les indigènes peuvent vous piller. Laïévski ne se pressait pas d'acheter un terrain. Nadiéjda Fiôdorovna en était contente et ils semblaient avoir convenu de ne jamais se rappeler leurs plans de

vie laborieuse. Il se faisait, pensait-elle, parce qu'il était fâché qu'elle se tût.

En second lieu, elle avait acheté, sans qu'il le sût, pendant ces deux années, pour trois cents roubles de futilités diverses au magasin d'Atchmiânov. Elle avait pris au jour le jour, tantôt de la soie, tantôt une ombrelle ; et sa dette s'était insensiblement accrue.

— Aujourd'hui même, décida-t-elle, je lui dirai tout...

Mais, dans la disposition où était Laiëvski, il était bien difficile de lui parler de dettes.

Elle avait, en troisième lieu, reçu chez elle deux fois déjà, en l'absence de Laiëvski, l'officier de police Kirilîne, une fois le matin, quand Laiëvski était allé se baigner, et une autre fois à minuit, tandis qu'il jouait aux cartes. Se souvenant de cela, Nadiéjda Fiôdorovna rougit et se retourna vers sa cuisinière, comme si elle craignait que cette femme ne devinât ses pensées. Les longues journées insupportablement chaudes, ennuyeuses, les belles soirées alanguissantes, les nuits étouffantes, et toute cette vie où l'on ne sait, du matin au soir, que faire du temps inutile ; et les obsédantes idées qu'elle était la plus belle femme de la ville, que sa jeunesse passait pour rien, que Laiëvski était un homme honnête, un homme à idées, mais un homme monotone, continuellement en pantoufles, rongant ses ongles, aux caprices ennuyeux ; tout cela, peu à peu, avait fait d'elle la proie du désir, et elle pensait jour et nuit, comme une folle, à la même chose. Dans sa respiration, ses regards, le timbre de sa voix et dans sa démarche, elle ne ressentait que le désir. Le bruit de la mer lui disait qu'il faut aimer, le crépuscule aussi, les montagnes aussi... Et quand Kirilîne se mit à lui faire

la cour, elle n'eut plus la force de résister, ne le voulut pas ; elle se donna à lui...

Les bateaux étrangers et les hommes en blanc lui rappelaient maintenant, on ne sait pourquoi, une grande salle de bal. Avec des phrases françaises, les mesures d'une valse résonnèrent à ses oreilles. Sa poitrine tressaillit d'une joie sans raison, et elle voulut danser et parler français.

Elle considérait avec joie qu'il n'y avait rien d'horrible dans sa trahison. Son âme n'y avait pas pris part ; elle continuait à aimer Laiëvski et la preuve en était qu'elle était jalouse de lui, le plaignait, et s'ennuyait quand il n'était pas là. Kirilîne s'était montré si grossier, bien que joli garçon, que tout était rompu avec lui, et il n'y aurait plus rien. Ce qui avait été n'était plus ; cela ne regardait personne, et si Laiëvski l'apprenait, il n'y croirait pas.

Il n'y avait, sur la plage, qu'une cabine pour les dames. Les hommes se baignaient en plein air. En entrant dans la cabine, Nadiéjda Fiôdorovna y trouva une dame d'un certain âge, Maria Konstantinovna Bitioûgov, femme d'un fonctionnaire, avec sa fille Kâtia, lycéenne de quinze ans. Toutes deux, assises sur le banc, se déshabillaient. Maria Konstantinovna, bonne, sentimentale, exaltée, délicate, parlait lentement, avec emphase. Jusqu'à trente-deux ans, elle avait été gouvernante, puis elle avait épousé Bitioûgov, petit homme chauve, très calme, qui ramenait ses cheveux sur ses tempes. Elle en était toujours amoureuse et jalouse, rougissait au mot « amour », et assurait à tout le monde qu'elle était heureuse.

— Ma chérie ! dit-elle avec transport en apercevant

Nadiéjda Fiôdorovna, et donnant à son visage l'expression que toutes ses connaissances appelaient sucrée, chérie, quel plaisir que vous soyez venue ! Nous allons nous baigner toutes ensemble. C'est ravissant !

Olga quitta vite sa robe et sa chemise et se mit à déshabiller sa maîtresse.

— Aujourd'hui, dit Nadiéjda Fiôdorovna, se crispant aux grossiers attouchements de la cuisinière nue, il fait moins chaud qu'hier, n'est-ce pas ? Hier, j'ai failli mourir de chaleur.

— Oh ! oui, chérie, moi aussi j'ai failli étouffer. Croyez-moi, hier, je me suis baignée trois fois. Trois fois, chérie, figurez-vous. Mon mari en a même été inquiet.

« Est-il bien possible d'être aussi laides ! » pensa Nadiéjda Fiôdorovna en regardant sa cuisinière et Mme Bitioûgov.

Elle regarda Kâtia et se dit : « La petite n'est pas mal faite. »

— Votre mari, dit-elle, est très, très gentil ; j'en suis tout simplement amoureuse.

— Ha ! ha ! ha ! fit Maria Konstantînovna avec un rire forcé ; c'est délicieux !

Lorsqu'elle fut dévêtue, elle remarqua que la cuisinière regardait avec dégoût son corps blanc. Olga, femme d'un soldat, vivant avec son mari, se considérait, en raison de cela, comme meilleure que sa maîtresse et supérieure à elle. Nadiéjda Fiôdorovna sentait aussi que Maria Konstantînovna et Kâtia ne l'estimaient pas et la craignaient. C'était désagréable et, pour se relever dans leur estime, elle dit :

— Chez nous, à Pétersbourg, tout le monde est main-

tenant à la campagne. Mon mari et moi avons tant de connaissances ! Il faudrait aller les retrouver.

— Votre mari est ingénieur, il me semble, demanda Maria Konstanntînovna timidement.

— Je parle de Laïèvski. Il a beaucoup de relations. Mais, par malheur, sa mère est une aristocrate orgueilleuse, pas très intelligente...

Nadiéjda Fiôdorovna n'acheva pas et se jeta à l'eau ; Maria Konstanntînovna et Kâtia la suivirent.

— Il y a, dans notre monde, beaucoup de préjugés, reprit Nadiéjda Fiôdorovna, et il n'est pas aussi facile d'y vivre qu'il le semble.

Maria Konstanntînovna, qui avait été gouvernante dans des familles aristocratiques et avait idée du monde, dit :

— Oh ! certainement ! Croyez-vous, chérie, que chez les Garâtynnski, il fallait une toilette pour le déjeuner et une pour le dîner, en sorte qu'outre mes gages, je recevais encore de l'argent pour mes toilettes, comme une actrice !

Elle se mit entre Nadiéjda Fiôdorovna et sa fille, comme si elle voulait séparer Kâtia de l'eau qui baignait Nadiéjda Fiôdorovna. Par la porte ouverte, donnant en pleine mer, on voyait quelqu'un nager à cent pas de la cabine.

— Maman, dit Kâtia, c'est notre Kôstia !

— Ah ! ah ! se mit à glousser Maria Konstanntînovna, effrayée. Ah ! Kôstia, reviens ! Reviens, Kôstia !

Kôstia, lycéen de quatorze ans, faisant parade de sa hardiesse devant sa mère et sa sœur, plongea et s'éloigna en nageant ; mais, fatigué, il se hâta de re-

venir, et l'on voyait, à sa figure sérieuse et tendue, qu'il doutait de ses forces.

— Quel tracas donnent les garçons, ma chère ! dit Maria Konstantinovna en se calmant. On craint toujours qu'ils ne se cassent le cou. Ah ! chérie, il est agréable d'être mère, mais, en même temps, quelle contrainte ! On craint tout.

Nadiéjda Fiôdorovna mit son chapeau de paille et sortit en mer. Elle nagea quelques toises et fit la planche. Elle voyait la mer jusqu'à l'horizon, les bateaux, les gens sur la plage, la ville, et tout cela avec la chaleur, les vagues douces et transparentes, l'énergie, et lui murmurait qu'il faut vivre, vivre... Près d'elle passa un canot à voile, fendant énergiquement les vagues et l'air. L'homme assis à la barre, la regarda et il lui fut agréable qu'on la regardât...

Leur bain pris, les dames s'habillèrent et partirent ensemble.

— J'ai la fièvre tous les deux jours, et pourtant je ne maigris pas, disait Nadiéjda Fiôdorovna, léchant ses lèvres salées et répondant par un sourire aux saluts de ses connaissances. J'ai toujours été grasse, et je crois que j'ai encore engraisé.

— Cela dépend du tempérament, chérie. Si quelqu'un, comme moi par exemple, n'est pas prédisposé à l'embonpoint, aucune nourriture n'y fera rien. Mais vous avez mouillé votre chapeau, chérie...

— Ça ne fait rien, il séchera.

Nadiéjda Fiôdorovna revit les gens en blanc qui suivaient le quai et parlaient français ; et à nouveau, sans raison, la joie agita sa poitrine. Elle se souvint d'une grande salle dans laquelle elle avait

dansé jadis, ou que, peut-être, elle avait vue en rêve.

Maria Konstantînovna, arrivée à sa porte, l'invita à entrer.

— Entrez, ma chérie, la suppliait-elle.

Et, en même temps elle la regardait avec angoisse et avec le secret espoir qu'elle refusât.

— Avec plaisir, accepta Nadiéjda Fiôdorovna. Vous savez combien j'aime à être chez vous.

Et elle entra.

Maria Konstantînovna la fit asseoir, lui offrit du café et des pains au lait ; puis elle lui montra les photographies de ses anciennes élèves, Mlles Garâtynnski, qui étaient déjà mariées. Elle lui montra aussi les notes de classes de Kâtia et de Kôstia. Les notes étaient excellentes, mais pour qu'elles le parussent encore plus, elle soupirait en parlant de la difficulté des études dans les lycées... Elle se multipliait auprès de son invitée, et, en même temps, la plaignait et souffrait à la pensée que sa présence pût avoir un mauvais effet moral sur Kôstia et Kâtia ; et elle se réjouissait que son mari ne fût pas à la maison. A son avis, en effet, tous les hommes aiment les femmes « de ce genre-là », et Nadiéjda Fiôdorovna pouvait avoir une mauvaise influence, même sur son Nicodîme Alexândrytch.

Maria Konstantînovna, en causant avec elle, pensait sans cesse qu'il allait y avoir cet après-midi un pique-nique et que von Koren l'avait instamment priée de ne pas en parler aux « macaques », autrement dit à Laïévski et à Nadiéjda Fiôdorovna ; mais elle se trahit inopinément, devint très rouge, et dit, troublée :

— J'espère que vous y serez aussi !

## VI

On était convenu d'aller faire une soupe au poisson à sept verstes de la ville, auprès d'un cabaret caucasien au confluent des deux petites rivières, la Noire et la Jaune. On partit sur les six heures. En tête se trouvaient, dans un cabriolet, Laièvski et Samoïlénko. Dans une calèche, attelée de trois chevaux, suivaient Maria Konstantinovna, Nadiéjda Fiôdorovna, Kâtia et Kôstia ; avec eux étaient le panier aux provisions et la vaisselle. Dans la voiture suivante avaient pris place Kirilîne, le jeune Atchmiânov, fils du marchand auquel Nadiéjda Fiôdorovna devait trois cents roubles, et, en face d'eux, ratatiné, les jambes repliées, était assis Nicodîme Alexândrytch, petit, propre, les cheveux ramenés sur les tempes. Fermant la marche, venait la voiture de von Koren et du diacre ; la corbeille de poisson était entre les pieds du diacre.

— Ta drroite !... criait de toute sa voix Samoïlénko quand un char à foin ou un Abkase sur son âne, arrivait vers eux.

— Dans deux ans, quand j'aurai de l'argent et du personnel, racontait von Koren au diacre, je préparerai

une expédition. Je longerai la côte de Vladivostok jusqu'au détroit de Behring et irai de là jusqu'à l'embouchure de l'Iénisseï. Nous en dresserons la carte, étudierons la faune et la flore, et nous nous occuperons à fond de géologie, d'anthropologie et d'ethnographie. Il dépendra de vous de m'accompagner ou de rester.

— C'est impossible, dit le diacre.

— Pourquoi?

— Je ne suis pas libre ; je suis marié.

— Votre femme vous laissera partir. Nous assurerons sa vie matérielle. Ce serait encore mieux, si vous pouviez la convaincre, dans l'intérêt général, de prendre le voile. Cela vous donnerait la possibilité, de votre côté, de vous faire moine et de partir avec l'expédition en qualité de prêtre-moine. Je peux vous arranger ça.

Le diacre se taisait.

— Connaissez-vous bien votre théologie? demanda le zoologue.

— Pas trop bien.

— Hum... Je ne peux vous fournir là-dessus aucune indication parce que je suis peu versé moi-même en la matière. Donnez-moi une liste des livres dont vous avez besoin ; je vous les enverrai cet hiver de Pétersbourg. Vous devriez lire aussi les mémoires des missionnaires. Il y a, parmi eux, de bons ethnologues et des connaisseurs des langues orientales. Quand vous vous serez familiarisé avec leurs travaux, il vous sera plus facile de vous mettre à l'œuvre. Mais, tant que vous n'avez pas de livres, ne perdez pas votre temps. Venez me voir. Nous apprendrons l'usage de la boussole ; nous étudierons la météorologie ; tout cela est indispensable.

— Oui, oui, bon... murmura le diacre en riant. J'ai

demandé une cure dans la Russie du centre et mon oncle l'archiprêtre a promis de m'aider. Si je pars avec vous, je l'aurai fait se déranger pour rien.

— Je ne conçois pas vos hésitations. Si vous continuez à être un diacre ordinaire, obligé à n'officier que les jours de fête, et qui se repose le reste du temps, vous ne serez pas, dans dix ans, plus avancé qu'aujourd'hui. Tout ce qu'il y aura de changé, c'est que vous aurez, en plus de vos moustaches, de la barbe, tandis que, au bout de ces mêmes dix ans, de retour de l'expédition, vous seriez un autre homme. Vous seriez riche de la conscience d'avoir fait quelque chose.

De la voiture des dames partirent des cris de frayeur et d'enthousiasme. Les voitures suivaient une route, creusée dans une paroi rocheuse entièrement à pic, et tous avaient la sensation de passer au galop sur une étagère accrochée au haut d'un mur, et de devoir tomber à l'instant dans le vide. A droite, s'étalait la mer ; à gauche s'allongeait une muraille jaunâtre, rude, tachée de noir, veinée de rouge, avec des racines rampantes, et, en haut, courbées comme par la peur et la curiosité, de lourdes branches de conifères regardaient dans l'abîme. Une minute après, des cris et des rires retentirent encore ; il fallait passer sous un énorme rocher suspendu.

— Je ne comprends pas, dit Laïèvski, pourquoi je vais avec vous. Que c'est bête et banal ! Il faut que je parte pour le Nord, que je m'enfuie et me sauve, et, je ne sais pas pourquoi, je viens à ce stupide pique-nique.

— Regarde-moi un peu ce panorama ! lui dit Samoïlénko quand les chevaux tournèrent à gauche et que

la vallée de la rivière Jaune se déroula, tandis que la rivière elle-même scintillait tout d'un coup, — jaune, folle, les eaux troubles...

— Je ne vois là-dedans, Sâcha, rien de beau, répondit Laiëvski. S'extasie constamment devant la nature, c'est montrer la pauvreté de son imagination. Tous ces rochers et ces rivières, c'est de la chipette et rien de plus.

Les voitures longeaient déjà la rive. Peu à peu les hautes berges montagneuses se rejoignaient, la vallée se rétrécissait et formait une gorge. La montagne, près de laquelle on passait, était faite de roches énormes pesant l'une sur l'autre d'une telle force que Samoïlénko, les regardant, en poussait des gémissements involontaires. La montagne, morne et belle, était, de places en places, coupée d'étroites fentes et de gorges, d'où soufflait de l'humidité et venait le mystère. Entre les gorges, on apercevait d'autres montagnes brunes, rosées, lilas, voilées de brume ou inondées de lumière crue. Près des gorges, on entendait parfois de l'eau tomber de haut et s'écraser sur des pierres.

— Ah ! les maudites montagnes, soupirait Laiëvski, comme elles m'ennuient !

A l'endroit où la rivière Noire se jette dans la Jaune, et où l'eau noire, semblable à de l'encre, salit la jaune et lutte avec elle, se trouvait, sur le bord de la route, le cabaret du Tatare Kerbalâi, arborant un drapeau russe sur le toit. Sur une enseigne étaient écrits à la craie les mots : « L'Agreable doukhane. » Dans un petit jardin, à côté, entouré d'une claie, se trouvaient des tables et des bancs, et, au milieu de maigres buissons épineux, pointait un unique cyprès, beau et noir.

Kerbalâï, petit Tatare alerte, en chemise bleue et en tablier blanc, les mains aux hanches, debout au bord de la route, saluait bas l'arrivée des voitures et découvrait, dans un sourire, ses dents blanches et luisantes.

— Bonjour, mon petit Kerbalâï ! lui cria Samoïlénko ; nous allons un peu plus loin. Apporte-nous un samovar et des chaises. Vivement !

Kerbalâï, secouant sa tête rasée, murmura quelque chose, et, seuls ceux qui étaient dans la dernière voiture purent entendre :

— Il y a des truites, Votre Excellence.

— Apporte-les, apporte-les ! lui dit von Koren.

A cinq cents pas du cabaret, les voitures s'arrêtèrent. Samoïlénko choisit un petit pré, parsemé de blocs erratiques, pouvant servir de sièges, et où gisait un arbre renversé par la tempête, ses racines arrachées, ébouriffées, et ses aiguilles jaunes desséchées. Un maigre pont fait de troncs d'arbres était jeté sur la rivière. Sur l'autre rive, droit en face, s'élevait sur quatre pilotis bas une petite bicoque, un séchoir à maïs, rappelant « l'isba à pattes de poule » des contes de fées. De sa porte, descendait un petit escalier.

La première impression de tout le monde fut que personne ne sortirait jamais d'ici. De tous côtés, où que l'on regardât, s'assemblaient et s'avançaient les montagnes, et, vite, vite, du côté du cabaret et du cyprès sombre descendait l'ombre du soir. En raison de cela, la vallée étroite et sinueuse de la rivière Noire semblait plus étroite encore et les montagnes plus hautes. On entendait la rivière gronder, et sans cesse grésiller les grillons.

— C'est ravissant ! fit Maria Konstantinovna, avec

de profonds soupirs d'enthousiasme. Regardez, mes enfants, comme c'est beau ! Quel calme !

— Oui, en effet, c'est beau, accorda Laiëvski, à qui le site plaisait, et qui, on ne sait pourquoi, se sentit triste tout à coup lorsqu'il regarda le ciel, puis la fumée bleue sortant de la cheminée du cabaret. Oui, répéta-t-il c'est beau !

— Ivane Anndréitch, fit Maria Konstanntïnovna, d'une voix éplorée, allez décrire cette vue-là !

— A quoi bon ? demanda Laiëvski ; l'impression dépasse toute description !... La richesse de couleurs et de tons que la nature offre à chacun de nous, les écrivains la délaient d'une façon affreuse et la rendent méconnaissable...

— Est-ce bien sûr ? demanda froidement von Koren qui, ayant choisi la plus grosse pierre près de l'eau, essayait de se hisser sur elle. Est-ce bien sûr ? répéta-t-il en regardant fixement Laiëvski. Et *Roméo et Juliette* ? Et aussi *la Nuit en Ukraine*, de Poûchkine ? La nature devrait venir se mettre à genoux devant ces œuvres-là.

— Peut-être... accorda Laiëvski, qui eut la paresse de réfléchir et de répondre. Du reste, dit-il au bout d'un instant, qu'est-ce, en somme que *Roméo et Juliette* ? Un bel amour, un poétique et saint amour. Ce sont des roses que l'on veut jeter sur de la pourriture. Roméo est un animal, pareil aux autres.

— De quoi qu'on parle, vous le ramenez à...

Von Koren aperçut Kâtia et n'acheva pas.

— A quoi donc ? demanda Laiëvski.

— On vous dit, par exemple : « Que cette grappe de raisin est belle ! » et vous : « Oui, mais comme elle est affreuse quand on la mâche et quand on la digère. »

Pourquoi dire cela? Ce n'est pas nouveau et... c'est en somme une drôle de manière.

Laiëvski savait que von Koren ne l'aimait pas, aussi le craignait-il et se sentait-il en sa présence comme s'il y avait un malaise général et comme s'il avait quelqu'un derrière le dos. Il ne répondit rien et se mit à l'écart, en regrettant d'être venu.

— Messieurs et mesdames, commanda Samoïlénko, à la recherche de bois pour faire du feu !

Tous s'éparpillèrent de divers côtés. Seuls Kiriline, Atchmiânov et Nicodîme Alexândrytch restèrent en place. Kerbalâï apporta des chaises, étendit un tapis à terre et aligna quelques bouteilles de vin. Kiriline, bel homme, portant en tout temps son manteau d'ordonnance sur sa tunique de toile blanche, rappelait, par son allure fière, sa démarche orgueilleuse, sa voix un peu enrouée, un maître de police de province, arrivé jeune. Il avait une expression triste et endormie, comme si on venait de le réveiller malgré lui.

— Qu'apportes-tu donc, animal? demanda-t-il à Kerbalâï. Je t'ai commandé du kvaréli et qu'apportes-tu, tête de Tatare? Hein? quoi?

— Nous avons apporté beaucoup de vin, Iégor Alexiéitch, observa doucement Nicodîme Alexândrytch.

— Quoi monsieur? Mais je veux aussi offrir mon vin ! Je prends part à un pique-nique, et je pense que j'ai tout à fait le droit de donner ma quote-part. Je le pense... Apporte dix bouteilles de kvaréli !

— Pourquoi tant? s'étonna Nicodîme Alexândrytch qui savait que Kiriline n'avait pas d'argent.

— Vingt bouteilles! cria Kiriline. Trente !

— Ça ne fait rien, laissez faire, souffla Atchmiânov à Nicodîme Alexândrytch ; je paierai.

Nadiéjda Fiôdorovna était d'humeur gaie, folâtre. Elle voulait sauter, rire, crier, taquiner, coqueter. Avec sa robe bon marché, en indienne à pois bleus, ses petits souliers rouges et son chapeau de paille, elle se sentit petite, simple, légère, éthérée comme un papillon. Elle passa sur le pont frêle, et regarda l'eau une minute pour avoir le vertige ; puis elle fit un cri et s'élança en riant de l'autre côté, vers le séchoir, et il lui sembla que tous les hommes, y compris Kerbalâï, l'admiraient. Lorsque, au crépuscule vite tombé, les arbres se confondirent avec les monts, les chevaux avec les voitures, et qu'une lumière brilla aux fenêtres du cabaret, elle gravit un raidillon qui serpentait entre les blocs erratiques et les arbustes épineux, et s'assit sur une pierre. En bas, le feu flambait déjà. Auprès, les manches retroussées, s'activait le diacre, et son ombre, longue et noire, rayonnait autour du brasier. Il ajoutait des branches, et, avec une cuiller attachée à un long bâton, il brassait dans la marmite. Samoïlénko, la figure rouge-cuivre, s'affairait auprès du feu comme dans sa cuisine, et criait furieusement :

— Messieurs, où est donc le sel ? Je parie qu'on l'a oublié. Ils sont tous assis comme des châtelains et je suis seul à m'éreinter !

Sur l'arbre renversé, Laïévski et Nicodîme Alexândrytch étaient assis côte à côte. Pensifs, ils regardaient le feu. Maria Konstantînovna, Kâtia et Kôstia sortaient de la corbeille les assiettes et les tasses pour le thé. Von Koren, debout près de l'eau, les bras croisés, un pied sur la pierre, songeait à quelque chose. Les

taches du feu et les ombres glissaient à terre près des noires silhouettes humaines ; elles tremblaient sur la montagne, les arbres, le pont et le séchoir. De l'autre côté, tout éclairée, la rive escarpée avait l'air de cligner et se reflétait dans l'eau ; l'eau rapide, bouillonnante, brisait ses reflets en morceaux.

Le diacre alla chercher le poisson que Kerbalâi nettoyait et lavait sur la rive, mais il s'arrêta à mi-chemin pour regarder autour de lui.

« Mon Dieu, pensa-t-il, que c'est beau ! Des gens, des pierres, du feu, le crépuscule, un arbre rabougri : rien autre chose, et que c'est beau ! »

Sur l'autre rive, près du séchoir, apparurent des gens inconnus. On ne put les distinguer du premier coup dans l'intermittence du feu, et à cause de la fumée qui se rabattait de ce côté ; mais on apercevait tantôt un bonnet frisé et une barbe grise, tantôt une chemise bleue, tantôt des haillons pendant des épaules aux genoux, et, en travers d'un ventre, un poignard, tantôt un jeune visage bronzé aux sourcils noirs, aussi nets et aussi denses que s'ils eussent été dessinés au fusain.

Quatre ou cinq hommes s'assirent par terre en rond. Cinq autres entrèrent dans le séchoir. L'un d'eux, arrêté sur la porte, le dos tourné au brasier et les mains croisées sur le dos, se mit à raconter quelque chose qui devait être très intéressant, parce que, lorsque Samoïlénko rajouta des branches et que le brasier s'enflamma, pétillant, lançant des étincelles, et éclairant fortement le séchoir, on vit en dedans deux figures qui regardaient avec calme et exprimaient une profonde attention. Et les gens assis en rond se retournèrent et se mirent à écouter le récit. Peu après les gens assis

commencèrent à chanter doucement quelque chose de mélodique et de lent, ressemblant à un chant de grand carême... En les écoutant, le diacre se figurait ce qu'il serait dans dix ans lorsqu'il reviendrait de l'expédition. Jeune moine-missionnaire, auteur connu, ayant un brillant passé, on le nommerait archimandrite, puis évêque. Il officierait dans une cathédrale, mitré d'or avec une *panagie* sur la poitrine, sortirait à l'*ambon*, et bénirait de ses candélabres à deux et à trois branches la masse des fidèles. Il entonnerait le : « Garde-nous du haut du ciel, mon Dieu ; vois et surveille cette vigne que Ta main a plantée. » Et les enfants répondraient avec des voix d'anges : « Dieu saint... »

— Diacre, où est donc le poisson ? cria la voix de Samoïlénnko.

Revenu près du feu, le diacre se figura, par une chaude journée de juillet, une procession cheminant sur une route poudreuse. En avant, portant des bannières, les moujiks ; les femmes et les filles portent des icones. Après eux, viennent des enfants, qui chantent, et le sacristain, la joue bandée dans un mouchoir, avec de la paille dans les cheveux. Puis, dans l'ordre consacré, lui, le diacre, et ensuite le pape, coiffé d'une calotte, tenant la croix. Et derrière eux, soulevant de la poussière, la foule des moujiks, des femmes et des gamins. Dans cette foule, la femme du pape et la diaconesse, des fichus sur la tête... Les chantres psalmodient, des enfants pleurent, les cailles carcaillent, une alouette grillole... On s'arrête et on asperge d'eau bénite le troupeau. On reprend la marche, et c'est ensuite l'agenouillement pour demander la pluie. Ensuite c'est le repas, les conversations... « Cela aussi, pensa le diacre, a du bon... »

## VII

Kiriline et Atchmiânov grimpaient un sentier. Atchmiânov s'étant attardé et arrêté, Kiriline s'approcha de Nadiéjda Fiôdorovna.

— Bonsoir ! lui dit-il, portant la main à sa visière.

— Bonsoir.

— Mais oui !... fit Kiriline, pensif, en regardant le ciel.

— Quoi « mais oui... » ? demanda Nadiéjda Fiôdorovna, après un léger temps, remarquant qu'Atchmiânov les observait.

— Alors, dit lentement l'officier, notre amour est pour ainsi dire fané avant d'avoir fleuri ? Comment dois-je l'entendre ? Est-ce coquetterie de votre part, ou me regardez-vous comme un traîneur de pavé sans conséquence ?

— Ce fut une erreur ! Laissez-moi ! fit-elle d'un ton cassant, le regardant avec effroi et dégoût en cette soirée merveilleuse et se demandant avec perplexité s'il y avait eu réellement une minute où cet homme lui avait plu et avait eu de l'intimité avec elle.

— Ah ! c'est ainsi ? dit Kiriline.

Il resta silencieux une seconde, réfléchit et dit :

— Alors, bien ! Nous attendrons que vous soyez de meilleure humeur ; et jusqu'à ce temps-là, j'ose vous assurer que je suis un homme convenable et ne permets à personne d'en douter. On ne se joue pas de moi !  
*Adieu !*

Il porta la main à sa visière et s'éloigna, se glissant entre les buissons.

Peu après, Atchmiânov s'approcha irrésolument.

— Une belle soirée aujourd'hui ! dit-il avec un léger accent arménien.

Il n'était pas mal de sa personne, suivait la mode, et se tenait comme un jeune homme bien élevé ; néanmoins Nadiéjda Fiôdorovna, parce qu'elle devait trois cents roubles à son père, ne l'aimait pas. Il lui déplaisait aussi que l'on eût invité au pique-nique un boutiquier, et qu'il s'approchât d'elle justement ce soir-là où, dans son âme, tout était si pur.

— En somme, ce pique-nique est réussi, dit Atchmiânov après un silence.

— Oui, fit-elle.

Et, comme si elle ne venait que de se rappeler sa dette, elle dit négligemment :

— Dites au magasin qu'Ivane Anndréitch viendra un de ces jours payer les trois cents roubles, ou je ne sais plus combien.

— Je suis prêt à en donner trois cents autres pour que vous ne me rappeliez pas chaque jour cette dette. Pourquoi songer à la prose ?

Nadiéjda Fiôdorovna se mit à rire. Une drôle d'idée lui vint en tête. Si elle était moins honnête, elle pourrait, en une minute, si elle le voulait, se libérer de sa

dette. Si par exemple elle tournait la tête à ce joli et jeune nigaud!... Comme ce serait drôle, baroque, absurde! Et soudain elle eut envie de le rendre amoureux, de le dévaliser, puis de le planter là, et de voir ensuite ce qui arriverait.

— Permettez-moi de vous donner un conseil, lui dit timidement Atchmiânov. Je vous en prie, méfiez-vous de Kiriline. Il raconte partout à votre sujet des choses atroces.

— Je ne m'intéresse pas à ce que dit de moi n'importe quel imbécile, dit froidement Nadiéjda Fiôdorovna.

Mais l'inquiétude la prit, et soudain l'idée plaisante de se jouer du jeune et joli Atchmiânov perdit son charme.

— Il faut redescendre, dit-elle, on nous appelle.

En bas la matelote était déjà prête. On la servait dans les assiettes et on la mangeait avec cette solennité que l'on n'a qu'aux pique-niques. Chacun trouvait la soupe très bonne et déclarait qu'il n'en avait jamais mangé chez lui une aussi délicieuse. Comme il arrive dans tous les pique-niques, on se perdait dans la masse des serviettes, des paquets, utiles et inutiles, des papiers gras qui volaient au vent. Personne ne savait où était son verre et son pain. On renversait du vin et du sel sur le tapis, sur ses genoux. Autour tout était noir; le brasier brûlait déjà moins et personne n'avait le courage de se lever pour y ajouter du bois. Tout le monde buvait du vin, et on en donna un demi-verre à Kâtia et à Kôstia. Nadiéjda Fiôdorovna en but un verre, un autre, se grisa, et oublia Kiriline.

— Splendide pique-nique, merveilleuse soirée, dit

Laièvski, égayé par le vin ; mais je préférerais à tout cela notre bon hiver. « Une poussière gelée argente son col de martre (1). »

— Chacun son goût, observa von Koren.

Laièvski sentit un malaise. Le feu du brasier lui brûlait le dos, et la haine de von Koren lui brûlait le visage. Cette haine d'un homme honnête, intelligent, qui sans doute avait une cause profonde, l'humiliait, l'affaiblissait, et, n'ayant pas la force de tenir tête, il dit d'un ton prévenant :

— J'aime passionnément la nature et je regrette de ne pas être un naturaliste ; je vous envie.

— Et moi, dit Nadiéjda Fiôdorovna, je ne le regrette ni ne l'envie. Je ne comprends pas que l'on puisse tranquillement s'occuper de scarabées et de coccinelles quand le peuple souffre.

Laièvski partageait son opinion. Il n'entendait rien aux sciences naturelles et n'avait jamais pu se faire au ton didactique et à l'air savant et profond des gens qui s'occupent des barbes des fourmis ou des pattes des cancrelats. Il se sentait toujours fâché quand des gens, faisant fond sur ces pattes, ces barbes, ou quelque protoplasme (il se l'imaginait on ne sait pourquoi sous la forme d'une huître), se mettaient à résoudre des questions impliquant l'origine et l'existence de l'homme. Mais dans les mots de Nadiéjda Fiôdorovna, il sentit le mensonge et il dit, uniquement pour la contredire :

— Il ne s'agit pas de coccinelles, mais de ce que l'on en déduit.

(1) Vers de Poûchkine. (Tr.)

## VIII

On commença, vers onze heures, à monter en voiture, pour rentrer.

Tout le monde était en place, sauf Nadiéjda Fiôdorovna et Atchmiânov qui se poursuivaient de l'autre côté de la rivière et riaient.

— Venez vite ! leur cria Samoïlénko.

— Il n'aurait pas fallu faire boire les dames, dit von Koren doucement.

Laiëvski, fatigué par le pique-nique, par la haine de von Koren et ses pensées, alla au-devant de Nadiéjda Fiôdorovna. Et quand, gaie, joyeuse, se sentant légère comme la plume, essoufflée et riante, elle lui prit les deux mains et appuya la tête sur sa poitrine, il recula d'un pas et lui dit sévèrement :

— Tu te conduis comme... une cocotte.

Ce fut si grossier qu'il eut lui-même pitié d'elle. Elle lut la haine sur son visage méchant et fatigué, et, soudain, son cœur défailloit. Elle comprit qu'elle avait été trop loin et s'était conduite trop librement ; et, chagrine, se sentant alourdie, grasse, grossière et ivre, elle monta avec Atchmiânov dans la première voiture vide.

Laièvski monta avec Kiriline, le zoologue avec Samoïlénko, le diacre avec les dames ; et le cortège partit.

— Voilà comme ils sont, les macaques... commença von Koren, s'enveloppant dans sa cape et fermant les yeux. Tu as entendu ça? Elle ne voudrait pas s'occuper de scarabées et de coccinelles parce que le peuple souffre ! C'est ainsi que nous jugent tous les macaques. Race servile, astucieuse, rendue craintive pendant dix générations par le fouet et le poing, qui tremble, s'humilie, et ne brûle de l'encens que devant la violence ! Mais laisse le macaque libre dans un vaste espace où personne ne le prenne au collet, ah ! il se développe et se fait connaître ! Vois, comme aux expositions de peinture, dans les musées, dans les théâtres, ou bien quand ils jugent la science, les macaques s'enhardissent ! Ils se hérissent, se dressent sur leurs pattes, vitupèrent et critiquent... Et ils ne peuvent pas se passer de critiquer, c'est un signe d'esclavage ! Écoute un peu ! Si l'on insulte plus souvent les gens des professions libérales que les filous, c'est que la société se compose pour les trois quarts d'esclaves, et précisément de pareils macaques. Il n'arrive jamais qu'un esclave vous tende la main et vous remercie sincèrement parce que vous travaillez.

— Je ne sais ce que tu as ! lui dit Samoïlénko en bâillant. La pauvre petite a voulu, en toute simplicité, parler de choses sérieuses et tu en tires une conclusion générale. Tu es fâché contre lui pour quelque raison et contre elle du même coup. Mais c'est une excellente femme !

— Oh ! assez ! Une femme entretenue ordinaire, dépravée et banale ! Écoute, Alexandre Davidytch, quand

tu rencontres une simple femme du peuple qui ne vit pas avec son mari, et ne fait rien que des « hi ! hi ! » et des « ha ! ha ! » tu lui dis : « Va travailler. » Pourquoi donc, dans la circonstance, te déconcertes-tu et crains-tu de dire la vérité ? Uniquement parce que Nadiéjda Fiôdorovna est entretenue non par un matelot, mais par un fonctionnaire.

— Que dois-je donc faire avec elle ? demanda Samoïlénko irrité. La battre ?

— Ne pas flatter le vice. Nous ne condamnons le vice qu'en cachette, et cela ressemble à la figue que l'on fait à quelqu'un dans sa poche. Je suis zoologue ou sociologue, ce qui est la même chose, toi, tu es médecin ; la société se fie à nous. Nous sommes obligés de lui indiquer l'horrible tort dont la menace, elle et les générations à venir, l'existence de personnes dans le genre de cette Nadiéjda Ivânovna.

— Fiôdorovna, rectifia Samoïlénko. Et que doit faire la société ?

— La société ? Cela la regarde. A mon sens, la voie la plus directe et la plus sûre, c'est la violence. *Manu militari*, il faut l'envoyer chez son mari, et, si le mari ne la reçoit pas, l'envoyer aux travaux forcés, ou dans quelque maison de correction.

— Ouf ! soupira Samoïlénko.

Il se tut et demanda doucement :

— Tu as dit un jour que des gens comme Laiévski il faut les supprimer. Dis-moi ? Si... supposons-le, le gouvernement ou la société te chargeait de cette suppression..., t'y déciderais-tu ?

— Ma main ne tremblerait pas.

## IX

Revenus chez eux, Laïèvski et Nadiéjda Fiôdorovna rentrèrent dans leurs chambres sombres, étouffantes et tristes. Tous deux se taisaient. Laïèvski alluma une bougie. Nadiéjda Fiôdorovna s'assit, et, sans quitter son manteau ni son chapeau, leva sur Laïèvski des yeux mélancoliques et contrits.

Il comprit qu'elle attendait une explication, mais il était ennuyeux, superflu et fatigant de s'expliquer, et il souffrait de s'être oublié et de lui avoir dit une grossièreté. Il sentit par hasard dans sa poche la lettre qu'il se proposait chaque jour de lui lire, et il pensa que la lui montrer maintenant détournerait son attention.

« Il est temps d'élucider nos relations, se dit-il. Je vais la lui remettre. Il en sera ce qu'il en sera. »

Il sortit la lettre et la lui tendit :

— Lis. Cela te concerne.

Cela dit, il passa dans son cabinet où il s'étendit sur le divan, dans l'obscurité, sans coussin.

Nadiéjda Fiôdorovna lut la lettre, et il lui sembla que le plafond s'écroulait sur elle et que les murailles

l'enserraient. Tout lui devint noir et effrayant. Elle se signa précipitamment trois fois, et dit :

— Paix à son âme, Seigneur... Paix à son âme!...

Et elle se mit à pleurer.

— Vânia ! appela-t-elle. Ivane Anndréitch !

Pas de réponse. Croyant que Laièvski, revenu dans la chambre, était près de sa chaise, elle sanglotait comme un enfant, et disait :

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit plus tôt qu'il était mort ? Je ne serais pas allée à ce pique-nique. Je ne me serais pas tant amusée... Les hommes m'ont dit des fadeurs. Quel péché, quel péché ! Vânia, sauve-moi, sauve-moi... J'ai perdu l'esprit... Je suis perdue...

Laièvski entendait ses sanglots. Il se sentait insupportablement oppressé et son cœur battait fortement. Il se leva, anxieux, resta quelque temps immobile, et, tâtant dans l'obscurité le fauteuil qui était près de sa table, il s'y assit.

« C'est une gêne... pensa-t-il. Il faut en sortir... Je n'en puis plus... »

Il était trop tard pour aller jouer aux cartes. En ville, il n'y avait pas de restaurants. Il se recoucha et se boucha les oreilles pour ne pas entendre les sanglots. Mais tout à coup il se rappela qu'il pouvait aller chez Samoïlénko. Pour ne pas passer devant Nadiéjda Fiodorovna, il sauta par la fenêtre du petit jardin, franchit la barrière et sortit dans la rue.

Il faisait noir. Un bateau venait d'arriver. A en juger par les feux, c'était un grand paquebot. La chaîne de l'ancre se mit à grincer. De la côte, se dirigeant vers le grand bateau, courait vite un feu rouge : c'était le canot de la douane.

« Les passagers dorment dans les cabines... » pensa Laïèvski.

Et il envia leur repos.

Les fenêtres de la maison de Samoïlénko étaient ouvertes. Laïèvski regarda par l'une d'elles, puis par une autre ; dans les chambres, pas de lumière, aucun bruit.

— Alexandre Davïdytch, appela-t-il, tu dors?

On entendit une toux et un grognement inquiet.

— Qui est là? Qui diable est-ce?

— C'est moi, Alexandre Davïdytch ; excuse-moi.

Peu après la porte s'ouvrit ; la douce lueur d'une lampe brilla, et, tout de blanc vêtu et coiffé, apparut l'énorme Samoïlénko.

— Que te faut-il? demanda-t-il, ayant peine à respirer, mal réveillé et se grattant. Attends, je vais ouvrir.

— Ne te dérange pas, je passe par la fenêtre...

Laïèvski escalada la fenêtre, et s'étant approché de Samoïlénko, lui prit la main.

— Alexandre Davïdytch, dit-il, la voix tremblante, sauve-moi ! Je t'en supplie, je t'en conjure : comprends-moi ! Ma situation est poignante. Si cela continue un ou deux jours, je me tuerai comme... comme un chien.

— Minute... De quoi s'agit-il?

— Allume une bougie.

— Ah ! la, la... soupira Samoïlénko en allumant. Mon Dieu, mon Dieu, frère, dit-il, il est déjà plus d'une heure !...

— Excuse-moi, dit Laïèvski, se sentant beaucoup mieux, la bougie allumée, et en présence de Samoïlénko. Je ne peux pas rester à la maison. Tu es, Alexandre Davïdytch, mon seul, mon meilleur ami...

Tout mon espoir est en toi. Bon gré, mal gré, tire-moi de là, au nom du ciel. Il faut à tout prix que je parte. Prête-moi de l'argent !

— Ah ! mon Dieu, mon Dieu !... soupira Samoïlénko en se grattant. Je m'assoupissais et j'entends un sifflet : c'est le bateau qui arrive. Ensuite, toi... Te faut-il beaucoup ?

— Trois cents roubles, au moins. Il faut lui en laisser cent, et deux cents pour le voyage... Je te dois déjà près de quatre cents roubles, mais je t'enverrai tout cela... tout...

Samoïlénko réunit dans une de ses mains les deux parties de sa barbe, écarta les jambes et se mit à réfléchir.

— Donc... murmura-t-il, songeur, trois cents roubles... Oui... Mais je n'en ai pas autant. Il faudra que j'emprunte...

— Emprunte, au nom du ciel ! dit Laïévski, voyant à la figure de son ami que Samoïlénko voulait lui donner de l'argent et lui en donnerait certainement. Emprunte, et je te le rendrai sans faute. Je t'enverrai la somme dès que j'arriverai à Pétersbourg. Sois tranquille. Écoute, Sâcha, dit-il en s'animant, buvons un peu de vin !

— Soit... On peut boire.

Ils passèrent dans la salle à manger.

— Et que fera Nadiéjda Fiôdorovna ? demanda Samoïlénko, mettant sur la table trois bouteilles de vin et une assiette de pêches. Est-ce qu'elle restera ?

— Je vais tout, tout arranger... dit Laïévski sentant un extraordinaire afflux de joie. Je lui enverrai ensuite de l'argent et elle me rejoindra... Nous

préciserons là-bas nos rapports. A ta santé, ami.

— Attends ! dit Samoïlénko. Bois d'abord de celui-ci... Il est de ma vigne. Cette bouteille est de la vigne de Navarîdzé, et celle-là de celle d'Akhatoûlov... Goûte les trois, et dis-m'en sincèrement ton avis... Le mien me semble un peu acide. Hein ? tu ne trouves pas ?

— Oui... Tu me consoles, Alexandre Davîdytch ! Merci... Je ressuscite.

— Un peu acide, n'est-ce pas ?

— Qui sait ?... Je ne sais pas... Mais tu es un homme magnifique, merveilleux !

En regardant son visage pâle, animé et bon, Samoïlénko se rappela l'avis de von Koren qu'il faut supprimer des gens pareils, et Laiëvski lui sembla un enfant innocent que n'importe qui peut insulter et supprimer.

— Quand tu seras là-bas, lui dit-il, réconcilie-toi avec ta mère. C'est mal d'être fâchés.

— Oui, oui, absolument.

Un instant ils se turent. Lorsqu'ils eurent bu la première bouteille, Samoïlénko dit :

— Tu devrais aussi te réconcilier avec von Koren. Vous êtes tous deux des gens très bien, très intelligents, et vous vous regardez comme des loups.

— Oui, il est très bien, très intelligent, très remarquable, accorda Laiëvski, prêt à louer tout le monde et à tout pardonner ; mais je ne puis pas m'entendre avec lui. Nos natures sont trop différentes. Je suis mou, faible, soumis ; en une bonne minute, je lui tendrais peut-être la main, mais il se détournerait de moi... avec mépris.

Laiëvski but un trait, fit quelques pas et, s'arrêtant au milieu de la chambre, reprit :

— Je comprends très bien von Koren. C'est une nature ferme, vigoureuse, despotique. Il parle constamment d'expéditions, et ce ne sont pas là de vains mots. Il lui faut le désert, les nuits de lune. Autour de lui, sous des tentes et sous la voûte du ciel, dorment ses cosaques affamés, malades, harassés par les longues marches, et ses guides, ses porteurs, le docteur et le prêtre ; lui seul ne dort pas ; il est comme Stanley assis sur un pliant ; et il se sent le roi du désert, le maître de ces gens. Il avance, avance on ne sait où. Ses gens gémissent et meurent l'un après l'autre ; et lui avance, avance. A la fin, il meurt lui-même, mais reste cependant le maître et le roi du désert, puisque, à trente ou à quarante milles à la ronde, les caravanes voient la croix de sa tombe, et qu'elle règne sur le désert. Je regrette que cet homme ne soit pas un soldat. Il eût fait un excellent, un génial capitaine. Il eût noyé sa cavalerie dans les rivières et fait des ponts de cadavres. A la guerre, une hardiesse pareille a plus de prix que toutes les fortifications et les tactiques... Oh ! je le comprends très bien ! Dis-moi pourquoi il végète ici ? Qu'a-t-il à y faire ?

— Il étudie la faune marine.

— Non, non, frère, soupira Laiëvski, non ! Un savant m'a dit, sur le bateau, que la faune de la mer Noire est pauvre et que, par excès d'hydrogène sulfuré, la vie organique y est impossible dans les fonds. Tous les zoologues sérieux travaillent aux stations biologiques de Naples ou de Villefranche ; mais von Koren est indépendant et obstiné. Il travaille sur la mer Noire parce que personne n'y travaille. Il a rompu avec l'Université, ne veut pas reconnaître les savants et ses collègues

parce qu'il est, avant tout, un despote. Il n'est zoologue qu'ensuite. Et l'on parlera beaucoup de lui, tu verras. Il rêve déjà, au retour de son expédition, de débusquer de nos Universités l'intrigue et la médiocrité, et de réduire les savants *a quia*. Le despotisme, dans la science, est aussi fort qu'à la guerre. C'est déjà le second été qu'il passe dans ce petit trou infect parce qu'il vaut mieux être le premier dans un village que le second en ville. Ici il est le roi et l'aigle ; il tient tous les habitants en main et les opprime de son autorité. Il s'est subordonné tout le monde, se mêle des affaires d'autrui ; il lui faut tout, et tous le craignent. J'ai échappé à sa patte ; il le sent et me hait. Ne t'a-t-il pas dit qu'il faut me supprimer ou m'envoyer aux travaux publics ?

— Oui, dit en riant Samoïlénko.

Laïévski se mit à rire lui aussi et but du vin.

— Son idéal est despotique, dit-il en mangeant une pêche. Les simples mortels, lorsqu'ils travaillent pour le bien général, ont en vue leur prochain, toi, moi, l'homme, en un mot. Pour von Koren, les gens sont des petits chiens, des nullités, trop chétifs pour constituer le but de sa vie. Il travaille, partira pour une expédition et s'y rompra le col, non pas par amour du prochain, mais au nom d'abstractions telles que l'humanité, les générations futures, l'espèce humaine idéale. Il travaille à l'amélioration de l'espèce humaine, et nous ne sommes pour lui, en ce sens, que des esclaves, de la chair à canon, des bêtes de somme. Il supprimerait les uns, claquemurerait les autres au baignoire, en réduirait d'autres par la discipline, les forcerait, comme Araktchéev, à se lever et à se coucher au tambour. Il pos-

terait des eunuques pour garder notre chasteté et nos mœurs. Il ordonnerait de tirer sur tous ceux qui sortiraient du cadre de notre étroite morale conservatrice, et, tout cela, au nom de l'amélioration de l'espèce... Et qu'est-ce que l'espèce humaine? Une illusion, un mirage... Les despotes ont toujours été pleins d'illusions. Je le comprends très bien, mon ami. Je l'estime et ne nie pas ce qu'il vaut. Le monde repose sur des gens comme lui; s'il était laissé à nous seuls, nous en ferions, en dépit de toute notre bonté et de nos bonnes intentions, ce que les mouches ont fait de ce tableau. Oui, oui.

Laiëvski s'assit à côté de Samoïlénko et lui dit avec un sincère élan :

— Je suis un homme futile, nul, déchu. L'atmosphère que je respire, c'est le vin et l'amour; bref, j'ai acheté, jusqu'à présent, la vie au prix du mensonge, de l'oisiveté et de la couardise. J'ai trompé jusqu'à présent les hommes et en ai souffert, et mes souffrances étaient mesquines et banales. Je courbe timidement le dos sous la haine de von Koren parce que, par moments, je me hais moi-même et me méprise.

Laiëvski se remit à marcher avec agitation et dit :

— Je suis heureux de voir nettement mes défauts et je les avoue. Cela m'aidera à revivre et à devenir un autre homme. Si tu savais, mon cher, avec quelle soif, avec quelle angoisse j'attends mon renouvellement! Et je te le jure, je serai un homme! Je le serai! Je ne sais si c'est le vin qui me fait parler ou s'il en est véritablement ainsi, mais il me semble qu'il y a longtemps que je n'ai pas vécu des minutes aussi radieuses, aussi pures que celles que je vis à l'instant chez toi.

— Il est temps de dormir, frère, dit Samoïlénko.

— Oui, oui... excuse-moi. Je pars à l'instant.

Laïèvski, cherchant sa casquette, s'affaira près des meubles et des fenêtres.

— Merci... murmura-t-il en soupirant. Merci... Une caresse et un mot de compassion valent mieux qu'une aumône (1). Tu m'as ranimé.

Il trouva sa casquette, s'arrêta et regarda Samoïlénko d'un air embarrassé.

— Alexandre Davîdytch ! fit-il d'une voix suppliante.

— Quoi ?

— Permets-moi de rester coucher ici.

— A ton gré... pourquoi pas ?

Laïèvski s'allongea sur le divan et causa longtemps encore avec le docteur.

(1) Proverbe. (Tr.)

## X

Trois jours après le pique-nique, Maria Konstantinovna vint à l'improviste chez Nadiéjda Fiôdorovna. Sans lui dire bonjour, ni quitter son chapeau, elle lui prit les deux mains, les attira contre sa poitrine et lui dit avec une forte agitation :

— Ma chérie, je suis troublée, consternée. Notre gentil et sympathique docteur a dit hier à mon Nicodème Alexândrytch que votre mari est mort. Dites, ma chérie..., dites, est-ce vrai?

— Oui, c'est vrai, il est mort, répondit Nadiéjda Fiôdorovna.

— C'est horrible, horrible, chérie! Mais à quelque chose malheur est bon. Votre mari était sans doute un homme étonnant, merveilleux, un saint, et de pareilles gens sont plus nécessaires au ciel que sur terre.

Tous les replis et les petits points du visage de Maria Konstantinovna tremblèrent comme si de fines aiguilles couraient sous sa peau. Elle sourit affablement et dit avec transport, essoufflée :

— Ainsi vous êtes libre, ma chérie! Vous pouvez maintenant porter la tête haute et regarder les gens

dans les yeux. Dieu et les hommes béniront à présent votre union avec Ivane Anndrèitch. C'est à ravir. Je tremble de joie, je ne trouve pas de mots. Chérie, je vais être votre marieuse... Nous vous aimons tant, Nicodême Alexândrytch et moi, que vous nous permettez de bénir votre union légitime, pure. Quand pensez-vous vous marier?

— Je n'y ai pas songé, dit Nadiéjda Fiôdorovna, dégageant ses mains.

— Pas possible, chérie! Vous n'y avez pas pensé?

— Ma parole, non, dit Nadiéjda Fiôdorovna en riant. A quoi bon? Je n'en vois aucune nécessité. Nous vivrons comme nous faisons.

— Que dites-vous! s'effara Maria Konstanttînovna. Au nom de Dieu, que dites-vous?

— Il n'y aura rien d'amélioré si nous nous marions. Au contraire, ce sera pire. Nous perdrons notre liberté.

— Ma chère, ma chère, que dites-vous! s'écria Maria Konstanttînovna, se reculant et joignant les mains. Quelle extravagance! Songez à ce que vous faites! Calmez-vous!

— Me calmer, comment ça? Je n'ai pas encore vécu et vous me dites de me calmer!

Nadiéjda Fiôdorovna se souvint qu'elle n'avait pas, en effet, encore vécu. Au sortir de l'*Institut*, elle avait épousé un homme qu'elle n'aimait pas, puis s'était liée avec Laiévski et était venue vivre avec lui sur cette plage triste et déserte, dans l'attente continuelle de quelque chose de mieux. Était-ce donc la vie?

« Il faudrait se marier... » pensa-t-elle. Mais se souvenant de Kiriline et d'Atchmiânov, elle rougit et se

dit : « Non, c'est impossible. Si même Ivane Anndrèitch m'en priait à genoux, je refuserais. »

Maria Konstantînovna resta une minute silencieuse, assise sur le canapé. Triste et sérieuse, elle regardait devant elle, puis elle se leva et dit froidement :

— Adieu, chérie. Pardonnez-moi de vous avoir dérangée. Bien qu'il m'en coûte, je dois vous dire qu'à partir de ce jour tout est fini entre nous, et, malgré mon profond respect pour Ivane Anndrèitch, la porte de ma maison vous est fermée.

Elle prononça ces mots avec solennité, accablée elle-même de son ton solennel. Sa figure se remit à trembler, prit une expression triste, douceuse ; elle tendit les deux mains vers Nadiéjda Fiôdorovna troublée, et lui dit, suppliante :

— Permettez-moi, ma chérie, d'être encore pour une minute votre mère ou votre sœur aînée ; je vais être sincère avec vous comme une mère.

Nadiéjda Fiôdorovna ressentit en son cœur une tiédeur, une joie et une compassion de soi-même, comme si, en vérité, sa mère, ressuscitée, se fût trouvée devant elle. Elle attira brusquement à elle Maria Konstantînovna et pencha la tête sur son épaule. Toutes deux se mirent à pleurer. Elles s'assirent sur le canapé et sanglotèrent quelques minutes sans se regarder ni avoir la force de dire un mot.

— Ma chérie, mon enfant, commença Maria Konstantînovna, je vais vous dire sans ménagement de dures vérités.

— Au nom du ciel, dites, dites !

— Fiez-vous à moi, chérie. Rappelez-vous que, de toutes les dames d'ici, j'ai été la seule à vous recevoir.

Vous me remplîtes d'effroi dès le premier jour, mais je n'eus pas la force, comme tout le monde, de vous témoigner du mépris. Je souffris pour le cher, le bon Ivane Anndrèitch, comme si c'était mon fils. Ce jeune homme inexpérimenté, faible, sans mère, dans un pays lointain!... Je souffris, souffris... Mon mari n'approuvait pas que nous fissions connaissance avec lui, mais je le décidai... le convainquis... Nous reçûmes Ivane Anndrèitch, et vous avec lui, naturellement ; sans cela il eût été offensé. J'ai une fille, un fils... Vous le comprenez... Un tendre esprit d'enfant, un cœur pur... Qui ira troubler un seul de ces innocents?... Je vous recevais, tremblante pour mes enfants. Oh ! quand vous serez mère, vous comprendrez ma crainte... Et chacun s'étonnait que je vous accueillisse, pardon,... comme une femme comme il faut,... me donnait à entendre... Bah ! naturellement des cancons, des hypothèses!... Dans le fond de l'âme, je vous blâmais ; mais vous étiez malheureuse, à plaindre, excentrique, et je ressentais de la pitié à en souffrir.

— Mais pourquoi, pourquoi cela ? demanda Nadiéjda Fiôdorovna toute tremblante. Qu'ai-je fait à qui que ce soit ?

— Vous êtes une grande pécheresse. Vous avez violé le serment fait devant l'autel à votre mari. Vous avez dévoyé un charmant jeune homme, qui, s'il ne vous avait pas rencontrée, eût peut-être trouvé pour sa vie une légitime compagne de bonne famille et de son rang, et serait maintenant comme tout le monde. Vous avez perdu sa jeunesse. Ne dites rien, chérie, ne dites rien ! Je ne crois pas que, dans nos péchés, la faute soit à l'homme. Les femmes sont toujours coupables. Les

hommes, dans la vie de famille, sont légers ; ils vivent par l'esprit, non par le cœur ; il y a beaucoup de choses qu'ils ne comprennent pas ; mais la femme comprend tout. Tout dépend d'elle. Il lui a été beaucoup donné, et il lui sera beaucoup demandé. Oh ! ma chérie, si elle eût été en cela plus faible ou plus sotte que l'homme, Dieu ne lui eût pas confié l'éducation des garçons et des filles. Et puis, ma chère, vous êtes entrée dans la voie du vice, oubliant toute pudeur. Une autre, dans votre situation, se fût cachée, fût restée enfermée chez elle, et les gens ne l'eussent vue que dans la demeure de Dieu, pâle, vêtue de noir, et pleurant. Et chacun eût dit avec une sincère compassion : « Mon Dieu, cet ange qui a péché revient à Toi... » Mais, vous, ma chère, vous avez oublié toute modestie. Vous vivez ouvertement, excentriquement, comme si vous vous enorgueillissiez du péché. Vous folâtriez, riiez, et, en vous regardant, je tremblais de peur ; je craignais que le feu du ciel ne frappât votre maison, tandis que vous y seriez. Ma chère, s'écria Maria Konstanttînovna, remarquant que Nadiéjda Fiôdorovna voulait parler, ne dites rien, ne dites rien ! Fiez-vous à moi, je ne vous tromperai pas et ne cacherai aux yeux de votre âme nulle vérité. Écoutez-moi, chérie... Dieu marque les grands pécheurs, et vous avez été marquée. Rappelez-vous ! Vos toilettes étaient toujours affreuses !

Nadiéjda Fiôdorovna, qui avait toujours eu la meilleure opinion de ses toilettes, cessa de parler et la regarda avec étonnement.

— Oui, affreuses ! continua Maria Konstanttînovna. A la recherche et au bariolage de vos costumes, chacun peut juger votre conduite. Chacun, en vous regardant,

riait et haussait les épaules, et moi je souffrais, je souffrais... Et, pardonnez-moi, chérie, vous êtes mal tenue ! Quand nous nous rencontrions au bain, vous me faisiez frémir. Vos robes, passe encore, mais vos jupes, vos chemises... J'en rougis, ma chère ! Personne n'attachait comme il faut la cravate du pauvre Ivane Anndrèitch. On voit à son linge et à ses souliers que personne ne veille sur lui. Et chez vous il meurt toujours de faim, ma colombe, et, en effet, si, à la maison, personne ne s'occupe du thé et du café, on est bien obligé de dépenser au Pavillon la moitié de ses appointements. Et votre maison était horrible, horrible ! Chez personne, en ville, il n'y a de mouches, et, chez vous, elles ne laissent pas de répit ; les assiettes et les soucoupes en sont noires. Aux fenêtres et sur les tables, regardez : de la poussière, des mouches crevées, des verres !... Pourquoi des verres ici ? Et voyez, ma chérie, la table n'est pas encore desservie. On a honte d'entrer dans votre chambre à coucher. Partout du linge qui traîne ; aux murs pendent vos accessoires de toilette, on voit on ne sait quels ustensiles !... Ma chère ! un mari doit tout ignorer ; sa femme doit être devant lui pure comme un angelot. Je me réveille chaque matin à l'aube et me lave le visage à l'eau froide pour que mon Nicodème Alexândrytch ne remarque pas ma mine endormie.

— Bêtises, tout cela ! dit Nadiéjda Fiôdorovna se mettant à sangloter. Si j'étais heureuse !... Mais je suis si malheureuse.

— Oui, oui, soupira Maria Konstantînovna, se retenant à peine pour ne pas pleurer elle aussi, vous êtes très malheureuse ! Et un effroyable malheur vous attend ! Une vieillesse solitaire, les maladies, puis la ré-

ponse au Jugement dernier... Horrible, horrible ! Le sort lui-même, maintenant, vous tend une main secourable et vous la repoussez déraisonnablement... Mariez-vous, mariez-vous vite !

— Oui, il le faut, il le faut, dit Nadiéjda Fiôdorovna, mais c'est impossible.

— Pourquoi donc ?

— Impossible ! Oh ! si vous saviez !

Nadiéjda Fiôdorovna voulait parler de Kiriline et de sa rencontre la veille au soir sur le quai avec le jeune Atchmiânov et de la folle idée qui lui était venue de liquider sa dette, et de la façon dont elle était rentrée tard chez elle, en se sentant irrémédiablement déçue, vénale... Elle ne savait pas elle-même comment cela était arrivée. Elle aurait voulu jurer à Maria Konstantînovna qu'elle payerait absolument sa dette, mais les sanglots et la honte l'empêchèrent de parler.

— Je partirai, dit-elle. Qu'Ivane Anndrèitch reste, moi je partirai.

— Pour où ?

— Pour la Russie.

— Mais de quoi y vivrez-vous ? Vous n'avez rien.

— Je m'y occuperai de traductions ou bien... ou bien j'ouvrirai une petite bibliothèque.

— Pas de fantaisies, ma chérie. Il faut de l'argent pour une petite bibliothèque. Allons, je vous laisse ; calmez-vous et réfléchissez ; et venez demain chez moi, de bonne humeur ; ce sera charmant ! Allons, adieu, mon petit ange ! Laissez-moi vous embrasser.

Maria Konstantînovna baisa au front Nadiéjda Fiôdorovna, fit sur elle le signe de croix et sortit doucement. La nuit tombait déjà ; Olga allumait dans la cui-

sine. Nadiéjda Fiôdorovna, continuant de pleurer, alla s'étendre sur son lit. Une forte fièvre la prit. Elle se déshabilla sans se lever, refoulant ses vêtements à ses pieds, et se replia sous sa couverture. Elle avait soif, mais il n'y avait personne pour lui donner à boire. « Je paierai ! » se disait-elle.

Et il lui semblait, dans son délire, qu'elle était assise près d'une malade, et que la malade était elle-même. « Je paierai. Il serait bête que l'on crût que c'est pour de l'argent... Je partirai et, de Pétersbourg, lui enverrai l'argent. D'abord cent roubles... puis cent autres... et encore cent... »

Laïévski rentra tard dans la nuit.

— D'abord cent roubles... lui dit Nadiéjda Fiôdorovna..., et ensuite cent...

— Tu devrais prendre de la quinine, lui dit Laïévski.

Et il pensa :

« Demain mercredi il y a un bateau ; mais je ne pars pas. Il faudra rester jusqu'à samedi. »

Nadiéjda Fiôdorovna se mit à genoux sur son lit.

— Viens-je de dire quelque chose ? demanda-t-elle en souriant, les yeux battants à la lumière.

— Rien. Il faudra, demain, envoyer chercher le docteur. Dors.

Il prit son oreiller et se dirigea vers la porte. Après avoir définitivement résolu de partir et de l'abandonner, Nadiéjda Fiôdorovna lui inspira de la pitié et il se sentit gêné. Il avait un peu honte devant elle comme devant un vieillard ou un cheval malade que l'on a résolu d'abattre. Près du seuil, il s'arrêta et se retourna vers elle.

— Au pique-nique, je me suis énervé et t'ai dit une grossièreté. Pardonne-moi au nom du ciel.

Cela dit, il passa dans son cabinet et se coucha ; mais de longtemps il ne put s'endormir.

Lorsque, le lendemain matin, Samoïlénko, en grande tenue, avec des épauettes et ses décorations (c'était un jour férié) sortit de la chambre de Nadiéjda Fiôdrovna après lui avoir tâté le pouls et regardé la langue, Laïévski lui demanda anxieusement :

— Eh bien?

Son visage exprimait l'effroi, une vive inquiétude et un espoir.

— Tranquillise-toi, lui dit Samoïlénko, rien de dangereux. Une fièvre ordinaire.

— Je ne parle pas de cela, dit Laïévski, impatient, fronçant les sourcils. As-tu trouvé de l'argent?

— Mon bon, excuse-moi, marmotta Samoïlénko, confus, en se retournant vers la porte. Au nom du ciel, excuse-moi ! Personne n'a d'argent liquide, et je n'ai encore ramassé que cent dix roubles, par coupures de cinq et de dix roubles. J'en parlerai encore aujourd'hui aux uns et aux autres. Patiente.

— Mais, murmura Laïévski, tremblant d'impatience, le dernier terme, c'est samedi ! Par tous les saints, aboutis avant samedi ! Si je ne pars pas samedi, je n'ai besoin de rien ! Je ne comprends pas comment un médecin peut ne pas avoir d'argent !

— Ah ! mon Dieu, à votre volonté ! murmura Samoïlénko avec effort et la voix chevrotante, on m'a tant emprunté. On me doit sept mille roubles et je dois à tout le monde. Est-ce ma faute ?

— Donc tu en trouveras pour samedi ? Hein ?

— Je tâcherai.

— Je t'en supplie, mon vieux ! Que j'aie l'argent vendredi matin !

Samoïlénnko s'assit et prescrivit de la quinine, du *kalii bromati*, une infusion de rhubarbe dans de la *linc-tura gentianæ* et de l'*aquæ fœniculi*, le tout en potion.

Il ajouta du sirop de roses pour que ce fût plus agréable, et il partit.

## XI

— Tu fais une tête comme si tu venais m'arrêter, dit von Koren, voyant entrer chez lui Samoïlénnko en grande tenue.

— Je passais et me suis dit : allons faire visite à la zoologie, répondit Samoïlénnko en s'asseyant près d'une grande table en simples planches, faite par le zoologue lui-même. Bonjour, saint père ! dit-il au diacre, assis près de la fenêtre et qui copiait quelque chose. Je reste une minute et cours à la maison pour veiller au dîner. Il en est temps. Je ne vous dérange pas ?

— Nullement, répondit le zoologue, étalant sur la table des feuillets couverts d'une écriture menue. Nous recopions.

— Bon... Oh ! mon Dieu, mon Dieu !... soupira Samoïlénnko.

Il amena prudemment à lui un livre poussiéreux sur lequel gisait un mille-pieds desséché et dit :

— Figure-toi pourtant qu'un petit scarabée vert va on ne sait où à ses affaires, et rencontre soudain un pareil diable. Je m'imagine quelle frayeur il a.

— Oui, je le suppose.

— Lui a-t-il été donné un poison pour se défendre de ses ennemis?

— Oui, pour se défendre, et pour attaquer.

— C'est ça, c'est ça... Tout, dans la nature, mes bons amis, soupira Samoïlénko, a un but et s'explique. Seulement, voilà ce que je ne comprends pas ; toi, homme d'un très grand esprit, explique-le-moi, s'il te plaît. Il est, tu le sais, des petits animaux, pas plus gros qu'un rat, de joli aspect, mais, au plus haut degré, lâches et immoraux. Un pareil petit animal trotte, supposons, dans un bois, voit un oiseau, l'attrape et le mange. Il va plus loin, voit dans l'herbe un nid avec des œufs ; il n'a plus faim, il est repu ; mais il casse tout de même un œuf avec ses dents, et, de la patte, fait tomber les autres. Il rencontre ensuite une grenouille et se met à jouer avec elle. Quand il l'a torturée, il part en se purléchant les babines et rencontre un hanneton. Il le frappe de sa patte... Il abîme et détruit tout sur son chemin... Il pénètre dans les terriers des autres, détruit sans raison une fourmilière, croque des escargots... S'il rencontre un rat, il se bat avec lui ; s'il trouve un serpenteau ou un souriceau, il faut qu'il les étouffe. Et ainsi toute la journée. Dis-moi à quoi sert un animal pareil ? Pour quoi est-il créé ?

— Je ne sais pas de quel petit animal tu parles, dit von Koren, probablement un insectivore. Eh bien, après ? L'oiseau s'est laissé prendre parce qu'il était imprudent. La petite bête a détruit le nid et les œufs parce que l'oiseau, maladroit, a mal fait son nid et n'a pas su le cacher. La grenouille avait sans doute quelque défaut d'adaptation, sans quoi elle n'aurait pas été vue, et ainsi de suite. Ta bête ne supprime que les faibles,

les maladroits, les imprudents, en un mot ceux qui ont des défauts que la nature trouve superflu de transmettre à la postérité. Ne restent vivants que les plus adroits, les plus prudents, les plus forts et les plus développés, si bien que ton petit animal sert, sans s'en douter, les buts élevés du perfectionnement.

— Oui, oui, oui... A propos, mon cher, dit Samoïlénko d'un air dégagé, prête-moi cent roubles.

— Bon ! Il y a parmi les insectivores des êtres très intéressants. La taupe, par exemple. On dit qu'elle est utile parce qu'elle détruit les insectes nuisibles. On raconte qu'un Allemand envoya à Guillaume I<sup>er</sup> une pelisse en peaux de taupes et que l'empereur lui fit donner un blâme pour avoir détruit une si grande quantité d'animaux utiles. Pourtant la taupe ne le cède en rien, en cruauté, à ton petit animal ; de plus, elle est très nuisible, parce qu'elle endommage énormément les prés.

Von Koren ouvrit une cassette et y prit un billet de cent roubles.

— La taupe, poursuivit-il, en refermant la cassette, a une cage thoracique aussi robuste que celle de la chauve-souris, des os et des muscles terriblement développés, un extraordinaire armement de la mâchoire. Si elle avait les dimensions de l'éléphant, ce serait un animal invincible, détruisant tout. Il est intéressant que, lorsque deux taupes se rencontrent sous terre, elles commencent toutes deux, comme si elles s'étaient donné le mot, à fouir l'espace qui leur est nécessaire pour se battre plus commodément. Lorsque cet espace est creusé, elles s'engagent dans un combat acharné et se battent jusqu'à ce que la plus faible succombe. Prends

ces cent roubles, dit von Koren, baissant la voix, mais à la condition que ce ne soit pas pour Laïèvski.

— Et si c'était pour lui ! dit Samoïlénko s'emportant. Est-ce que ça te regarde ?

— Pour Laïèvski, je ne peux pas te les donner. Je sais que tu aimes à prêter. Tu donnerais de l'argent au brigand Kérime s'il t'en demandait ; mais pardon, je ne peux pas t'aider dans ce sens-là.

— Oui, dit Samoïlénko se levant et agitant la main droite, c'est pour Laïèvski que je le demande. C'est pour lui ! Et il n'est diable ni démon qui ait le droit de m'indiquer ce que je dois faire de mon argent. Vous ne voulez pas m'en donner ? Vous ne le voulez pas ?

Le diacre éclata de rire.

— Ne t'emporte pas, dit le zoologue, et raisonne. Faire de la bienfaisance à M. Laïèvski est, selon moi, aussi inintelligent que d'arroser de mauvaises herbes ou de nourrir des sauterelles.

— Et selon moi, cria Samoïlénko, nous devons aider notre prochain.

— Dans ce cas, aide ce Turc affamé, vautré près de cette palissade. C'est un ouvrier, plus nécessaire, plus utile que ton Laïèvski. Donne-lui ces cent roubles ! Ou souscris-les pour mon expédition !

— Me les donnes-tu, oui ou non ? je te le demande.

— Dis-moi franchement pourquoi il a besoin de cet argent !

— Ce n'est pas un secret : il doit partir samedi pour Pétersbourg.

— Ah voilà !... dit lentement von Koren. Aha ! nous comprenons ! Et elle part avec lui, ou comment ?

— Elle reste ici pour le moment. Il arrangera tout

à Pétersbourg et lui enverra de l'argent ; alors elle partira.

— C'est malin ! dit le zoologue, riant d'un rire court et léger. C'est malin ! Bien calculé.

Il s'approcha vivement de Samoïlénko, et, bien en face, le regardant dans les yeux, lui demanda :

— Parle sincèrement : il ne l'aime plus ? Oui ? Dis ? il a cessé de l'aimer ? Hein ?

— Oui, dit Samoïlénko, tout en sueur.

— Que c'est dégoûtant ! dit von Koren, et sa physionomie exprima de la répulsion. De deux choses l'une, Alexandre Davidytch : ou tu es de connivence avec lui, ou, excuse-moi, tu es un nigaud. Ne comprends-tu pas qu'il te mène par le bout du nez, comme un gamin et de la façon la plus impudente ? Il est clair comme le jour qu'il veut se débarrasser de cette femme et la laisser ici. Elle restera à ta charge, et il est pareillement clair comme le jour que tu devras l'envoyer à Pétersbourg à tes frais. Les qualités de ton bel ami t'ont-elles aveuglé au point que tu ne vois pas les plus simples choses ?

— Ce ne sont là que des hypothèses, dit Samoïlénko, s'asseyant.

— Des hypothèses ? Pourquoi part-il seul et pas avec elle ? Pourquoi, demande-le-lui, ne part-elle pas d'abord, et lui ensuite ? La fine mouche !

Travaillé par des doutes soudains et des soupçons sur son ami, Samoïlénko hésita et baissa le ton.

— Mais c'est impossible ! dit-il, en se rappelant la nuit où Laièvski avait couché chez lui. Il souffre tant !

— Qu'est-ce que ça prouve ? Les voleurs et les incendiaires souffrent aussi.

— Admettons que tu aies raison... dit Samoïlénko pensif. Admettons-le... Mais c'est un jeune homme loin de chez lui... un étudiant. Nous aussi avons été étudiants, et, en dehors de nous, il n'y a ici personne pour lui venir en aide.

— L'aider à faire des turpitudes parce que vous avez été, à des époques différentes, à l'Université où vous ne faisiez d'ailleurs rien ni l'un ni l'autre... Quelle absurdité !

— Attends, laisse-nous raisonner de sang-froid. On pourrait, il me semble, dit Samoïlénko, réfléchissant et remuant les doigts, arranger les choses ainsi... Je lui prêterai l'argent, tu comprends, mais en lui faisant donner sa parole d'honneur d'envoyer dans la huitaine à Nadiéjda Fiôdorovna l'argent du voyage.

— Il te donnera sa parole d'honneur, aura même les larmes aux yeux ; mais que vaut cette parole ? Il ne la tiendra pas, et quand tu le rencontreras dans un an ou deux sur la perspective Niévski, ayant sous le bras un nouvel amour, il se disculpera en disant que la civilisation l'a déformé et qu'il est une réplique de *Roïdîne*. Lâche-le, au nom du ciel ! Éloigne-toi de la boue et ne la brasse pas à deux mains !

Samoïlénko réfléchit une minute et dit résolument :

— Je lui prêterai tout de même l'argent. Dis ce que tu voudras. Je ne puis pas refuser quelque chose à un homme en me basant sur des hypothèses.

— A merveille. Embrasse-le !

— Alors, demanda timidement Samoïlénko, donne-moi les cent roubles.

— Non.

Un silence pesa. Samoïlénko mollit tout à fait. Son

visage prit une expression embarrassée, confuse, accommodante, et il était étrange de voir à cet homme énorme, avec ses épaulettes et ses décorations, cette figure enfantine, pitoyable, troublée.

— L'évêque d'ici fait ses tournées pastorales, non pas en voiture, mais à cheval, dit le diacre posant sa plume. Il est extrêmement émouvant de le voir à cheval. Sa simplicité et sa modestie sont pleines de grandeur biblique.

— Est-ce un brave homme? demanda von Koren, heureux de changer de conversation.

— Comment en serait-il autrement? Si ce n'était pas un brave homme, l'aurait-on sacré évêque?

— Il y a parmi les évêques de très braves gens, pleins de talent, dit von Koren. Il est seulement dommage que beaucoup d'entre eux aient la faiblesse de se croire des hommes d'État. L'un s'occupe de russifier les gens, un autre critique les sciences. Ce n'est pas leur affaire. Ils feraient mieux d'aller plus souvent savoir ce qui se passe à leur consistoire.

— Un laïc ne peut pas juger un évêque.

— Pourquoi donc, diacre? Un évêque est un homme comme moi.

— Comme vous, mais pas pareil! dit le diacre froissé, reprenant sa plume. Si vous étiez pareil, vous auriez eu la grâce et seriez évêque, et, si vous ne l'êtes pas, vous n'êtes pas pareil à lui.

— Ne t'enferme pas, diacre, dit Samoïlénko, embarrassé, gêné. Écoute, dit-il à von Koren, voici ce que j'ai trouvé. Ne me donne pas ces cent roubles, soit! mais jusqu'à l'hiver tu mangeras encore chez moi et tu vas me payer ces trois mois d'avance.

— Non.

Samoilénko battit des paupières et devint pourpre. Il attira machinalement à lui le livre sur lequel était le mille-pieds desséché, le regarda, puis il se leva et prit sa casquette.

Von Koren eut pitié de lui.

— Daignez vivre et faire des affaires avec de pareils messieurs ! dit-il. Et, de dépit, il envoya du pied un bout de papier dans un coin. Comprends donc qu'il n'y a là ni bonté, ni amitié, mais rien que de la faiblesse, de la dépravation, du poison. Ce que la raison enseigne, vos faibles cœurs, bons à rien, le détruisent. Quand j'étais lycéen, j'eus le typhus ; par compassion, ma tante me bourra de champignons marinés, et je faillis mourir. Comprends donc, comme aurait dû le faire ma tante, que l'amour du prochain ne doit se trouver ni dans le cœur, ni au creux de l'estomac, ni dans les reins, mais ici. (Von Koren se frappa le front.) Tiens ! dit-il.

Et il jeta à Samoïlénko un billet de cent roubles.

— Tu te fâches sans raison, Kôlia..., dit doucement Samoïlénko en pliant le billet. Je te comprends très bien, mais... mets-toi à ma place.

— Tu es une vieille femme, voilà tout !

Le diacre éclata de rire.

— Écoute, Alexandre Davîdytch, dit von Koren, avec feu, une dernière prière ! Quand tu donneras l'argent à ce misérable, mets-y la condition qu'il parte avec sa dame, ou qu'il l'expédie en avant. Sans cela, ne donne rien. Il n'y a pas à se gêner avec lui. Dis-lui ça, et si tu ne le lui dis pas, je te donne ma parole d'honneur que j'irai à son bureau et le jetterai en bas

de son escalier ; et je ne te connaîtraï plus. Sache-le !

— Bah ! s'il part avec elle ou la fait passer devant, ce sera encore plus commode pour lui, dit Samoïlénnko. Il en sera même content. Allons, adieu.

Il prit amicalement congé et sortit. Mais, avant de refermer la porte, il se retourna vers von Koren, lui fit une mine terrible et lui dit :

— Ce sont les Allemands qui t'ont gâté, frère ! Oui ! les Allemands !

## XII

Le lendemain, jeudi, Maria Konstantînovna fêtait l'anniversaire de naissance de son fils. Toutes ses connaissances étaient invitées à manger à midi le pâté accoutumé et à prendre, le soir, du chocolat. Quand arrivèrent, le soir, Laïèvski et Nadiéjda Fiôdorovna, le zoologue, déjà au salon, demanda à Samoïlénko :

— Lui as-tu parlé?

— Pas encore.

— Prends garde de te gêner ! Je ne comprends pas l'insolence de ces gens-là. Ils savent très bien l'opinion des maîtres de la maison sur leur liaison, et, malgré tout, ils se montrent ici.

— Si l'on tenait compte de tous les préjugés, dit Samoïlénko, on ne pourrait aller nulle part.

— La réprobation commune pour l'amour illégitime et la dépravation, est-ce un préjugé?

— Assurément, c'en est un, et c'est de la haine. Les soldats, dès qu'ils aperçoivent une fille légère, rient et sifflent, et demande-leur ce qu'ils sont eux-mêmes?

— Ce n'est pas sans raison qu'ils sifflent. Est-ce un préjugé que les filles-mères étouffent leurs enfants et

aillent au baigne? Est-ce un préjugé qu'Anna Karénine se soit jetée sous le train? que, dans les villages on enduise les portes de goudron (1)? que la pureté de Kâtia nous plaise, à toi et à moi, sans que nous sachions pourquoi, et que chacun sente vaguement le besoin de l'amour pur, encore que l'on sache qu'un pareil amour n'existe pas? C'est tout ce qui subsiste, frère, de la sélection naturelle, et si la force obscure, régularisant les relations sexuelles, n'existait pas, les messieurs Laiëvski t'en feraient voir, et l'humanité dégènerait en deux ans.

Laiëvski entra, dit bonjour à tous et sourit avec aménité en serrant la main de von Koren. Saisissant un instant propice, il s'adressa à Samoïlénko :

— Pardon, Alexandre Davídytch, j'ai deux mots à te dire.

Samoïlénko lui prit le bras et tous deux passèrent dans le cabinet de Nicodème Alexândrytch.

— C'est demain vendredi, dit Laiëvski en se rongant les ongles; as-tu trouvé ce que tu m'as promis?

— Je n'ai que deux cent dix roubles; j'aurai le reste aujourd'hui ou demain; sois tranquille.

— Dieu soit loué! soupira Laiëvski, dont les mains tremblaient de joie. Tu me sauves, Alexandre Davídytch, et je te jure par Dieu, par mon bonheur, et par tout ce que tu voudras, que je t'enverrai cet argent dès mon arrivée. Et je t'enverrai aussi ce que je t'ai emprunté auparavant.

— Écoute, Vânia... dit Samoïlénko, le prenant par

(1) C'est la coutume de faire des croix de goudron aux portes des filles et des femmes de mauvaise conduite. (Tr.)

un des boutons de son habit et rougissant. Excuse-moi de me mêler de tes affaires intimes, mais... pourquoi n'emmènes-tu pas avec toi Nadiéjda Fiôdorovna?

— Tu es drôle ! Cela se peut-il ? Il faut absolument que l'un de nous reste, sans quoi nos créanciers hurleraient. Je dois sept cents roubles, si ce n'est plus, dans les boutiques. Donne-moi le temps de leur envoyer l'argent et de leur fermer la bouche ; alors, elle partira aussi.

— Oûi... Et pourquoi ne pas la faire partir la première ?

— Ah ! mon Dieu, fit Laiévski effrayé, est-ce possible ? C'est une femme. Que fera-t-elle seule ? Que comprend-elle ? Ce ne serait qu'une perte de temps et une dépense inutile.

« C'est juste », pensa Samoïlénnko. Mais il se rappela sa conversation avec von Koren, baissa la tête et prononça d'un air sombre :

— Je ne suis pas d'accord avec toi : ou pars avec elle, ou fais-la passer devant, sans quoi... Sans quoi je ne te donnerai pas l'argent. C'est mon dernier mot...

Samoïlénnko recula, pesa du dos sur la porte et entra au salon, rouge, très troublé.

« Vendredi... vendredi, pensait Laiévski, revenant au salon. Vendredi. »

On lui tendit une tasse de chocolat. Il s'y brûla les lèvres et la langue en songeant :

« Vendredi... vendredi... »

Le mot « vendredi » le poursuivait. Il ne pensait à rien qu'à vendredi, et, pourtant, il savait, de science certaine, non par la raison mais par le cœur, qu'il ne partirait pas le samedi.

Devant lui, très soigné, les cheveux ramenés sur les tempes, se tenait Nicodîme Alexanndrytch, qui lui disait :

— Servez-vous, je vous en prie mille fois...

Maria Konstanntinovna montrait à ses hôtes les notes de Kâtia et disait en traînant :

— Aujourd'hui, c'est terrible ce que les enfants ont à apprendre ! On demande tant de choses...

— Maman ! gémissait Kâtia, ne sachant où se mettre tant on lui faisait d'éloges.

Laïévski regarda lui aussi les notes et la complimenta. Pour l'instruction religieuse, le russe, la conduite, des quatre et des cinq passaient sous ses yeux, et tout cela s'emmêlait avec le vendredi obsédant, avec les cheveux lisses de Nicodîme Alexânndrytch, et les joues rouges de Kâtia ; tout cela lui semblait d'un ennui énorme, invincible. Il se retenait de crier de désespoir et se demandait :

« Se peut-il, se peut-il que je ne parte pas ? »

On rapprocha deux tables de jeu et on se mit à jouer à la petite poste. Laïévski y joua aussi.

« Vendredi... vendredi... songeait-il en souriant, sortant de sa poche un crayon. Vendredi... »

Il voulait réfléchir à sa situation et craignait de penser. Il craignait de s'avouer que le docteur l'avait surpris dans une duplicité qu'il se cachait à lui-même avec tant de soin depuis si longtemps. Chaque fois qu'il songeait à son avenir, il ne laissait pas libre cours à ses pensées. Il prendrait le train et partirait, cela déciderait de sa vie. Il ne pensait à rien autre chose. Telle une lumière lointaine et confuse dans un champ, l'idée lui venait parfois qu'il lui faudrait, en un avenir loin-

tain, quelque part dans une rue de Pétersbourg, recourir à un léger mensonge pour abandonner Nadiéjda Fiôdorovna et payer ses dettes ; il ne mentirait qu'une fois et ce serait ensuite le renouvellement total. Et ce serait bien. Au prix d'un petit mensonge, quelle grande vérité obtenue !

Maintenant que le docteur avait, par son refus, fait une grossière allusion à sa ruse, Laïèvski vit de façon claire qu'il devrait mentir non pas seulement dans un lointain avenir, mais dès ce jour même, dès le lendemain, et dans un mois, et, peut-être jusqu'à la fin de sa vie... Pour partir, il devrait en effet tromper Nadiéjda Fiôdorovna, et ses créanciers et ses chefs. Pour avoir ensuite de l'argent à Pétersbourg, il faudrait dire mensongèrement à sa mère qu'il avait déjà quitté Nadiéjda Fiôdorovna ; et sa mère ne lui donnerait pas plus de cinq cents roubles. En fait, il avait donc déjà trompé le docteur, puisqu'il ne serait pas en état de le rembourser de sitôt. Ensuite, lorsque Nadiéjda Fiôdorovna arriverait, il faudrait, pour se séparer d'elle, recommencer toute une série de mensonges petits et gros. Et ce serait à nouveau des pleurs, l'ennui, la vie triste, le repentir. Il n'y aurait donc aucun changement. Tromperie, voilà tout. Toute une montagne de mensonges se dressa dans l'imagination de Laïèvski. Il fallait, pour la franchir d'un coup et ne pas mentir en détail, se résoudre à une mesure décisive : par exemple se lever sans dire mot, prendre son chapeau et partir à l'instant sans argent. Mais Laïèvski sentait cela impossible.

« Vendredi... vendredi... pensait-il. Vendredi... »

On écrivait des billets, on les pliait en deux, on les mettait dans un vieux chapeau haut de forme de Nico-

dîme Alexândrytch, et, quand il y en avait un certain nombre, Kôstia, qui faisait le facteur, passait autour de la table et les distribuait. Le diacre, Kâtia et Kôstia, qui recevaient des billets drôles et tâchaient d'en écrire de plus drôles encore, étaient dans la joie.

« Nous avons à causer », lut sur son billet Nadiéjda Fiôdorovna.

Elle échangea un regard avec Maria Konstantînovna, et celle-ci lui sourit de son sourire exquis et lui fit signe de la tête.

« Causer de quoi? songea Nadiéjda Fiôdorovna. Lorsqu'on ne peut pas tout dire, il n'y a pas à causer. »

Avant de venir en visite, elle avait attaché la cravate de Laiévski, et ce rien avait empli son cœur de tendresse et de mélancolie. Sa figure inquiète, ses regards distraits, sa pâleur, le changement incompréhensible qui s'était opéré en lui les derniers temps, le fait qu'elle lui cachait un secret terrible, répugnant, le fait que ses mains tremblaient lorsqu'elle nouait la cravate, tout cela lui présageait qu'ils ne vivraient pas longtemps ensemble. Elle le regardait comme une icône, avec crainte et repentir, et pensait : « Pardonne, pardonne-moi... » En face d'elle était assis Atchmiânov qui ne détachait pas d'elle ses yeux noirs, énamourés. Des désirs l'agitaient ; elle avait honte d'elle-même et redoutait que la tristesse même et l'ennui ne l'empêchassent pas de céder à son impure passion, et que, comme un ivrogne invétééré, elle n'eût pas la force d'y résister.

Pour mettre un terme à cette vie honteuse pour elle, et outrageante pour Laiévski, elle résolut de le quitter. Elle le supplierait en pleurant de la laisser partir, et, s'il refusait, elle partirait en cachette. Elle ne lui racon-

terait pas ce qui s'était passé : qu'il garde d'elle un pur souvenir !

Elle lut :

« J'aime, j'aime, j'aime. »

C'était de l'écriture d'Atchmiânov.

Elle vivrait dans quelque trou, travaillerait et enverrait à Laïèvski de l'argent (« envoi d'un inconnu »), des chemises brodées, du tabac ; elle ne reviendrait chez lui que dans sa vieillesse, ou si, tombé sérieusement malade, il avait besoin d'une infirmière. Lorsqu'il saurait, dans sa vieillesse, pour quelles raisons, refusant d'être sa femme, elle l'avait quitté, il apprécierait son sacrifice et lui pardonnerait.

« Vous avez le nez long. »

C'était probablement un billet du diacre ou de Kôstia.

Nadiéjda Fiôdorovna s'imaginait que, en se séparant de Laïèvski, elle l'étreindrait fortement, lui baiserait la main et se donnerait le serment de l'aimer toute la vie ; ensuite, vivant dans un endroit perdu, au milieu d'étrangers, elle penserait chaque jour qu'il y a, quelque part, un ami, un homme qu'elle aime, pur, noble, élevé, qui garde d'elle un pur souvenir.

« Si vous ne me donnez pas rendez-vous aujourd'hui, je prendrai des mesures, j'en donne ma parole d'honneur. On n'agit pas ainsi avec les honnêtes gens ; il faut le comprendre. »

C'était de Kirîline.

### XIII

Laïèvski reçut deux billets ; il en déplia un et lut :  
« Ne pars pas, mon ami. »

« Qui a bien pu m'écrire cela ? pensa-t-il. Ce n'est certainement pas Samoïlénko... Pas le diacre non plus ; il ne sait pas que je veux partir ; serait-ce von Koren ? »

Le zoologue, penché sur la table, dessinait une pyramide. Il sembla à Laïèvski que ses yeux souriaient.

« Samoïlénko, pensa Laïèvski, a sans doute bavardé... »

Sur l'autre billet il était écrit de la même écriture déguisée avec de longs jambages et des boucles : « Quelqu'un ne partira pas samedi. » « Inepte persiflage, pensa Laïèvski. Vendredi, vendredi !... »

Il sentit quelque chose lui monter à la gorge. Il arrangea son faux col et voulut tousser, mais au lieu d'une toux ce fut un rire qui partit.

— Ha ! ha ! ha !... Ha ! ha ! ha ! (« De quoi est-ce que je ris ? » pensa-t-il.) Ha ! ha ! ha !

Il essaya de se retenir, mit la main devant sa bouche ; mais le rire oppressait sa poitrine et son cou ; et sa main ne put clore sa bouche.

« Que c'est bête, tout de même, se dit-il en riant à gorge déployée ; je suis devenu fou, ma parole ! »

Son rire montait toujours et ressembla au jappement d'un petit épagneul. Laïèvski voulut se lever de table, mais ses jambes n'obéirent pas. Sa main droite, malgré lui, dansait sur la table, saisissant convulsivement les papiers et les froissant. Il vit des regards étonnés, le visage effaré et sérieux de Samoïlénko et un coup d'œil du zoologue, plein de froide moquerie et de dégoût ; et il comprit qu'il avait une attaque de nerfs.

« Quelle incongruité, quelle honte ! pensa-t-il en sentant sur son visage la chaleur de ses larmes. Ah ! quelle honte ! Jamais cela ne m'était arrivé. »

On le prit sous les bras, et, lui soutenant la tête par derrière, on l'emmena. Un verre brilla devant ses yeux et claqua contre ses dents ; de l'eau coula sur sa poitrine. Voici une petite chambre, deux lits jumeaux au milieu, couverts de courte pointes blanches comme la neige ; Laïèvski s'affaissa sur l'un des lits et se mit à sangloter.

— Ce n'est rien... disait Samoïlénko, ça arrive...

Glacée de peur, tremblant de tout son corps, présentant quelque chose de terrible, Nadiéjda Fiôdorovna se tenait près du lit, demandant :

— Qu'as-tu ? Parle au nom du ciel !...

« Kiriline, se demandait-elle, ne lui a-t-il pas écrit quelque chose ? »

— Ce n'est rien... dit Laïèvski, riant et pleurant. Reviens au salon... ma chérie.

Son visage n'exprimait ni haine ni dégoût ; donc il ne savait rien. Nadiéjda Fiôdorovna, un peu tranquillisée, rentra au salon.

— Ne vous inquiétez pas, chérie, lui dit Maria Konstantinovna, s'asseyant à côté d'elle et lui prenant la main ; ça passera. Les hommes sont aussi faibles que nous, pauvres femmes... Vous passez tous les deux par une crise... C'est si compréhensible ! Eh bien, voyons, chérie, j'attends une réponse ! Causons un peu.

— Non, nous ne pouvons pas causer, dit Nadiéjda Fiôdorovna, prêtant l'oreille aux sanglots de Laiévski. J'ai de la peine... Permettez-moi de partir...

— Que dites - vous, chérie !... Croyez - vous que je puisse vous laisser partir sans souper?... Après avoir mangé, vous irez où vous voudrez.

— J'ai de la peine... murmura Nadiéjda Fiôdorovna.

Et, pour ne pas tomber, elle se prit des deux mains au bras du fauteuil.

— C'est de la convulsion infantile... dit gaiement von Koren en rentrant au salon.

Mais apercevant Nadiéjda Fiôdorovna, il s'arrêta et ressortit.

Quand la crise cessa, Laiévski, assis sur un lit qui n'était pas le sien, pensait :

« C'est une honte ! j'ai pleuré comme une petite fille. Je dois être ridicule et dégoûtant. Je vais filer par la porte de service... Mais non ! cela semblerait indiquer que j'attache à ma crise une grande importance... Il faut tourner ça en plaisanterie... »

Il se regarda dans la glace, et après être resté un peu assis, il revint au salon.

— Et me voilà ! dit-il en souriant. (La honte le torturait et il sentait les autres gênés.) Il arrive de ces choses-là, dit-il en s'asseyant. Étant assis, j'ai ressenti tout à coup au côté, figurez-vous, une douleur atroce,

aiguë, insupportable... Mes nerfs ont cédé, et il s'est produit cette bête de chose. Aujourd'hui tout le monde est nerveux, il n'y a rien à faire !

A souper, il but du vin, causa, et, parfois, soupirant convulsivement, se frottait le côté comme pour montrer qu'il ressentait encore quelque chose. Et personne, sauf Nadiéjda Fiôdorovna, ne le croyait ; et il le voyait bien.

Vers dix heures, on alla se promener sur le boulevard. Nadiéjda Fiôdorovna, craignant que Kiriline ne lui parlât, tâchait de rester tout le temps auprès de Maria Konstantinovna et des enfants. De peur et d'angoisse, elle se sentait faible, pressentait qu'elle allait avoir la fièvre, languissait et remuait à peine les jambes ; mais cependant elle ne rentrait pas chez elle, parce qu'elle était sûre que Kiriline ou Atchmiânov la suivrait, ou tous les deux ensemble. Kiriline, en arrière, à côté de Nicodîme Alexândrytch, fredonnait :

« Je ne permet-trai pas que-l'on-se-joue-de-moi. Je ne le per-met-trai-pas ! »

On quitta le boulevard, et, tournant vers le Pavillon, on suivit le quai d'où l'on regarda longtemps la mer phosphorescente. Von Koren se mit à expliquer comment se produisait ce phénomène.

## XIV

— Tout de même, il est temps d'aller jouer au *vinnte*, dit Laiëvski... On m'attend. Adieu, messieurs.

— Je pars avec toi, dit Nadiéjda Fiôdorovna, attends-moi.

Et elle le prit sous le bras.

Ils partirent. Kiriline prit aussi congé, disant qu'il allait dans la même direction et fit route avec eux.

« Il en sera ce qu'il en sera, pensa Nadiéjda Fiôdorovna. Marche !... »

Il lui sembla que tous ses mauvais souvenirs, sortis de sa tête, marchaient à côté d'elle, dans l'obscurité, hale-tants, et qu'elle-même, pareille à une mouche tombée dans l'encre, se traînait sur la pavé, tachant de noir le vêtement et le bras de Laiëvski. « Si Kiriline, pensait-elle, fait quelque chose de mal, la faute n'en sera pas à lui, mais à moi seule. » Il fut un temps où aucun homme ne lui parlait comme faisait Kiriline, et elle avait elle-même coupé ce temps-là, comme on brise un fil, et elle l'avait irrémédiablement gâché. A qui donc en revenait la faute ?

Enivrée de désirs, elle s'était mise à sourire à un

homme qu'elle ne connaissait pas du tout, uniquement sans doute parce qu'il était bien fait et grand ; en deux rendez-vous, il l'avait possédée, et elle l'avait quitté ; il n'avait donc plus le droit maintenant, pensait-elle, d'en agir avec elle à sa guise.

— Ici, chérie, dit Laièvski s'arrêtant, je te laisse ; Ilia Mikhâilytch va t'accompagner.

Il salua Kiriline, et, traversant rapidement le boulevard, se dirigea vers la maison de Chéchkôvski où les fenêtres étaient éclairées et où l'on entendit bientôt le portillon battre derrière lui.

— Permettez-moi de m'expliquer avec vous, commença Kiriline. Je ne suis ni un gamin, ni un Atchkâsov, ou un Latchkâsov, ou un Zatchkâsov quelconque... Je demande que l'on m'accorde une sérieuse attention !

Le cœur de Nadiéjda Fiôdorovna se mit à battre fortement. Elle ne répondit rien.

— Je me suis d'abord expliqué votre brusque changement par votre coquetterie, poursuivit Kiriline ; mais je vois tout simplement maintenant que vous ne savez pas vous conduire avec les gens convenables. Vous vouliez uniquement jouer avec moi comme avec ce petit Arménien, mais j'exige que vous vous comportiez avec moi comme avec l'homme convenable que je suis. Ainsi je suis à vos ordres.

— J'ai de la peine... dit Nadiéjda Fiôdorovna, se mettant à pleurer. (Et elle se détourna pour cacher ses larmes.)

— Moi aussi j'ai de la peine, mais qu'y faire ?

Kiriline se tut une seconde et dit nettement, en espaçant les mots :

— Je répète, madame, que si vous ne me donnez pas un rendez-vous aujourd'hui, je ferai ce jour même un scandale.

— Laissez-moi libre aujourd'hui, demanda Nadiéjda Fiôdorovna.

Et elle ne reconnut pas sa voix tant elle était suppliante et faible.

— Je dois vous donner une leçon... Excusez ma grossièreté de ton, mais il le faut absolument. J'exige deux rendez-vous : aujourd'hui et demain. Après-demain vous serez entièrement libre et pourrez aller aux quatre points cardinaux avec qui vous voudrez. Aujourd'hui et demain !

Nadiéjda Fiôdorovna, approchant de sa porte, s'arrêta.

— Laissez-moi, bredouilla-t-elle, toute tremblante, ne voyant rien devant soi, dans l'obscurité, que la tunique blanche de Kiriline. Vous avez raison, je suis une horrible femme... J'ai tort, mais laissez-moi... Je vous en prie... (Sa main toucha la main froide de Kiriline ; elle frissonna.) Je vous en supplie...

— Hélas ! soupira Kiriline, il n'est pas dans mes plans de vous laisser partir. Je veux seulement vous donner une leçon. Et d'ailleurs, madame, je crois trop peu aux femmes pour...

— J'ai de la peine...

Nadiéjda Fiôdorovna écouta le bruit égal de la mer, regarda le ciel parsemé d'étoiles, et elle voulut en finir avec tout, avec la sensation maudite de la vie, avec les étoiles, la mer, les hommes, la fièvre...

— Seulement, dit-elle froidement, pas chez moi. Emmenez-moi quelque part.

— Allons chez Miourîdov. C'est le mieux.

— Où est-ce?

— Près du vieux rempart.

Elle descendit la rue, tourna dans une ruelle conduisant aux montagnes. Il faisait noir. Çà et là, sur le pavé, s'allongeaient les reflets pâles des fenêtres éclairées, et il lui semblait qu'elle était la mouche qui, tantôt tombe dans l'encre, et tantôt en ressort. Kirîline la suivait. A un endroit, il buta, faillit tomber et se mit à rire.

« Il est ivre... pensa Nadiéjda Fiôdorovna... Qu'importe?... Qu'importe!... Que ce soit! »

Atchmiânov, lui aussi, avait rapidement quitté les Bitioûgov et s'était mis à suivre Nadiéjda Fiôdorovna pour l'inviter à venir faire une promenade en barque. Arrivé près de sa maison, il regarda au travers de la palissade. Les fenêtres étaient grandes ouvertes. Il n'y avait pas de lumière.

— Nadiéjda Fiôdorovna ! appela-t-il.

Une minute passa. Il appela encore.

— Qui est là? demanda la voix de la cuisinière.

— Nadiéjda Fiôdorovna est-elle chez elle?

— Elle n'y est pas. Elle n'est pas encore revenue.

« Étrange... pensa Atchmiânov commençant à ressentir une vive inquiétude. Très étrange ! Elle rentrait chez elle... »

Il suivit le boulevard, puis la rue, regarda aux fenêtres de Chéchkovski. Laïèvski, en bras de chemise, à la table de jeu, regardait attentivement ses cartes.

« Étrange, murmura Atchmiânov, étrange!... (Et se souvenant de la crise de nerfs de Laïèvski, il ressentit une gêne.) Si elle n'est pas chez elle, où est-elle donc? »

« C'est de la fourberie, de la fourberie... » se dit-il, en se rappelant que ce jour même, en la rencontrant à midi chez les Bitioûgov, elle lui avait promis d'aller se promener avec lui en barque le soir.

Les fenêtres de la maison où vivait Kiriline étaient noires elles aussi, et, assis sur un banc, près de la porte, l'agent de ville, de planton, dormait. Voyant les fenêtres et l'agent, tout devint clair pour Atchmiânov. Il décida de rentrer chez lui et se mit en route. Il se retrouva bientôt près de la maison de Nadiéjda Fiôdorovna. Assis sur le banc, il quitta son chapeau, sentant que, de jalousie et de dépit, sa tête brûlait.

A l'église de la ville, l'horloge ne sonnait que deux fois, à midi et à minuit. Peu après qu'elle eut sonné minuit, des pas pressés retentirent.

— Alors, demain soir encore chez Miourîdov ! entendit Atchmiânov. (Il reconnut la voix de Kiriline.) A huit heures. Bien au revoir !

Nadiéjda Fiôdorovna parut près de la palissade. Sans voir Atchmiânov, assis sur le banc, elle passa devant lui comme une ombre, ouvrit le portillon et entra chez elle, oubliant de le fermer. Dans sa chambre, elle alluma une bougie et se déshabilla rapidement ; mais elle ne se coucha pas. Agenouillée près d'une chaise, qu'elle entourait de ses bras, elle y appuya la tête.

Laiévski rentra chez lui vers trois heures.

## XV

Laiëvski, s'étant résolu à mentir par fractions et non pas en une seule fois, se rendit le lendemain vers deux heures chez Samoïlénko pour lui demander de l'argent et partir le samedi.

Après sa crise de nerfs de la veille, qui avait ajouté à l'état pénible de son âme un sentiment aigu de honte, il lui était impossible de rester en ville. « Si Samoïlénko insiste sur ses conditions, pensait-il, on pourrait les accepter et prendre l'argent, et, le lendemain, au dernier moment, dire que Nadiéjda Fiôdorovna a refusé de partir. On pourra, la veille, la persuader que tout se fait pour son bien. » Si sous l'évidente influence de von Koren, Samoïlénko refusait absolument de donner l'argent, ou proposait d'autres conditions, Laiëvski partirait aujourd'hui même, par un transport, ou même par un bateau à voiles, pour le Nouvel-Athos ou pour Novorossïïssk. De là, il enverrait à sa mère un télégramme de soumission et attendrait qu'elle lui envoyât l'argent du voyage.

Chez Samoïlénko, Laiëvski trouva von Koren. Le zoologue venait d'arriver pour dîner, et, comme d'habi-

tude, il regardait dans l'album les messieurs en chapeau haut de forme et les dames en bonnet.

« Quelle malchance !... pensa Laiëvski en le voyant. Il va me gêner. »

— Bonjour, lui dit-il.

— Bonjour, répondit von Koren sans le regarder.

— Alexandre Davïdytch est-il chez lui ?

— Oui. Il est à la cuisine.

Laiëvski s'y rendit. Mais voyant, de la porte, Samoïlénko occupé à faire la salade, il revint au salon et s'assit. Il éprouvait toujours de la gêne en présence du zoologue et craignait maintenant de devoir parler de sa crise. Il y eut plus d'une minute de silence. Von Koren, levant tout à coup les yeux sur Laiëvski, lui demanda :

— Comment vous trouvez-vous après ce qui vous est arrivé hier ?

— Très bien, répondit Laiëvski en rougissant. En somme, ça n'a rien été d'extraordinaire.

— Je supposais, jusqu'à hier, que les dames sont seules à avoir des crises de nerfs, aussi avais-je cru d'abord que vous aviez la danse de Saint-Guy.

Laiëvski sourit d'un air gentil et pensa : « Que c'est indélicat de sa part. Il sait parfaitement que cela m'est pénible... »

— Oui, ça été une drôle d'histoire, fit-il, continuant à sourire. J'en ai ri aujourd'hui toute la matinée. Ce qu'il y a de curieux, dans une crise de nerfs, c'est que l'on sait que c'est absurde ; on en rit dans son for intérieur, et, pourtant, on sanglote. En notre siècle de nervosité, nous sommes les esclaves de nos nerfs. Ils font

de nous ce qu'ils veulent. La civilisation nous a rendu, en ce sens le pire service.

Il était désagréable à Laiëvski que von Koren l'écoutât avec tant de sérieux et d'attention. Il le regardait sans broncher, comme s'il l'étudiait, et Laiëvski ressentait un dépit particulier de ne pouvoir, malgré son inimitié, réprimer son sourire aimable.

— Pourtant, il faut l'avouer, continua-t-il, la crise avait des causes immédiates, assez sérieuses. Ma santé a été, ces temps derniers, fortement ébranlée. Ajoutez-y l'ennui, le manque continu d'argent... le manque de société et d'intérêts généraux... C'est une situation plus difficile que celle d'un gouverneur.

— Oui, dit von Koren, votre situation est sans issue.

Ces mots tranquilles, froids, dits d'un ton moitié ironique, moitié prophétique, froissèrent Laiëvski. Il se rappela le regard du zoologue, la veille, rempli de raillerie et de dégoût, et, après un instant de silence, il demanda, sans plus sourire :

— Et d'où connaissez-vous ma situation?

— Vous ne venez que d'en parler, et vos amis vous portent une si chaude sympathie qu'il n'est toute la journée question que de vous.

— Quels amis?... Samoïlénnko, je pense?

— Oui, lui aussi.

— Je demanderais à Alexandre Davïdytch et à mes amis, en général, de s'occuper un peu moins de moi.

— Voici Samoïlénnko qui vient ; demandez - le - lui vous-même.

— Je ne comprends pas votre ton, balbutia Laiëvski.

Il eut tout à coup le sentiment que le zoologue le détestait, le méprisait, le poursuivait de ses railleries,

et était son ennemi le plus irréconciliable et le plus dur.

— Gardez ce ton pour quelqu'un d'autre, dit-il d'une voix basse, n'ayant pas la force de parler haut à cause de la haine qui l'opprimait comme avait fait l'envie de rire.

Samoïlénko entra, en bras de chemise, suant et empourpré par la chaleur du fourneau.

— Ah! tu es ici? fit-il. Bonjour, mon cher. As-tu dîné? Sans cérémonie, dis-le : as-tu dîné?

— Alexandre Davïdytch, dit Laiëvski en se levant, si je t'ai fait une demande intime, cela ne te donne pas le droit d'être indiscret et de livrer les secrets d'autrui.

— Qu'y a-t-il? demanda Samoïlénko étonné.

— Si tu n'as pas d'argent, poursuivit Laiëvski, élevant la voix et piétinant, tant il était agité, ne m'en donne pas; refuse-le; mais pourquoi annoncer à tout coin de rue que ma situation est sans issue, et ainsi de suite? Je ne puis souffrir ces bienfaits et services d'amis, valant un copek, et que l'on tarife un rouble! Tu peux te vanter de tes bienfaits tant qu'il te plaira, mais nul ne t'a donné le droit de livrer mes secrets!

— Quels secrets? demanda Samoïlénko déconcerté et commençant à se fâcher. Si tu es venu me chercher querelle, va-t'en. Tu reviendras plus tard!

Il se rappela que, lorsqu'on va s'emporter contre son prochain, il faut se mettre à compter jusqu'à cent pour se calmer; et il commença à compter rapidement.

— Je vous prie de ne pas vous occuper de moi, reprit Laiëvski. Ne faites pas attention à moi. Ma personne et ma vie, qui regardent-elles? Oui, je veux partir! Oui, je fais des dettes; oui, je bois; je vis avec une

femme qui n'est pas la mienne ; j'ai des crises nerveuses ; je suis vulgaire, moins sérieux d'idées que certains ; mais qui cela regarde-t-il ? Respectez ma personnalité !

— Pardonne-moi, frère, dit Samoïlénko, qui avait compté jusqu'à trente-cinq ; mais...

— Respectez ma personnalité ! dit Laiëvski l'interrompant. Ces continuels racontars sur autrui, ces : oh ! ces : ah ! ces continuels contrôles, ces espionnages, ces compassions amicales, tout cela au diable ! On me prête de l'argent en me posant des conditions comme à un bambin !... On me traite, le diable sait comme !... Je ne désire rien ! s'écria Laiëvski, chancelant d'agitation et craignant d'avoir une nouvelle attaque de nerfs. (Et la pensée lui vint qu'il ne partirait pas samedi.) Je ne désire rien ! Je vous demande seulement, et vous en prie, de sortir de tutelle ! Je ne suis ni un gamin, ni un fou. Je demande que cette surveillance cesse !

Le diacre entra, et, voyant Laiëvski pâle, agitant les bras, adresser un discours étrange, au portrait du prince Vorontsov, il s'arrêta comme figé.

— Ces continuels regards dans mon âme, poursuivit Laiëvski, offensent ma dignité d'homme, et je demande aux mouchards volontaires de cesser leur espionnage ! Assez !

— Qu'as-tu d... qu'avez-vous dit ? demanda Samoïlénko, ayant fini de compter jusqu'à cent, devenu écarlate, et s'approchant de Laiëvski.

— Assez ! répéta Laiëvski, étouffant et prenant sa casquette.

— Je suis un médecin russe, gentilhomme et conseiller d'État ! dit Samoïlénko en détachant les mots.

Je n'ai jamais été un espion et ne permettrai à personne de m'insulter ! (Il cria cela d'une voix cassée, en appuyant sur le dernier mot.) Taisez-vous !

Le diacre, n'ayant jamais vu le docteur aussi solennel, aussi monté, aussi rouge et aussi terrible, se mit la main devant la bouche, se précipita dans le vestibule et y éclata de rire. Laïèvski vit comme dans un brouillard von Koren se lever et, les mains dans les poches de son pantalon, s'arrêter dans une pose d'attente. Cette pose tranquille lui parut au plus haut point offensante et insolente.

— Veuillez retirer vos paroles ! cria Samoïlénko.

Laïèvski, ne se rappelant déjà plus les mots qu'il avait dits, répondit :

— Laissez-moi en paix ! Je ne veux rien ! Je veux seulement que vous et les Allemands, issus de juifs, me laissent en paix ! Autrement je prendrai des mesures ! Je me battraï !

— Maintenant c'est clair, dit von Koren, se levant, monsieur Laïèvski veut, avant son départ, se donner la distraction d'un duel. Je peux lui procurer ce plaisir. Monsieur Laïèvski, je vous provoque.

— Vous me provoquez ? prononça doucement Laïèvski s'approchant du zoologue et regardant avec haine son front brun et ses cheveux crépus. Vous me provoquez ? Soit ! Je vous hais ! Je vous hais !

— Très bien. Demain, de bonne heure, près de chez Kerbâlaï, avec toutes les conditions à votre choix. Et maintenant filez !

— Je vous hais ! répéta Laïèvski, la voix sourde, haletant. Depuis longtemps, je vous hais. Un duel ! soit !

— Fais-le sortir, Alexandre Davıdytch, ou je m'en vais ! dit von Koren. Il va me mordre.

Le ton tranquille de von Koren apaisa le docteur. Il revint soudainement à lui, recouvra ses esprits, et prenant de ses deux mains Laiëvski par la taille, l'écartant du zoologue, il murmura d'une voix tendre et tremblante d'émotion :

— Mes amis... mes bons, mes chers... Vous vous êtes échauffés, en voilà assez... Assez !... Mes amis...

Entendant une voix affectueuse, amicale, Laiëvski sentit que, dans sa vie, se produisait quelque chose d'insolite, d'extravagant, comme si un train avait failli l'écraser. Il fut près de pleurer, eut un geste d'accablement et sortit en courant.

« Sentir sur soi la haine d'autrui, paraître à l'homme qui vous hait, pitoyable, méprisable, sans force, mon Dieu, que c'est pénible ! pensait-il peu après, assis au Pavillon, et sentant sur lui, pareille à une rouille, cette haine qu'il ne venait que d'éprouver. Mon Dieu, que c'est grossier ! »

Du cognac dans de l'eau froide le remonta. Il se remémora nettement le visage calme et hautain de von Koren, son regard de la veille, sa chemise, ressemblant à un tapis, sa voix, ses mains blanches, et, dans sa poitrine, s'agita une haine pesante, avide, passionnée, demandant à se satisfaire.

En pensée, il jeta à terre von Koren et se mit à le piétiner. Il se rappelait dans les moindres détails tout ce qui s'était passé et s'étonnait d'avoir pu sourire affablement à un homme nul et d'avoir tenu compte de petites gens inconnus, vivant dans la plus nulle petite ville, qui ne se trouvait même pas, semblait-il,

sur la carte, et que ne connaissait à Pétersbourg aucun homme comme il faut. Si cette petite ville eût subitement disparu ou brûlé, on en eût lu la nouvelle en Russie avec le même ennui que l'annonce d'une vente de meubles d'occasion. Tuer von Koren le lendemain ou le laisser vivre, était indifférent, également inutile et sans intérêt. Viser au pied ou à la main, le blesser, puis se rire de lui, — et qu'il aille se perdre ensuite avec sa souffrance sourde dans la foule des gens aussi nuls que lui, comme se perd dans l'herbe un insecte à la patte arrachée !

Laïèvski alla chez Chéchkôvski lui raconter tout, et lui demander d'être son témoin. Tous deux se rendirent ensuite chez le receveur des postes et télégraphes, lui demandant de lui servir, lui aussi, de témoin, et ils restèrent à dîner chez lui. Durant le repas, on rit et on plaisanta beaucoup. Laïèvski, disant en riant qu'il ne savait presque pas tirer, s'appelait tireur royal et Guillaume Tell.

— Il faut donner une leçon à ce monsieur... disait-il.

Après dîner, on joua aux cartes. Laïèvski jouait, buvait, et pensait que le duel est au fond bête et absurde, parce qu'il ne résout pas les questions et ne fait que les compliquer. Mais il est pourtant des cas où l'on ne peut pas s'en passer. Pouvait-on, par exemple, dans le cas présent, traduire von Koren en justice de paix ? Ce duel avait encore cela de bon, que Laïèvski ne pourrait plus, ensuite, rester en ville.

Un peu gris, s'amusant aux cartes, il se sentait bien. Mais, au coucher du soleil, quand il fit noir, l'inquiétude le prit. Ce n'était pas la peur de la mort, parce que, tandis qu'il dîna et joua aux cartes, il eut, on ne

sait pourquoi, l'assurance que le duel resterait sans résultat. C'était la peur de quelque chose d'inconnu qui devait lui arriver pour la première fois de sa vie, le lendemain matin, et l'appréhension de la nuit qui venait...

Il savait qu'elle serait longue, qu'il ne dormirait pas, et qu'il faudrait penser, non seulement à von Koren et à sa haine, mais à cette montagne de mensonges qu'il avait à gravir et qu'il n'avait ni la force ni l'art d'éviter. Ce fut comme s'il était tombé subitement malade. Il perdit soudain tout intérêt aux cartes et aux gens, s'agita et demanda qu'on le laissât rentrer chez lui. Il voulait vite se coucher, ne pas bouger et mettre en ordre ses pensées. Chéchkôvski et le receveur des postes le reconduisirent et allèrent ensuite chez le zoologue parler du duel.

Laïèvski, près d'arriver chez lui, rencontra Atchmiânov. Le jeune homme était essoufflé, excité.

— Je vous cherche, Ivane Anndréitch ! lui dit-il. Je vous en prie, venez vite !...

— Où ?

— Un monsieur, inconnu de vous, désire vous voir. Il a une affaire très sérieuse à vous communiquer. Il vous prie instamment de venir une minute. Il veut vous parler de quelque chose... C'est pour lui une affaire de vie ou de mort...

Agité, Atchmiânov prononça ces mots avec un fort accent arménien et sa langue fourcha sur le mot vie.

— Qui est-ce ? demanda Laïèvski.

— Il a prié de ne pas le nommer.

— Dites-lui que je suis occupé. Demain s'il le désire...

— Est-ce possible ! fit Atchmiânov effrayé. Il veut

vous dire quelque chose de très important... Très important pour vous !... Si vous n'y allez pas, il arrivera un malheur.

— Étrange !... murmura Laiëvski ne comprenant pas pourquoi Atchmiânov était si ému et quels secrets il pouvait bien y avoir dans cette petite ville triste et inutile à tous. Étrange ! répéta-t-il, pensif. Au reste, allons-y ! Qu'importe !

Atchmiânov partit rapidement devant lui. Il le suivit. Ils passèrent une rue, puis une autre plus petite.

— Que c'est ennuyeux ! dit Laiëvski.

— Nous arrivons... C'est tout près !

Près de l'ancien rempart, ils prirent une étroite rue entre deux terrains palissadés, puis entrèrent dans une grande cour et se dirigèrent vers une petite maison...

— C'est la maison de Miourïdov ? demanda Laiëvski.

— Oui.

— Mais pourquoi être venus par les arrières-cours, je ne comprends pas ? Nous aurions pu prendre la rue. C'était moins long.

— Peu importe...

Il sembla également étrange à Laiëvski qu'Atchmiânov le fît passer par l'entrée de service et qu'il remuât la main comme pour l'inviter à marcher doucement et à se taire.

— Par ici... dit Atchmiânov ouvrant avec précautions une porte et entrant dans le vestibule sur la pointe des pieds.

— Doucement, doucement, je vous prie... On peut entendre.

Il prêta l'oreille, respira avec peine et murmura :

— Ouvrez cette porte et entrez... Ne craignez rien.

Laïévski, intrigué, ouvrit la porte et entra dans une chambre au plafond bas, aux rideaux tirés. Sur la table brûlait une bougie.

— Qui demande-t-on? s'informa quelqu'un dans la chambre voisine. C'est toi, Miourîdka?

Laïévski entra et vit Kirîline à côté de Nadiéjda Fiôdorovna.

Il recula, sans entendre ce qu'on lui disait, et se trouva dans la rue sans savoir comment. Sa haine contre von Koren, son inquiétude, tout avait disparu de son âme. En revenant chez lui, il agitait gauchement le bras, regardant attentivement où il marchait. Arrivé chez lui, il se mit à arpenter son cabinet, se frottant les mains et remuant disgracieusement les épaules et le cou, comme si son veston et sa chemise le gênaient. Ensuite il alluma une bougie et s'assit à sa table...

## XVI

— Les sciences morales, dont vous parlez, ne satisferont la pensée humaine que lorsque, au cours de leur évolution, elles se rencontreront avec les sciences exactes et marcheront de pair avec elles. Cette rencontre se produira-t-elle sous le microscope, dans les monologues d'un nouvel Hamlet ou dans une nouvelle religion, je ne sais ; mais je pense qu'avant que cela arrive, la terre sera recouverte d'une écorce de glace. La plus durable et la plus vivace de toutes les notions morales est assurément la doctrine du Christ ; mais voyez comme elle est elle-même différemment comprise ! Les uns, qui enseignent d'aimer notre prochain, en exceptent pourtant les soldats, les criminels et les fous ; les soldats, ils permettent de les tuer à la guerre ; les seconds, de les isoler ou de les exécuter ; aux troisièmes, ils défendent le mariage... D'autres interpréteurs enseignent d'aimer le prochain sans exception, sans distinction des qualités et des défauts. D'après leur doctrine, si un tuberculeux, un meurtrier ou un épileptique demande votre fille en mariage, donnez-la-lui. Si les crétins font la guerre aux sains d'esprit, tendez-

leur le cou. Si ce prêche de l'amour pour l'amour, de l'art pour l'art pouvait prendre force, il amènerait à la longue la complète disparition de l'humanité ; ainsi s'accomplirait le plus énorme des forfaits qu'il y ait jamais eu sur la terre. Les interprétations abondent, et, par suite, les esprits sérieux ne se contentent d'aucune ; à la masse des interprétations, ils s'empressent d'ajouter la leur. Il ne faut donc jamais poser, comme vous l'avez fait, la question sur le terrain philosophique ou sur le terrain appelé chrétien. Vous ne faites qu'éloigner par là la solution du problème.

Le diacre, ayant attentivement écouté, réfléchit, et demanda au zoologue :

— La loi morale, propre à tout homme, est-ce les philosophes qui l'ont inventée, ou est-ce Dieu qui l'a créée avec le corps ?

— Je ne sais. Mais cette loi est si commune à tous les peuples et à toutes les époques, qu'il faut, il me semble, la considérer comme organiquement liée à l'homme. Ce n'est pas une invention : elle existe et existera toujours. Je ne vous dis pas qu'on la trouvera un jour sous le microscope, mais sa liaison organique est démontrée à l'évidence. Toute affection sérieuse du cerveau, ou ce que l'on appelle les maladies mentales, se manifeste avant tout, autant que je le sais, par une perversion de la loi morale.

— Fort bien. Alors, de même que l'estomac demande à manger, la loi morale demande que nous aimions notre prochain ; est-ce cela ? mais, par amour-propre, notre nature vraie résiste à la voix de la conscience et de la raison, ce qui fait surgir beaucoup de questions difficiles à résoudre. Où donc en chercher la solution,

si vous m'empêchez de les poser sur le terrain philosophique?

— Faites appel aux quelques notions exactes que nous avons. Remettez-vous-en à l'évidence et à la logique des faits. C'est maigre, il est vrai, mais c'est un terrain moins mouvant et moins vague que la philosophie. La loi morale exige-t-elle, supposons, que vous aimiez les hommes? Eh bien! l'amour doit consister à l'éloignement de tout ce qui, d'une façon ou d'une autre, nuit aux hommes et les menace dans le présent et l'avenir. Notre savoir et l'évidence vous disent que, du côté des gens anormaux au physique et au moral, un danger menace l'humanité. Cela étant, contrecarrez les anormaux. Si vous n'avez pas la force de les ramener à la norme, ayez du moins la force et le savoir de les empêcher de nuire, autrement dit de les supprimer.

— L'amour consiste donc en ce que le faible soit vaincu par le fort?

— Sans aucun doute.

— Mais, reparti le diacre avec feu, les forts ont crucifié Notre-Seigneur Jésus-Christ!

— Justement ce ne sont pas les forts qui l'ont crucifié, ce sont les faibles! La culture humaine affaiblit la lutte pour l'existence et la sélection et tend à l'anuler; de là la rapide multiplication des faibles et leur prédominance. Imaginez-vous que vous êtes parvenu à insinuer aux abeilles des idées humaines dans leur forme non élaborée, rudimentaire; qu'en résultera-t-il? Les bourdons, qu'il faut tuer, resteront vivants, mangeront le miel, débaucheront et étoufferont les abeilles: conséquence, la prédominance des faibles sur les forts et la dégénérescence de ces derniers. C'est précisément ce

qui se produit maintenant dans l'humanité. Les faibles oppriment les forts. Chez les sauvages que la civilisation n'a pas encore atteints, le plus fort, le plus sage et le plus moral marche en tête. Il est chef et seigneur. Tandis que nous, les civilisés, nous avons crucifié le Christ et continuons à le crucifier. C'est donc qu'il nous manque quelque chose... Et ce « quelque chose », nous devons le restaurer en nous, ou bien il n'y aura pas de fin aux malentendus...

— Mais quel critérium avez-vous pour reconnaître les forts des faibles?

— Le savoir et l'évidence. On reconnaît les tuberculeux et les scrofuleux à leurs maladies, et les dépravés et les fous à leurs actes.

— Mais on peut se tromper!

— Certes. Toutefois quand le déluge nous menace, il ne faut pas craindre de se mouiller les pieds.

— C'est de la philosophie, dit le diacre en riant.

— Nullement. Vous êtes tellement gâtés par votre philosophie de séminaire que vous ne voulez voir en tout que de l'obscurité. Les sciences abstraites dont votre jeune tête est bourrée s'appellent ainsi parce qu'elles abstraient votre esprit de l'évidence. Regardez le diable droit dans les yeux, et s'il est le diable, appelez-le ainsi. Et n'allez pas demander des explications à Kant ou à Hegel.

Après s'être tu un instant, le zoologue poursuivit :

— Deux et deux font quatre, et une pierre est une pierre. Demain, j'ai un duel. Nous dirons, vous et moi, que c'est bête, inepte, que le duel a fait son temps, que le duel aristocratique ne diffère en somme, en rien, d'une rixe d'ivrognes au cabaret, mais cela ne nous

arrêtera pas et nous irons nous battre. Il y a donc une force supérieure à nos raisonnements. Nous crions que la guerre est un brigandage, une barbarie, une horreur, une tuerie entre frères ; nous ne pouvons pas voir de sang sans nous évanouir ; mais que les Français ou les Allemands nous offensent, nous ressentirons tout de suite une surexcitation ; nous crierons hurra de la façon la plus sincère et nous nous jetterons sur l'ennemi. Vous appellerez sur nos armes la bénédiction de Dieu, et notre vaillance provoquera l'enthousiasme général le plus sincère. C'est donc aussi qu'il y a une force, sinon plus haute que nous, du moins supérieure à nous et à notre philosophie. Nous ne pouvons pas plus l'arrêter que nous ne pouvons arrêter ce nuage qui s'élève là-bas sur la mer. Ne soyez donc pas hypocrites, ne lui faites pas la figue en vous cachant, et disant : « Ah ! c'est bête ! Ah ! c'est vieux jeu ! Ah ! ce n'est pas en accord avec l'Écriture ! » Mais regardez la chose en face. Reconnaissez sa raisonnable légitimité, et quand elle veut, par exemple, anéantir une race faible, scrofuleuse, dépravée, ne l'en empêchez pas avec vos pilules et vos citations d'un Évangile mal comprises. Léskov a décrit un Danïlo plein de conscience (1), qui, ayant trouvé hors de la ville un lépreux, le nourrit et le reconforte au nom de l'amour et du Christ. Si ce Danïlo eût vraiment aimé les hommes, il eût entraîné ce lépreux loin de la ville, l'eût jeté dans un fossé et fût allé servir les gens bien portants. Le Christ, je l'espère, nous a enseigné un amour raisonnable, sensé et utile.

— Quel homme vous faites ! dit le diacre en riant.

(1) Dans son récit *Danïlo le consciencieux*. (Tr.)

Vous ne croyez pas au Christ ; pourquoi donc en parlez-vous si souvent ?

— Non, j'y crois ; mais à ma façon, naturellement, pas à la vôtre. Ah ! diacre, diacre ! fit le zoologue en riant lui aussi. (Et prenant le diacre à la taille il lui dit gaiement :) Alors, quoi ? vous venez au duel, demain ?

— Ma charge ne me le permet pas, sans quoi j'irais.

— Que voulez-vous dire par votre « charge » ?

— Je suis ordonné. La bénédiction divine est sur moi.

— Ah ! diacre, diacre ! répéta von Koren, en riant. J'aime à causer avec vous.

— Vous dites que vous avez la foi, dit le diacre ; quelle est cette foi ? Tenez, j'ai un oncle pope qui a une foi si grande que, lorsqu'il va, en temps de sécheresse, faire une prière dans les champs pour demander qu'il pleuve, prend son parapluie et son pardessus de cuir pour n'être pas mouillé au retour. Ça, c'est de la foi ! Quand il parle du Christ, un tel rayonnement se dégage de lui que toutes les paysannes et les moujiks pleurent à sanglots. Il arrêterait votre nuage et mettrait en fuite toute la force dont vous parlez. Oui... la foi transporte les montagnes.

Le diacre, en riant, frappa sur l'épaule du zoologue.

— C'est comme ça !... poursuivit-il. Vous, vous étudiez sans cesse ; vous embrassez l'abîme de la mer ; vous distinguez les forts et les faibles ; vous écrivez des livres ; vous provoquez les gens en duel ; mais rien n'en sera changé. Et que, voyez donc, quelque faible vieux petit moine aille marmonner au nom du Saint-Esprit un seul mot, ou que du fond de l'Arabie un nouveau Mahomet arrive à cheval, le cimenterre au poing, et

toute notre vie sera sens dessus dessous, et il ne restera pas en Europe pierre sur pierre.

— Cela, diacre, personne encore ne le sait.

— La foi qui n'agit pas est lettre morte, et les actes sans la foi, c'est pire encore, ce n'est que temps perdu, rien autre chose.

Sur le quai, le docteur apparut. Il aperçut le diacre et le zoologue, et vint à eux.

— Je pense que tout est prêt, fit-il essoufflé. Les témoins seront Govôrovski et Boïko. Ils viendront à cinq heures du matin. Quel amoncellement de nuages ! dit-il en regardant le ciel. On n'y voit rien. Il va pleuvoir.

— J'espère que tu viendras avec nous ? demanda von Koren.

— Non, Dieu m'en garde ! Je suis assez exténué. Oustîmovitch me remplacera. Je lui en ai déjà parlé.

Loin sur la mer un éclair brilla, et de sourds roulements de tonnerre retentirent.

— Comme il fait lourd avant l'orage, dit von Koren. Je parie que tu es déjà allé chez Laiëvski pleurer dans son gilet ?

— Pourquoi y aller ? répondit le docteur troublé. En voilà encore !

Plusieurs fois, jusqu'au coucher du soleil, il avait arpenté le boulevard et la rue, espérant rencontrer Laiëvski. Il avait honte de sa vivacité et de l'élan subit de bonté qui l'avait suivie. Il voulait s'en excuser auprès du jeune homme sur un ton de plaisanterie, le gronder, l'apaiser, lui dire que le duel est un reste de la barbarie du moyen âge, mais que la Providence elle-même leur en avait imposé un, comme moyen de réconciliation.

Demain, tous deux, très braves gens, hommes du plus grand esprit, après avoir échangé des coups de feu apprécieraient leur mutuelle noblesse et deviendraient amis. Mais il ne rencontra pas Laiëvski.

— Pourquoi serais-je allé chez lui? répéta Samoïlénko. Ce n'est pas moi qui l'ai insulté, tout au contraire, c'est lui. Dis-moi, je te prie, pourquoi il s'est jeté sur moi? Quel mal lui ai-je fait? J'entre au salon, et, tout d'un coup, sans raison, il me traite d'espion. En voilà une bonne! Dis-moi comment cela avait commencé entre vous? Que lui as-tu dit?

— Je lui ai dit que sa situation était sans issue, et j'avais raison. Seuls peuvent trouver une issue à toute situation les honnêtes gens et les filous; mais celui qui veut être à la fois honnête et filou, celui-là n'a pas d'issue. Cependant, messieurs, il est onze heures et, demain, il faut nous lever tôt.

Soudain le vent s'éveilla. Il souleva la poussière sur le quai, la fit tournoyer et se mit à rugir, couvrant le bruit de la mer.

— Une rafale, dit le diacre. Il faut s'en aller, ou nous aurons les yeux remplis de sable.

Comme ils partaient, Samoïlénko soupira et dit, en retenant sa casquette :

— Je ne vais sans doute pas dormir cette nuit.

— Ne t'émeus pas, lui dit le zoologue en riant; tu peux être tranquille : le duel ne donnera pas de résultat. Laiëvski tirera généreusement en l'air; il ne peut faire autrement; et moi je ne tirerai probablement pas du tout. Passer en jugement à cause d'un Laiëvski, c'est perdre son temps; le jeu n'en vaut pas la chandelle. A propos, quelle est la pénalité encourue pour un duel?

— L'emprisonnement, et, en cas de mort de l'adversaire, la détention dans une enceinte fortifiée pour trois ans.

— A la forteresse Pierre-et-Paul?

— Non, dans une enceinte militaire, il me semble.

— Il fallait pourtant donner une leçon à ce gail-lard-là!

Au loin, sur la mer, un éclair flamba, illuminant un instant les toits et les montagnes. Près du boulevard les amis se quittèrent.

Quand le docteur eut disparu dans l'obscurité, et que ses pas se perdaient, von Koren lui cria :

— Pourvu que le temps ne nous arrête pas demain!

— Quel beau malheur? Dieu le veuille!

— Bonne nuit!

— La nuit? Que dis-tu?

Dans le bruit du vent et de la mer, dans les roulements du tonnerre, on avait peine à s'entendre.

— Rien! cria le zoologue.

Et il se hâta vers sa demeure.

## XVII

... En mon esprit, accablé d'angoisse,  
Se presse un amas de pénibles pensées .  
Le souvenir, silencieusement devant moi  
Déroule son long rouleau ;  
Et, relisant ma vie avec dégoût,  
Je frémis et je sacre ;  
Et je me plains amèrement et je verse des larmes,  
Mais je n'efface pas les tristes lignes.

POUCHKINE

« Qu'on le tue demain matin ou qu'on le nargue, c'est-à-dire qu'on lui laisse la vie, il est également perdu. Que cette femme réprouvée se tue de désespoir et de honte, ou qu'elle traîne sa malheureuse existence, elle est également perdue... »

Ainsi pensait Laïèvski assis à sa table, le soir, tard, continuant toujours à se frotter les mains. La fenêtre s'ouvrit soudain et battit. Un vent violent s'engouffra dans la chambre et fit voler les papiers à terre. Laïèvski ferma la fenêtre et ramassa les papiers.

Il sentait en lui quelque chose de nouveau, une sorte

de lourdeur, et ne reconnaissait plus ses mouvements. Il marchait timidement, agitant les coudes et remuant les épaules, et, quand il se rassit, il se mit encore à se frotter les mains. Son corps avait perdu sa souplesse.

Il se souvint que, la veille de sa mort, on doit écrire à ses parents. Il prit sa plume et traça d'une main tremblante :

« Chère mère ! »

Il voulait lui écrire qu'au nom du Dieu miséricordieux en Lequel elle croyait, elle accueillît près d'elle et réchauffât de ses caresses la malheureuse femme, pauvre et faible, déshonorée par lui, et que, oubliant et pardonnant tout, elle rachetât en partie, par son sacrifice, l'horrible faute qu'il avait commise. Mais il se souvint de sa mère, énorme vieille femme à bonnet de dentelle, sortant le matin dans son jardin, accompagnée d'une parente pauvre, portant un petit épagneul ; il se la rappela, criant d'un ton autoritaire après le jardinier et les domestiques, — et avec quelle mine fière et hautaine !... — Et, s'étant souvenu de tout cela, il raya le mot qu'il avait écrit.

La lueur d'un éclair alluma soudain les trois fenêtres, et, peu après, retentit et roula un assourdissant coup de tonnerre. Sourd, puis fracassant, le coup fut si fort que les vitres tremblèrent. Laiëvski se leva, s'approcha d'une fenêtre et appuya le front à une vitre. Il faisait un violent, un magnifique orage. Des nuages, à l'horizon, jaillissaient des éclairs en rubans blancs, tombant incessamment dans la mer, embrasant sur un large espace les hautes vagues noires. A droite, à gauche, et probablement sur la maison, des éclairs s'enflammaient.

— L'orage !... murmura Laiëvski ressentant le désir

de prier qui ou quoi que ce fût, fût-ce les éclairs ou les nuages. Cher orage !

Il se rappela comment, dans son enfance, par temps d'orage, il courait au jardin, tête nue. Deux fillettes, blond pâle, aux yeux bleus, le suivaient, et la pluie les mouillait. Elles riaient de joie. Mais quand retentissait un violent coup de tonnerre, les fillettes se serraient avec confiance contre lui. Il se signait et se hâtait de murmurer : « Saint, saint, saint... » O préludes d'une vie belle et pure, où vous êtes-vous enfuis ? Dans quel océan avez-vous sombré ?

Laiévski n'a plus peur de l'orage et n'aime plus la nature. Il ne croit en aucun Dieu. Toutes les fillettes confiantes qu'il a connues ont été perverties par lui et par les gens de son âge. Il n'a, de toute sa vie, planté dans le jardin familial aucun arbre, ni fait croître une seule herbe. Vivant au milieu des vivants, il n'a pas sauvé une seule mouche. Il n'a fait que détruire, ruiner, et mentir, mentir...

« Dans ma vie, qu'est-ce qui n'est pas un vice ? » se demandait-il, tâchant de s'attacher à quelque souvenir limpide, comme s'accroche aux arbustes celui qui tombe dans un précipice.

Le lycée ? L'Université ? Mais ce fut une duperie. Il travaillait mal et oublia ce qui lui fut enseigné. Son service à la société ? aussi une duperie ; car, à son bureau, il ne faisait rien, recevant ses appointements sans cause. Son service administratif n'est qu'une immonde malversation pour laquelle il n'y a pas de poursuites.

Il n'avait pas besoin de la vérité et ne la recherchait pas. Sa conscience, ensorcelée par le vice et le men-

songe, dormait ou se taisait. Il se tenait à l'écart de la vie sociale comme un étranger ou comme un mercenaire, tombé d'une autre planète. Les souffrances des gens, leurs idées, leur religion, leurs connaissances, leurs recherches, leurs luttes lui étaient indifférentes. Il n'avait jamais dit à qui que ce fût une seule bonne parole ; il n'avait pas écrit une ligne utile, une ligne qui ne fût banale. Il n'avait rien fait pour les hommes qui valût un liard. Il ne faisait que manger leur pain, boire leur vin, enlever leurs femmes et vivre de leurs idées. Et pour justifier envers eux et envers lui-même sa misérable vie de parasite, il tâchait de se donner un air de supériorité et d'excellence. Tout cela n'était que mensonge, mensonge et mensonge...

Laièvski se rappela au net ce qu'il avait vu dans la maison de Miourïdov, et le souvenir lui en fut insupportable d'abomination et d'angoisse. Kiriline et Atchmiânov étaient abjects, mais ils ne faisaient que continuer ce qu'il avait commencé. Ils étaient ses complices et ses disciples. A une femme jeune et faible, se fiant à lui plus qu'à son frère, il avait fait perdre son mari, ses relations, son pays. Il l'avait emmenée en ce lieu de chaleur torride, de fièvre et d'ennui. De jour en jour elle avait dû réfléchir en elle, comme en un miroir, son oisiveté, son vice et son mensonge ; et cela avait empli toute sa vie, sa vie débile, flétrie, pitoyable. Puis il s'était lassé d'elle, l'avait prise en haine. Mais n'ayant pas eu le courage de l'abandonner, il avait tâché de l'empêtrer de plus en plus dans le mensonge... Le reste, ces gens-là l'avaient fait.

Laièvski tantôt s'asseyait à son bureau et tantôt se rapprochait de la fenêtre ; tantôt il éteignait sa bougie,

tantôt la rallumait. Il se maudissait à haute voix, pleurait, se plaignait, demandait pardon. Plusieurs fois désespéré, il revint hâtivement à sa table et récrivit :

« Chère mère ! »

Il n'avait, en dehors d'elle, ni parent ni ami ; mais que pouvait-elle pour lui ? et où était-elle ? Il voulait courir chez Nadiéjda Fiôdorovna, se jeter à ses pieds, baiser ses mains et la supplier de lui pardonner ; mais elle était sa victime, il en avait peur comme d'un cadavre.

— Ma vie est perdue ! marmottait-il en se frottant les mains. Pourquoi, mon Dieu, suis-je encore vivant ?

Sa terne étoile arrachée du ciel avait longtemps roulé et sa trace s'était perdue dans l'obscurité de la nuit. Elle n'apparaîtrait plus parce que la vie n'est donnée qu'une fois, ne se répète jamais. Si les jours et les années passés avaient pu revenir, Laïèvski eût remplacé en eux le mensonge par la vérité, l'oisiveté par le travail, la tristesse par la joie. Il aurait rendu la pureté à ceux à qui il l'avait ravie ; il aurait trouvé Dieu et la justice. Mais c'était chose aussi impossible que de faire revenir au ciel l'étoile disparue. Et cette impossibilité le mettait au désespoir.

Quand l'orage fut passé, Laïèvski, assis près de sa fenêtre ouverte, songeait tranquillement à ce qui allait advenir de lui. Von Koren vraisemblablement le tuerait. La froide, la nette conception du monde qu'avait cet homme lui permettait la suppression des faibles et des inutiles. Si, au dernier moment, sa conception se modifiait, la haine et le dégoût qu'il lui inspirait le soutiendraient. S'il le manquait, ou si, pour narguer un rival détesté, il ne faisait que le blesser, ou s'il tirait en l'air, que faire ? Où aller ?

« Partir pour Pétersbourg? se demandait Laïèvski. Mais ce serait recommencer la vie que j'exècre. Et qui cherche le salut dans le déplacement se trompe. La terre est partout la même. Chercher le salut parmi les hommes? Comment et en qui le chercher? Aussi peu de salut dans la bonté et la générosité de Samoïlénko que dans l'humeur rieuse du diacre ou la haine de von Koren. Il ne faut chercher le salut qu'en soi; et si on ne l'y trouve pas, pourquoi perdre son temps: il faut se tuer, voilà tout. . . »

On entendit le bruit d'une voiture. Il commençait à faire jour. Une calèche avança, tourna. Le sable mouillé cria sous les roues. La voiture s'arrêta devant la maison. Deux personnes s'y trouvaient.

— Attendez, leur cria Laïèvski par la fenêtre; je viens tout de suite. Je ne dors pas. Est-ce déjà l'heure?

— Oui. Il est quatre heures. Le temps d'arriver...

Laïèvski prit son pardessus, sa casquette, mit des cigarettes dans sa poche, et s'arrêta, réfléchissant. Il lui semblait qu'il avait encore autre chose à faire. Ses témoins causaient doucement dans la rue, les chevaux s'ébrouaient, et ces bruits, dans un matin humide, quand tout le monde dort et que le ciel s'éclaire à peine, emplissaient l'âme de Laïèvski d'un abattement sinistre. Sortant de sa réflexion, il entra dans la chambre à coucher.

Nadiéjda Fiôdorovna était au lit, allongée, la tête entièrement recouverte par un fichu. Immobile elle faisait songer, surtout avec sa tête pliée, à une momie. Laïèvski, la regardant en silence, lui demanda mentalement pardon. Il songea que, si le ciel n'est pas vide, s'il y a réellement un Dieu, Il la conserverait. Mais s'il

n'y a pas de Dieu, Nadiéjda Fiôdorovna périrait, car elle n'avait pas de quoi vivre.

Soudain, Nadiéjda Fiôdorovna sursauta et s'assit dans son lit. Levant sa figure pâle et regardant Laiévski avec effroi, elle demanda :

— C'est toi? L'orage est passé?

— Oui, passé.

Elle se souvint, mit ses deux mains sur sa tête, et frémit tout entière.

— Comme je souffre! fit-elle. Si tu savais comme je souffre! Je m'attendais, dit-elle en fermant les yeux, à ce que tu me tues ou que tu me chasses de cette maison sous la pluie et l'orage; et tu attends... tu traînes...

Il l'embrassa avec élan et force, couvrit de baisers ses genoux et ses mains; puis comme elle lui marmottait quelque chose et frissonnait en se souvenant, il lui lissait les cheveux et comprenait, en la regardant, que cette femme, malheureuse et impure, était le seul être cher qu'il eût et qu'il ne pouvait remplacer.

Lorsqu'il fut sorti et monté dans la calèche, il voulait revenir chez lui vivant.

## XVIII

Le diacre se leva, s'habilla, prit son bâton noueux et sortit sans bruit de sa maison.

Il faisait noir, et, les premières minutes, le diacre, dans la rue, ne voyait pas même son bâton blanc. Il n'y avait pas une étoile au ciel et il semblait qu'il pleuvrait encore. On sentait l'odeur de la mer et du sable mouillé. « Pourvu que les *Tchéchénses* ne m'attaquent pas ! » pensait le diacre, en écoutant son bâton sonner sur le pavé et remarquant combien ce bruit était isolé dans la nuit.

Sorti de ville, il commença à distinguer la route et son bâton. Dans le ciel noir apparurent çà et là quelques taches indécises, et bientôt une étoile se mit à scintiller timidement de son œil unique. Cheminant sur la côte élevée et rocheuse, le diacre ne voyait pas la mer ; en bas, elle s'assoupissait, et ses vagues, paresseuses et lourdes, brisaient sur la plage, semblaient soupirer et dire : « Ouf!... » Et combien lentes!... Une vague brisa ; le diacre eut le temps de compter huit pas avant qu'une autre suivît ; et la troisième ne brisa qu'au bout de six pas. C'était une obscurité tout aussi profonde,

et le bruit paresseux et somnolent de la mer s'entendait de même, et de même s'entendait l'écoulement du temps, insaisissable et infiniment lointain, alors que Dieu planait au-dessus du chaos.

Le diacre eut un sentiment d'oppression. Il pensa que Dieu pouvait le punir de frayer avec des incroyants et d'aller même regarder un de leurs duels. Le duel serait bénin, sans effusion de sang, drôle ; pourtant, c'est un spectacle païen. Il est tout à fait inconvenant à un ecclésiastique d'y assister. Il s'arrêta, se demandant s'il ne fallait pas rebrousser chemin. Mais une curiosité forte, inquiète l'emporta sur ses doutes. Il continua d'avancer.

« Bien qu'ils ne croient pas, pensait-il pour se tranquilliser, ce sont de braves gens, et ils seront sauvés... Ils le seront infailliblement ! » prononça-t-il à haute voix en allumant une cigarette.

A quelle aune faut-il, pour être juste, mesurer le mérite des gens ? Le diacre se souvint de son ennemi, l'inspecteur du séminaire qui, bien que croyant en Dieu, ne se battant pas en duel, et menant une vie chaste, lui faisait pourtant manger jadis du pain mêlé de sable, et qui, une fois, lui décolla presque l'oreille. Si la vie humaine est établie de façon telle que cet inspecteur, cruel et malhonnête, qui volait la farine du séminaire, jouissait de l'estime générale, (l'on faisait même prier les séminaristes pour sa santé,) — si la vie est ainsi faite, est-il juste de se tenir éloigné de gens comme von Koren et Laïèvski, uniquement parce qu'ils ne croient pas ?

Le diacre se mit à débattre cette question, mais, se rappelant la drôle de figure qu'avait faite, la veille,

Samoïlénko, le cours de ses pensées changea. Que de rires il y aurait le lendemain !

Le diacre s'imaginait comment, caché derrière un buisson, il allait tout voir, et comment, le lendemain, à dîner, lorsque von Koren se mettrait à faire l'avantageux, il lui raconterait, en riant, tous les détails du duel.

— D'où sais-tu tout cela ? demanderait le zoologue.

— Ah ! voilà ! J'étais chez moi et je le sais...

Il serait bon aussi d'écrire de ce duel une relation risible ; son beau-père rirait en la lisant, et, son beau-père, pourvu qu'on lui racontât ou lui écrivît quelque chose de drôle, on pouvait même le laisser sans manger.

La vallée de la rivière Jaune se découvrit. La pluie avait grossi le torrent et l'avait rendu plus furieux. Il ne grognait plus maintenant, il rugissait. Le jour commençait à poindre. Le matin, gris et couvert, les nuages, qui couraient à l'ouest, voulant rejoindre la nuée d'orage, les montagnes, ceinturées de brouillard, les arbres mouillés, tout semblait au diacre laid et maussade. Il se débarbouilla dans un ruisseau, dit ses prières du matin et eut envie de boire du thé et de manger de ces beignets chauds, à la crème fraîche, que l'on sert chaque matin chez son beau-père. Il se souvint de sa femme et de la valse, *Jours lointains*... qu'elle jouait au piano. Quelle femme est-ce bien ? En une semaine, on les avait fait se rencontrer, se fiancer et se marier. Il avait passé avec elle moins d'un mois, et avait été envoyé ici en mission, en sorte qu'il ne savait pas encore à qui il avait affaire. Et pourtant il s'ennuyait sans elle.

« Il faut lui écrire une gentille petite lettre... » pensa-t-il.

Trempé de pluie, le drapeau, sur le cabaret, pendait, et le cabaret lui-même semblait, avec son toit mouillé, plus sombre et plus bas que naguère. Près de la porte était arrêtée une charrette. Kerbalâï, deux Abkases, et une jeune Tartare, en culotte large, probablement la femme ou la fille de Kerbalâï, sortaient des sacs du cabaret et les chargeaient dans le véhicule sur un lit de paille de maïs. Près de la charrette, deux ânes attendaient, tête basse. Les sacs chargés, les Abkases et la femme tartare les recouvrirent de paille, et Kerbalâï se mit à atteler rapidement les ânes.

« De la contrebande, parbleu... » se dit le diacre.

Voici l'arbre abattu et ses aiguilles sèches. Voici les vestiges noirs du brasier. Le pique-nique, avec tous ses détails, le feu, les chants des Abkases, les doux rêves d'un archevêché et d'une procession revinrent à la mémoire du diacre...

La rivière Noire était plus noire et plus large. Le diacre traversa avec précautions le maigre pont que les flots boueux atteignaient déjà de leur crête, et il monta par le petit escalier dans le séchoir.

« C'est une excellente tête ! se dit-il comme il s'étendait sur la paille en se souvenant de von Koren. Une brave tête, que Dieu l'assiste ! Mais en elle, il y a quelque chose de rude... »

Pourquoi déteste-t-il Laiëvski et pourquoi Laiëvski le déteste-t-il ? Pourquoi vont-ils se battre en duel ?... S'ils eussent, dès leur enfance, connu une misère comme celle du diacre, s'ils eussent été élevés au milieu de gens ignorants, durs de cœur, âpres au gain, reprochant

les bouchées de pain, malappris, non frottés à autrui, crachant par terre, faisant des renvois pendant le dîner et la prière ; si, dès l'enfance, ils n'avaient pas été gâtés par la bonne organisation de la vie et par un entourage de gens de choix, ah ! comme ils se fussent soutenus l'un l'autre, comme ils se fussent volontiers pardonné leurs défauts réciproques et eussent apprécié ce qu'il y avait en chacun d'eux ! Il y a dans le monde si peu de gens convenables, même extérieurement ! Laièvski est, en vérité, frivole, dissolu, étrange ; ce n'est pourtant pas un homme qui volera ou crachera sur le parquet avec bruit. Il ne dira pas à sa femme : « Tu bouffes, et ne veux pas travailler. » Il ne sanglera pas son enfant à coups de guides, ou ne nourrira pas ses domestiques de salé pourri. Et cela ne suffit-il pas pour avoir de l'indulgence à son sujet?... Il est d'ailleurs le premier à souffrir de ses défauts comme un malade de ses plaies. Au lieu de chercher l'un dans l'autre, par ennui ou par quelque malentendu, les dégénérescences, les dépérissements, les hérédités, et autres choses peu compréhensibles, ne feraient-ils pas mieux de descendre de leur hauteur et de porter leur colère et leur haine là où des rues entières retentissent des gémissements de l'ignorance grossière, de l'avidité, des reproches, de la malpropreté, des gros mots et des éclats des cris féminins?...

Le bruit d'une voiture interrompit les pensées du diacre. Il jeta un regard dehors et vit dans une calèche trois personnes : Laièvski, Chéchkôvski et le receveur des postes.

— Halte ! dit Chéchkôvski.

Les trois hommes descendirent et se regardèrent.

— Encore personne, dit Chéchkôvski, secouant la boue qui avait jailli sur lui. Eh bien, ma foi, avant que l'affaire s'engrène, cherchons un emplacement convenable. Ici, on ne peut pas se retourner.

Ils remontèrent la rivière et disparurent. Le cocher tartare s'assit dans la calèche, pencha la tête sur son épaule et s'endormit. Au bout d'une dizaine de minutes, le diacre sortit du séchoir, et, quittant son chapeau noir pour qu'on ne le remarquât pas, se courbant et regardant autour de lui, se mit à se faufiler le long de la berge, parmi les arbustes et les pieds de maïs. De grosses gouttes d'eau tombaient sur lui des arbres et des buissons ; l'herbe et les maïs étaient imprégnés de pluie.

— Dégoutation ! marmonna-t-il, en relevant les pans mouillés et sales de sa soutane. Si j'avais su, je ne serais pas venu.

Bientôt il entendit des voix et vit du monde. Laiëvski, les mains enfoncées dans ses manches, courbé, allait et venait vite sur la petite prairie. Ses témoins, arrêtés près de la rivière, roulaient des cigarettes.

« C'est étrange, pensa le diacre, ne retrouvant plus l'allure de Laiëvski, on dirait un vieillard. »

— Que c'est mal poli de leur part ! fit le receveur des postes en regardant sa montre. Peut-être, est-il bien qu'un savant arrive en retard, mais moi je trouve ça une cochonnerie.

Chéchkôvski, gros homme à barbe noire, prêta l'oreille et dit :

— Les voici !

## XIX

— Je vois cela pour la première fois de ma vie, dit von Koren, apparaissant sur la prairie et étendant les deux bras vers le levant. Que c'est beau ! Regardez : des rayons verts !

A l'orient, sortant de derrière les montagnes, s'allongeaient deux rayons verts, et, en effet, c'était beau. Le soleil se levait.

— Bonjour, poursuivit le zoologue, faisant un signe de tête aux témoins de Laïèvski. Je ne suis pas en retard ?

Ses témoins le suivaient, deux officiers tout jeunes, de même taille, Baoïko et Govorôvski, en tunique blanche, puis le D<sup>r</sup> Oustîmovitch, maigre, bourru, tenant un paquet dans la main droite, et, de la gauche, selon son habitude, sa canne qui pendait le long de son dos. Ayant posé le paquet à terre, et sans saluer personne, il rapprocha sa main droite de sa main gauche, et se mit à faire les cent pas.

Laïèvski, comme un homme qui, peut-être, va mourir bientôt, et qui, pour cela, attire l'attention générale, se sentait fatigué et mal à l'aise. Il désirait ou qu'on

le tuât au plus vite, ou qu'on le ramenât chez lui. Pour la première fois de sa vie, il voyait le lever du soleil. Cette pointe du jour, les rayons verts, l'humidité et les gens en bottes mouillées lui semblaient déplacés dans sa vie, inutiles, et l'oppressaient. Tout cela était sans rapport aucun avec la nuit qu'il avait passée et avec ses pensées et son sentiment de culpabilité ; aussi serait-il parti volontiers sans attendre le duel.

Von Koren, visiblement énervé, tâchait de cacher sa nervosité en faisant semblant de s'intéresser surtout aux rayons du soleil. Les témoins, décontenancés, s'entre-regardaient, comme se demandant pourquoi ils étaient là, et ce qu'ils devaient faire.

— Je crois, messieurs, dit Chéchkôvski, que nous n'avons pas à aller plus loin. L'endroit convient.

— Oui, certainement, acquiesça von Koren.

Il y eut un silence. Oustimovitch, dans sa marche, se retourna brusquement vers Laièvski et lui dit, à mi-voix, lui soufflant dans la figure :

— On n'a probablement pas eu le temps de vous communiquer mes conditions. J'ai à toucher de chacun de vous quinze roubles, et, en cas de mort, le survivant me payera les trente.

Laièvski connaissait cet homme, mais il ne remarqua exactement qu'à ce moment-là ses yeux ternes, ses moustaches dures, son cou maigre de phtisique. C'était un usurier, pas un docteur. Son haleine avait une désagréable odeur de viande de boucherie. « Quels gens il y a dans le monde ! » songea Laièvski.

Et il répondit :

— Bien.

Le docteur, inclinant la tête, se remit en marche.

On voyait qu'il ne se souciait pas de l'argent et qu'il avait demandé cela uniquement par animosité. Tous sentaient qu'il fallait commencer, ou du moins finir ce qui avait été commencé ; mais on ne commençait ni ne finissait ; on allait, on attendait, on fumait. Les jeunes officiers, assistant pour la première fois à un duel et ne croyant guère à ce duel de civils, à leur avis inutile, regardaient leurs tuniques blanches et arrangeaient leurs manches.

Chéchkôvski s'approcha d'eux et leur dit à voix basse :

— Messieurs, nous devons faire tous nos efforts pour que ce duel n'ait pas lieu. Il faut les réconcilier.

Il rougit et continua :

— Kiriline est venu se plaindre à moi hier soir que Laiëvski l'avait surpris avec Nadiéjda Fiôdorovna, et autres choses pareilles.

— Oui, dit Boïko, nous savons aussi cela.

— Alors, vous voyez... Les mains de Laiëvski tremblent, et autres choses pareilles... Il ne peut même pas maintenant lever un pistolet. Se battre avec lui est aussi inhumain que de se battre avec un homme ivre ou quelqu'un qui a le typhus. Si on ne peut les réconcilier, il faut, messieurs, différer le duel ; parbleu... c'est une diablerie à ne pas voir !

— Parlez-en à von Koren.

— Je ne connais pas les règles du duel, et ne veux pas les connaître, qu'elles aillent au diable ! Il va peut-être croire que Laiëvski a peur et m'envoie à lui ; mais au reste, qu'il en pense ce qu'il voudra : je vais lui parler.

Chéchkôvski, hésitant, traînant la jambe comme s'il

avait le pied engourdi, alla vers von Koren, et, tandis qu'il marchait en gémissant, toute sa personne exprimait la paresse.

— Voici, monsieur, ce que je dois vous dire, commença-t-il, considérant attentivement la chemise à fleurs du zoologue. C'est confidentiel... Je ne connais pas les règles du duel et ne veux pas les connaître, qu'elles aillent au diable ; je ne raisonne pas en témoin et autres choses pareilles : je raisonne en homme, et cela suffit.

— Oui? Et alors?

— Quand les témoins proposent de se réconcilier, on ne les écoute pas d'ordinaire ; on se bat. L'amour-propre, et c'est tout. Mais je vous prie cependant, de façon très instante, de porter votre attention sur Ivane Anndréitch. Il n'est pas aujourd'hui, pour ainsi dire, dans son état normal. Il n'a pas tous ses moyens ; il fait pitié. Il lui est arrivé un malheur. Je ne peux souffrir les potins (Chéchkôvski rougit et regarda autour de lui), mais, à l'occasion de ce duel, je dois vous mettre au courant. Il a surpris hier soir sa madame dans la maison de Miourîdov avec... un monsieur.

— Quelle saleté ! mâchonna le zoologue.

Il pâlit, se crispa et cracha avec bruit en disant :

— Pouah !

Sa lèvre inférieure tremblait ; il s'éloigna de Chéchkôvski, ne voulant plus l'entendre ; et, comme s'il eût avalé quelque chose d'amer, il recracha avec force. Et pour la première fois, de toute cette matinée, il regarda Laïévski avec haine. Son excitation et sa gêne tombèrent ; il redressa la tête et dit à haute voix :

— Messieurs, je le demande : qu'attendons-nous? Pourquoi ne commençons-nous pas?

Chéchkôvski échangea un regard avec les officiers et haussa les épaules.

— Messieurs, dit-il, en élevant la voix, sans s'adresser à personne, messieurs, nous vous proposons de vous réconcilier !

— Finissons-en au plus vite avec les formalités ! dit von Koren. On vient déjà de parler de réconciliation. Quelle formalité y a-t-il encore maintenant ?

— Mais nous insistons cependant sur la réconciliation, dit Chéchkôvski d'une voix embarrassée, comme quelqu'un contraint de se mêler aux affaires d'autrui.

Rougeant, la main sur le cœur, il continua :

— Messieurs, nous ne voyons pas de rapport entre l'insulte et le duel. Entre l'offense que, par faiblesse humaine, nous faisons parfois à autrui et un duel, il n'y a rien de commun. Vous êtes des gens instruits, sortis de l'Université, et vous ne voyez certainement dans le duel qu'une vaine formalité surannée, et autres choses pareilles. Nous sommes aussi de cet avis. Sans cela nous ne serions pas venus, car nous ne pouvons pas admettre que des hommes tirent l'un sur l'autre en notre présence, et autres choses pareilles... (Chéchkôvski essuya son visage en sueur et continua :) Mettez donc fin, messieurs, à votre malentendu. Tendez-vous la main, et rentrons boire à votre réconciliation. Parole d'honneur, messieurs !

Von Koren se taisait. Laiëvski remarquant qu'on le regardait, dit :

— Je n'ai aucun ressentiment contre Nicolaï Vassilytch. S'il me trouve en faute, je suis prêt à m'en excuser.

Von Koren se sentit blessé.

— Visiblement, messieurs, il vous plairait que M. Laièvski rentrât chez lui avec la magnanimité d'un chevalier, mais je ne puis donner cette satisfaction ni à vous ni à lui. Il n'était pas besoin du reste de se lever si tôt et de s'en aller à dix verstes de la ville pour boire à une réconciliation en mangeant un morceau, et venir m'expliquer que le duel est une formalité surannée. Le duel est le duel. Il ne faut pas le faire plus bête et plus faux qu'il n'est. Je veux me battre.

Un silence plana. L'officier Boïko tira de leur étui deux pistolets. Il en tendit un à von Koren et l'autre à Laièvski. Et alors il se présenta une circonstance qui égayait un instant von Koren et les témoins.

Il se trouva qu'aucun des assistants n'avait pris part à un duel. Personne ne savait exactement où il fallait se placer et ce que devaient dire et faire les témoins. Mais enfin Boïko se souvint, et, en souriant, se mit à l'expliquer.

— Messieurs, demanda von Koren en riant, qui se rappelle le duel écrit par Lérmonntov? Dans Tourguèniév, Bazârov a également un duel avec quelqu'un...

— A quoi bon se rappeler? dit Oustîmovitch impatienté, s'arrêtant. Mesurez le champ, voilà tout.

Et il fit trois pas, comme pour montrer la façon de s'y prendre. Boïko compta les pas, et son camarade, de son sabre tiré, gratta la terre aux deux extrémités de la lice.

Dans le silence général, les deux adversaires se mirent en place.

« Comme les taupes », songea le diacre, blotti dans ses arbustes.

Chéchkôvski disait une chose, Boïko en expliquait

une autre, mais Laïèvski n'entendait pas, ou, plutôt il entendait, mais ne comprenait pas. Quand le moment fut venu, il arma le chien et leva, le canon en l'air, le lourd pistolet froid. Il avait oublié de déboutonner son pardessus et se sentait fortement serré à l'épaule et à l'aisselle ; son bras se levait aussi difficilement que si sa manche eût été en fer-blanc. Il se rappela la haine qu'il ressentait la veille pour le front brun et les cheveux frisés de von Koren, et il pensa que, même au plus fort de sa haine et de sa colère, il n'aurait pas pu tirer sur un homme. Craignant que la balle n'atteignît de quelque façon von Koren, il levait toujours plus haut le pistolet, et, bien qu'il sentît que marquer trop de magnanimité n'était ni délicat ni magnanime, il ne savait et ne pouvait pas faire autrement. Voyant le visage pâle et le sourire railleur de von Koren, qui était évidemment assuré, dès la première minute, que son adversaire tirerait en l'air, Laïèvski pensait que, Dieu merci, tout allait être vite terminé et qu'il suffisait de presser fortement sur la gâchette...

Il ressentit à l'épaule un violent recul ; un coup de feu retentit ; et, dans les montagnes, l'écho répondit : parkh-takh !

Von Koren arma le chien et regarda Oustimovitch qui, sur le côté, marchait comme avant, les mains derrière le dos, sans faire attention à rien.

— Docteur, lui dit-il, ayez la bonté de ne pas aller et venir ainsi comme un balancier. Cela me brouille les yeux.

Le docteur s'arrêta. Von Koren se mit à viser Laïèvski. « C'en est fait ! » pensa Laïèvski. La bouche du pistolet tournée droit vers son visage ; l'expression

de haine et de mépris dans la pose, et toute la personne de von Koren ; ce meurtre, que va accomplir en plein jour un honnête homme devant d'honnêtes gens ; et ce silence, et cette force inconnue qui force Laièvski à rester et à ne pas fuir : que tout cela est mystérieux, incompréhensible et effrayant !

Le temps durant lequel von Koren visait parut à Laièvski plus long que ne l'avait été la nuit. Il jeta sur les témoins un regard suppliant ; ceux-ci ne bougèrent pas ; ils étaient pâles. « Tire donc vite », pensait Laièvski. Et il sentait que sa figure, pâle, tremblante, pitoyable, devait éveiller en von Koren une haine plus forte. « Je vais le tuer à l'instant », pensait von Koren, visant au front, et sentant la gâchette sous son doigt. « Oui, certainement, je le tue... »

— Il va le tuer ! s'écria tout à coup d'on ne sait où, très près, une voix désespérée.

Le coup partit à cet instant. Voyant Laièvski rester debout, ne pas tomber, tous regardèrent du côté d'où était venu le cri, et l'on aperçut le diacre. Pâle, les cheveux trempés, collés au front et aux joues, tout dégouttant et crotté, le diacre était sur l'autre rive, au milieu du maïs, souriant d'une façon un peu étrange, et agitant son chapeau mouillé.

Chéchkôvski, riant de joie, se mit à pleurer, et s'éloigna un peu.

## XX

Un instant après, von Koren et le diacre se rencontrèrent près du petit pont. Le diacre, ému, haletant, évitait de le regarder ; il avait honte de son effroi et de ses vêtements sales et traversés.

— J'ai cru que vous vouliez le tuer, marmotta-t-il. Que cela est contre nature ! Oui, que c'est antinaturel !

— Mais comment vous trouvez-vous ici ? demanda le zoologue.

— Ne me le demandez pas ! fit le diacre avec un geste contrarié. Le malin m'a tenté, poussé !... Et je suis venu. Et j'ai failli mourir de peur dans le maïs... Mais Dieu soit loué maintenant, Dieu soit loué !... Je suis très content de vous... bredouille-t-il. Et notre papa la Tarentule va l'être aussi... Que de rires il va y avoir ! Mais je vous prie instamment de ne dire à personne que j'étais ici, sans quoi mes supérieurs m'en donneraient sur la nuque. On dirait : ce diacre a été témoin dans un duel.

— Messieurs, dit von Koren, le diacre vous prie de ne dire à personne que vous l'avez vu ici. Cela pourrait lui causer des désagréments.

— Comme c'est contraire à la nature humaine ! soupira le diacre. Veuillez m'excuser, mais vous aviez une mine telle que j'ai cru que vous alliez certainement le tuer.

— J'ai eu une forte tentation d'en finir avec ce gredin, dit von Koren ; mais vous avez crié à point nommé, et je l'ai manqué. C'est vous qui l'avez sauvé. Toute cette mise en scène est répugnante, insolite, et elle m'a fatigué, diacre. Je suis horriblement las. Partons.

— Non. Permettez-moi de rentrer à pied. Il faut que je me sèche. Je suis trempé et j'ai froid.

— Allons, comme il vous plaira, dit le zoologue d'une voix faible, montant en voiture et fermant les yeux.

Tandis qu'on s'installait dans la voiture, Kerbalâï, se soutenant le ventre des deux mains, saluait bas et souriait. Il pensait que ces messieurs étaient venus admirer la nature en buvant du thé ; il ne comprenait pas pourquoi ils remontaient déjà en voiture. Dans un silence général le départ eut lieu. Le diacre resta seul près du cabaret.

— Moi, dit-il à Kerbalâï, aller dans le cabaret, boire thé. Moi, veux manger.

Kerbalâï parlait bien russe, mais le diacre pensait que le Tartare comprendrait mieux qu'il lui parlait charabia.

— Cuire omelette, donner fromage...

— Viens, viens, pope, dit Kerbalâï en le saluant. Je te donnerai tout... Il y a du fromage, il y a du vin... Prends ce que tu voudras.

— Comment dit-on *Dieu* en tatare ? demanda le diacre en entrant dans le cabaret.

— Ton Dieu et mon Dieu, c'est pareil, dit Kerbalâï

n'ayant pas compris. Dieu est le même pour tous. Seuls les gens sont différents. Lesquels sont Russes, lesquels sont Turcs, lesquels à l'anglaise. Il y a beaucoup de gens, mais Dieu est unique.

— Bien, l'ami. Si tous les peuples croient en un seul Dieu, pourquoi vous, les musulmans, regardez-vous les chrétiens comme vos ennemis séculaires?

— Pourquoi te mets-tu en colère? fit Kerbalâi se mettant les deux mains sur le ventre. Tu es pope; je suis musulman; tu dis, je veux manger, et je te sers... Seuls les riches débrouillent quel est ton Dieu et quel est le mien; pour le pauvre, c'est pareil. Mange, s'il te plaît.

Tandis qu'avait lieu dans le cabaret cette conversation théologique, Laiëvski se rappelait, en revenant chez lui, quelle pénible impression il avait, à l'aube, en venant, alors que la route, les roches et les montagnes étaient ruisselantes et noires. L'avenir lui apparaissait terrible comme un précipice dont on ne voit pas le fond. Maintenant les gouttes de pluie suspendues à l'herbe et aux pierres brillaient au soleil comme des diamants; la nature souriait joyeusement: le terrible avenir était dépassé. Laiëvski regardait le visage morose et les yeux rouges de Chéchkôvski, et les deux voitures en tête, dans lesquelles se trouvaient von Koren, ses témoins et le docteur; et il lui semblait que l'on revenait du cimetière où l'on venait d'enterrer un homme insupportable qui empêchait chacun de vivre. « Tout cela est fini », pensait-il en se passant doucement les doigts sur le cou.

Près de son faux col, au côté droit de son cou, s'était formée une petite enflure, longue comme le petit doigt,

et il y ressentait une douleur comme si on y eût passé un fer à repasser ; c'était la balle qui l'avait éraflé.

Ensuite, quand il fut rentré chez lui, une longue, étrange et douce journée, voilée comme un assoupissement, commença pour lui. Comme s'il fût sorti de prison ou d'un hôpital, il examinait les objets familiers et s'étonnait que les tables, les fenêtres, les chaises, la lumière et la mer fissent éclore en lui une joie vive, enfantine, que, depuis longtemps, longtemps, il n'avait pas ressentie. Nadiéjda Fiôdorovna, pâle et très amaigrie, ne comprenait pas sa voix docile et sa démarche étrange. Elle se hâtait de lui raconter tout ce qui lui était arrivé... Il lui semblait qu'il devait entendre mal et ne pas la comprendre, et que, s'il apprenait tout, il la maudirait et la tuerait. Mais, lui, l'écoutait, lui caressait la face et les cheveux, et, la regardant dans les yeux, lui disait :

— Je n'ai personne que toi...

Ensuite ils restèrent longtemps dans le jardinet, serrés l'un contre l'autre, et se taisant ; ou bien, rêvant tout haut, au bonheur de leur vie à venir, ils se disaient des phrases courtes, entrecoupées ; et il leur semblait qu'ils ne s'étaient jamais parlé aussi longuement et avec autant de confiance.

## XXI

Il s'écoula un peu plus de trois mois. Le jour fixé par von Koren pour son départ arriva. Dès le grand matin tombait une pluie forte et froide ; un vent de nord-ouest soufflait et soulevait de grosses vagues sur la mer. Par un temps pareil, on disait que le bateau n'entrerait probablement pas en rade. Il devait, d'après l'horaire, arriver vers dix heures du matin, mais von Koren, qui avait été à midi et l'après-dîner sur le quai, ne vit à la jumelle que des vagues grises et la pluie qui voilait l'horizon.

Sur le soir la pluie cessa et le vent tomba sensiblement. Von Koren, s'étant déjà fait à l'idée de ne pas partir ce jour-là, avait commencé une partie d'échecs avec Samoïlénko, quand, à la brune, l'ordonnance annonça qu'il apercevait des feux en mer et que l'on avait lancé une fusée.

Von Koren se hâta. La sacoche à l'épaule, il embrassa Samoïlénko et le diacre, fit sans nécessité le tour de toutes les pièces, dit adieu à l'ordonnance et à la cuisinière, et sortit avec l'impression d'oublier quelque chose chez lui ou chez le docteur. Dans la rue, il mar-

chait à côté de Samoïlénko ; le diacre, portant une caisse, le suivait, puis venait l'ordonnance avec deux valises. Samoïlénko et l'ordonnance distinguaient seuls les petits feux incertains ; les autres sondaient l'obscurité sans rien voir. Le bateau était à l'encre loin du rivage.

— Vite, vite, pressait von Koren. J'ai peur qu'il ne parte.

Passant devant la petite maison à trois fenêtres dans laquelle Laièvski avait déménagé peu de temps après le duel, von Koren n'y tint plus ; il regarda par la fenêtre. Laièvski, courbé, tournant le dos à la fenêtre, était assis et écrivait.

— Je m'étonne, dit tout bas le zoologue. Comme il s'est ressaisi !

— Oui, il y a de quoi s'étonner, soupira Samoïlénko. Du matin au soir il reste à travailler. Il veut payer ses dettes. Et il vit, frère, plus mal qu'un mendiant.

Il y eut une demi-minute de silence. Le zoologue, le docteur et le diacre restaient devant la fenêtre à regarder Laièvski.

— Et il n'a pas pu partir d'ici, le pauvre garçon, dit Samoïlénko. Tu te rappelles les efforts qu'il a faits ?

— Oui, il s'est fortement maté, répéta von Koren. Son mariage, ce travail toute la sainte journée pour gagner son pain, cette nouvelle expression de physionomie, et même ce changement d'allures, tout cela est si sympathique, et, il faut le dire, si élevé que je ne sais de quel nom l'appeler.

Le zoologue tira Samoïlénko par la manche et reprit avec émotion :

— Dis-lui, ainsi qu'à sa femme, qu'en partant, je me suis étonné de leur transformation et leur ai souhaité tout le bien possible. Demande-lui de ne pas me garder, s'il se peut, mauvais souvenir. Il me connaît. Qu'il sache que si j'avais pu prévoir ce changement, j'aurais été son meilleur ami.

— Entre lui dire adieu.

— Non. Ce serait gênant.

— Pourquoi? Dieu sait, tu ne le verras peut-être plus!

Von Koren réfléchit et dit :

— C'est vrai.

Samoïlénnko frappa doucement du doigt à la fenêtre. Laïévski tressaillit et se retourna.

— Vânia, dit Samoïlénnko, Nicolaï Vassilytch veut te dire adieu. Il part à l'instant.

Laïévski se leva et vint ouvrir la porte. Samoïlénnko, von Koren et le diacre entrèrent.

— Je ne viens qu'un instant, dit le zoologue, quittant ses caoutchoucs, et regrettant déjà d'avoir cédé au sentiment et d'entrer sans être invité. (« J'ai l'air de m'imposer, pensa-t-il ; c'est bête ! ») Excusez-moi de vous déranger, fit-il en entrant, mais je pars et ai désiré vous voir. Dieu sait si nous nous reverrons jamais.

— Très heureux... je vous en prie... dit Laïévski, approchant maladroitement des chaises à ses visiteurs comme s'il voulait leur barrer le chemin.

Et il resta au milieu de la chambre en se frottant les mains. « J'ai eu tort de ne pas entrer seul », pensa von Koren.

— Ne gardez pas mauvais souvenir de moi, Ivane Anndréitch, dit-il d'une voix ferme. Évidemment, on

ne peut pas oublier le passé ; il est trop triste. Et je ne suis pas venu ici pour m'excuser ou vous assurer de mon innocence. J'ai agi sincèrement, et n'ai pas, depuis ce temps-là, changé d'opinion... Il est vrai, comme je le vois maintenant à ma grande joie, que je me suis trompé à votre sujet ; mais on bronche même sur une route unie ; et tel est le sort humain : si l'on ne se trompe pas dans l'essentiel, on se trompe dans les détails. Nul ne connaît l'entière vérité.

— Oui, personne ne connaît la vérité... dit Laïèvski.

— Allons, adieu... Dieu vous donne le bonheur !

Von Koren tendit la main à Laïèvski qui la lui serra et salua.

— Ne me gardez pas mauvais souvenir, répéta von Koren. Saluez votre femme et dites-lui que j'ai beaucoup regretté de ne pouvoir lui dire adieu.

— Elle est ici.

Laïèvski s'approcha de la porte et dit :

— Nâdia, Nicolaï Vassilytch désire te faire ses adieux.

Nadiéjda Fiôdorovna entra, et arrêtée près de la porte, regarda timidement. Elle avait l'air embarrassé et effrayé, et se tenait comme une écolière à qui l'on fait une remontrance.

— Je pars à l'instant, Nadiéjda Fiôdorovna, dit von Koren, et je suis venu vous dire adieu.

Elle lui tendit la main en hésitant, et Laïèvski s'inclina. « Qu'ils font tout de même peine à voir tous les deux, pensa von Koren. La vie pour eux est dure... »

— J'irai à Moscou et à Pétersbourg ; n'y aurait-il pas, leur demanda-t-il, quelque chose que je puisse vous envoyer ?

— Quoi donc ? dit Nadiéjda Fiôdorovna regardant

inquiètement son mari. Je crois qu'il n'y a besoin de rien...

— Oui, rien... dit Laïèvski, se frottant les mains. Saluez tout le monde.

Von Koren ne savait plus ce qu'il pouvait et devait dire, et, en entrant, il lui semblait qu'il dirait force bonnes, cordiales et importantes choses... Il serra en silence la main de Laïèvski et de sa femme, et les quitta avec un sentiment pénible.

— Quelles gens! dit à mi-voix le diacre en le suivant. Mon Dieu, quelles gens! En vérité, c'est la main de Dieu qui a planté cette vigne-là. Seigneur! Seigneur! l'un en a vaincu mille et l'autre en a vaincu dix mille (1). Nicolaï Vassilytch, dit-il, solennel, sachez qu'aujourd'hui vous avez vaincu le plus grand ennemi des hommes : l'orgueil.

— Cesse, diacre! Quels hommes sommes-nous, lui et moi? Les vainqueurs regardent comme des aigles, et lui est pitoyable, timide, l'air battu; il salue comme un poussah chinois, et moi... moi, je suis triste.

Derrière eux on entendit des pas. C'est Laïèvski qui les rattrapait pour accompagner von Koren. L'ordonnance, avec les deux valises, était déjà sur le quai, et, près de lui étaient quatre rameurs.

— Brr... tout de même le vent souffle! dit Samoïlénko. En mer, il doit y avoir maintenant quelque chose comme tempête, oïe-oïe! Tu ne pars pas avec le beau temps, Kôlia!

— Je n'ai pas le mal de mer.

— Je ne parle pas de ça... Mais que ces imbéciles ne

(1) 1<sup>er</sup> Livre de Samuel, XVIII, 7-8. (Tr)

te fassent pas chavirer ! Il aurait fallu prendre la chaloupe de l'agent. Où est la chaloupe de l'agent ? cria-t-il aux rameurs.

— Elle est partie, Votre Excellence.

— Et celle de la douane ?

— Partie aussi.

— Pourquoi n'avez-vous pas prévenu ? Butors !

— Qu'importe ? Ne t'agite pas, dit von Koren. Al-lons, adieu, Dieu vous garde !

Samoïlénnko embrassa von Koren et fit sur lui trois signes de croix.

— Ne nous oublie pas, Kôlia... Écris-nous... Nous t'attendons au printemps prochain.

— Adieu, diacre, dit von Koren en serrant la main du diacre. Merci de votre compagnie et de vos bonnes conversations. Pensez à notre expédition.

— Mais, Seigneur, j'irais au bout du monde ! dit le diacre en riant. Est-ce que je refuse ?

Von Koren, dans l'obscurité, reconnut Laiëvski et lui tendit la main en silence. Les rameurs, déjà embarqués, renaient le canot qui battait contre les pieux, bien que l'estacade le protégeât de la grande houle. Von Koren descendit l'escalier, sauta dans le canot et s'assit à la barre.

— Écris - nous ! lui cria Samoïlénnko. Ménage ta santé !

« Personne ne connaît l'entière vérité », pensait Laiëvski, relevant le col de son pardessus et entrant ensuite ses mains dans ses manches.

Le canot doubla vivement l'embarcadère et sortit au large. Il disparaissait dans le creux des vagues, mais, émergeant tout de suite d'une fosse profonde, il grim-

paît sur une haute crête, en sorte que l'on pouvait distinguer les gens et même les avirons. Le canot vogua une dizaine de brasses et fut rejeté en arrière de deux ou trois.

— Un rouble de pourboire ! apporta le vent.

— Écris ! cria Samoïlénko... Qui diable te force à partir par un temps pareil !

« Oui, pensait Laïévski, regardant avec angoisse la mer agitée et sombre, personne ne connaît la vraie vérité... » Le canot est rejeté en arrière ; il fait deux pas en avant et un pas en arrière ; mais les rameurs « n-tétés, lèvent infatigablement les avirons et ne craignent pas les hautes vagues. Le canot avance toujours, on ne le voit déjà plus et, dans une demi-heure, les rameurs apercevront les feux du paquebot, et, dans une heure, ils seront à la coupée. Ainsi en est-il dans la vie... Dans la recherche de la vérité, les hommes font deux pas en avant et un en arrière. Les souffrances, les erreurs et l'ennui de la vie les rejettent en arrière, mais la soif de la vérité et la volonté têtue les poussent toujours en avant. Et qui sait ? ils atteindront peut-être l'entière vérité...

— Ad-i-e-u ! cria Samoïlénko.

— On ne les voit ni les entend, dit le diacre. Bon voyage !

La pluie se mit à tomber.

# LA SEMAINE SAINTE

— Pars, on sonne. Et fais en sorte de te bien tenir à l'église si tu ne veux pas que Dieu te punisse.

Ma mère me remet quelque menue monnaie, et, m'ayant tout de suite oublié, retourne vite à la cuisine à ses fers refroidis. Je sais très bien que l'on ne me donnera, quand je me serai confessé, ni à boire ni à manger, et, avant de quitter la maison, je mange, en me forçant, un gros quignon de pain blanc, et je bois deux verres d'eau.

C'est tout à fait le printemps. La chaussée est couverte d'une boue brune dans laquelle commencent à se deviner les sentiers futurs. Les toits et les trottoirs sont secs. Sous les palissades, pousse à travers l'herbe pourrie de l'an passé une tendre herbe nouvelle. Dans les fossés, coule, écumante, avec un joyeux babil, une eau sale dans laquelle ne dédaignent pas de se baigner les rayons du soleil. Des copeaux, des pailles, des écales de tournesol voguent rapidement sur l'eau, tournoient et s'accrochent à l'écume fangeuse. Où vont, où vont ces déchets? Il est fort possible que, des fossés, ils arrivent à la rivière, de la rivière à la mer, de la mer à l'Océan... Je veux me figurer ce long, cet effrayant voyage, mais ma fantaisie se noie avant d'arriver à la mer.

Un cocher passe. D'un claquement de langue, il excite son cheval, tire sur les guides et ne voit pas deux gamins accrochés derrière sa voiture. Je veux aller me joindre à eux, mais, me rappelant que je vais me confesser, les enfants commencent à me paraître de grands pécheurs.

« Au jugement dernier on leur demandera pourquoi ils ont fait des sottises et trompé ce pauvre cocher. Ils essaieront de se justifier, mais les esprits impurs les saisiront et les traîneront dans le feu éternel. Si, au contraire, ils écoutent leurs parents et donnent aux pauvres un copek ou un craquelin, Dieu aura pitié d'eux et les laissera entrer au paradis. »

Le porche de l'église est sec, chatoyant de rayons de soleil. Personne. J'ouvre timidement la porte et j'entre.

Là, dans l'obscurité qui me semble plus épaisse et plus lugubre que jamais, la conscience de ma nature pécheresse et de mon néant m'envahit. Tout d'abord jaillit à mes yeux une grande Crucifixion, avec, de chaque côté, la Mère de Dieu et Jean le Théologien. Les grands lustres et les hersees sont recouverts de housses de deuil, noires ; les lampes d'autel scintillent d'un oeil terne et timide. Le soleil semble, à dessein, éviter les fenêtres de l'église.

La Vierge et le disciple préféré de Jésus, dessinés de profil, contemplent, silencieux, ses effroyables douleurs et ne remarquent pas ma présence. Je me sens pour eux un étranger, un être insignifiant, quelqu'un qu'ils ne remarquent pas ; je ne puis les aider ni en paroles ni en fait. Je suis un détestable, un malhonnête garçon, capable seulement de polissonner, de faire des grossièretés et de rapporter. Je me souviens de tous les êtres

que je connais, et tous me semblent mesquins, bêtes, méchants, incapables de diminuer, ne fût-ce que d'une goutte, l'atroce douleur que je vois. La pénombre de l'église s'épaissit et devient plus lugubre. La Mère de Dieu et saint Jean me semblent abandonnés.

Derrière l'armoire aux cierges se tient l'aide-sacristain, Prokofii Ignâtych, vieux soldat retraité. Levant les sourcils et caressant sa barbe, il explique à mi-voix à une vieille :

— On dira les matines aujourd'hui tout de suite après les vêpres, et on sonnera pour les Heures, demain après sept heures. Tu as compris? Après sept heures.

A droite, entre deux larges colonnes, là où commence la chapelle de sainte Barbe-la-Grande-Martyre, atten lent leur tour, près d'un paravent, ceux qui vont se con<sup>ter</sup>esser... Parmi eux se trouve Mitka, enfant dégouillonné, les cheveux mal coupés, les oreilles détachées, avec de petits yeux méchants. C'est le fils d'une veuve, la journalière Nastâssia. Il est querelleur, brigand, chipeur de pommes aux éventaires; il m'a souvent volé des osselets. Il m'examine méchamment et semble se réjouir à l'idée que ce ne sera pas moi qui passerai le premier derrière le paravent, mais lui. La colère bouillonne en moi; je tâche de ne pas le regarder, et, du fond de mon âme, je regrette que les péchés de ce garçon aillent lui être pardonnés sur-le-champ.

Devant lui se trouve une belle dame, richement vêtue, avec un chapeau à plume blanche. Elle s'agite visiblement, attend avec impatience, et si grande est son émotion qu'une de ses joues est rouge de fièvre.

J'attends cinq minutes, dix... De derrière le paravent sort un jeune homme convenablement mis, au long cou

maigre, avec de hauts caoutchoucs aux pieds. Je songe que, lorsque je serai grand, je m'achèterai de pareils caoutchoucs. Je le ferai absolument. La dame tressaille et passe derrière le paravent. C'est son tour.

Entre les joints des châssis, on voit la dame s'approcher du lutrin et faire une profonde prosternation ; puis elle se relève, et, sans regarder le prêtre, baisse la tête dans l'attente. Le prêtre est adossé au paravent ; je ne vois que ses cheveux gris, bouclés, la chaîne de sa croix et son large dos. Le prêtre soupire, et, sans regarder la dame, se met à parler vite, hochant la tête, tantôt baissant, tantôt élevant son chuchotement. La dame écoute, humble comme une coupable. Elle répond brièvement et baisse les yeux.

« En quoi a-t-elle péché? pensé-je, en regardant pieusement sa jolie figure douce. Mon Dieu, pardonne-lui ses péchés ! Donne-lui du bonheur ! »

Mais de son étole, le prêtre lui couvre la tête. On entend sa voix :

— Moi, prêtre indigne... de par Son autorité à moi donnée, je te pardonne et t'absous de tous tes péchés...

La dame se prosterne jusqu'à terre, baise la croix et s'en va. Maintenant ses joues sont toutes deux rouges. Son visage est calme, clair, joyeux.

« Elle est tranquille à présent, me dis-je, tantôt la regardant, tantôt regardant le prêtre qui lui a pardonné ses péchés. Mais combien doit être heureux l'homme qui a reçu le pouvoir de pardonner ! »

C'est maintenant le tour de Mîtka, et soudain bout en moi un sentiment de haine contre ce brigand. Je veux passer avant lui derrière le paravent ; je veux être le premier... Ayant surpris mon mouvement, Mîtka

me frappe la tête avec son cierge ; je réponds de même.

Et l'on entend pendant une demi-minute un souffle et des bruits, comme si quelqu'un brisait des cierges... On nous sépare.

Mon ennemi s'approche timidement du lutrin, s'incline jusqu'à terre sans plier les genoux ; mais je ne vois rien d'autre. A l'idée que, tout de suite après Mîtka, ce va être mon tour, les objets se dédoublent et se brouillent devant mes yeux. Les oreilles écartées de Mîtka grandissent et se confondent avec sa nuque noire. Le prêtre vacille. Le plancher semble onduler...

La voix du prêtre résonne :

— Moi, prêtre indigne...

Maintenant c'est à moi de passer derrière le paravent. Sous mes pieds je ne sens rien, exactement comme si je marchais en l'air... Je m'approche du lutrin, qui est plus haut que moi. Devant mes yeux apparaît un instant la figure indifférente et fatiguée du prêtre, mais ensuite, je ne vois que sa manche, doublée de bleu, sa croix et un coin du lutrin. Je sens le proche voisinage du prêtre, l'odeur de sa soutane. J'entends sa voix sévère, et ma joue, tournée vers lui, commence à brûler... En raison de mon trouble, je n'entends pas grand'chose, mais je réponds franchement aux questions, non pas de ma voix habituelle, mais d'une autre voix, étrange. Je me souviens de la Mère de Dieu et de Jean-le-Théologien, délaissés ; je me souviens de la Crucifixion, de ma mère, et je veux pleurer, demander pardon...

— Comment t'appelles-tu? demande le prêtre, couvrant ma tête de son étole soyeuse.

Que mon âme est légère, joyeuse maintenant ! Plus

de péchés ! Je suis un saint. Je puis aller en paradis. Il me semble que je sens à présent la même odeur que la soutane. Je m'éloigne du lutrin pour aller m'inscrire chez le diacre et je flaire mes manches. La pénombre de l'église ne me paraît plus lugubre. Je regarde Mîtka avec indifférence, sans colère.

— Quel est ton nom ? me demande le diacre.

— Fèdia.

— Et ton patronymique ?

— Je ne sais pas.

— Comment s'appelle ton père ?

— Ivane Pétrôvitch.

— Ton nom de famille ?

Je me tais.

— Quel âge as-tu ?

— Bientôt neuf ans.

Rentré à la maison, je me mets vite au lit pour ne pas voir les gens souper, et, les yeux fermés, je rêve comme il serait bon d'endurer les souffrances d'un Hérode ou d'un Dioscore, de vivre dans un désert, et, pareil au vénérable Séraphime, de nourrir des ours, de vivre dans une cellule et de ne manger que du pain bénit, de distribuer son bien aux pauvres, d'aller en pèlerinage à Kiév...

J'entends mettre le couvert dans la salle à manger. Il y aura de la salade de légumes, des petits pâtés aux choux et du sandre frit. Que j'ai envie de manger ! J'accepte de supporter toutes sortes de souffrances, de vivre dans un désert sans maman, de nourrir des ours de mes propres mains, mais d'abord manger, ne fût-ce qu'un petit pâté aux choux ! « Mon Dieu, prié-je en me fourrant la tête sous la couverture, purifie-moi, pécheur

que je suis ! Ange gardien, protège-moi contre l'esprit impur. »

Le lendemain, jeudi, je me réveille l'âme claire et pure comme un beau jour de printemps. Je vais gaiement et hardiment à l'église. Je sens que je suis un communiant, que j'ai une belle blouse fine, taillée dans une robe de soie de ma grand'mère.

A l'église, tout respire la joie, le bonheur, le printemps. Les figures de la Mère-de-Dieu et de Jean-le-Théologien sont moins tristes que la veille. Les figures des communiants sont illuminées d'espoir. Il semble que tout le passé soit voué à l'oubli. Tout est pardonné. Mîtka, lui aussi, est habillé comme pour une fête. Je regarde joyeusement ses oreilles écartées, et, pour lui montrer que je ne lui garde pas rancune, je lui dis :

— Tu es beau aujourd'hui, et si tes cheveux n'étaient pas ébouriffés, on croirait que ta mère n'est pas blanchisseuse, mais noble. Viens chez moi le jour de Pâques, nous jouerons aux osselets.

Mîtka me regarde avec méfiance et, sous le pan de sa veste, me montre le poing.

La dame de la veille me semble belle. Elle a une robe bleu clair et une grande broche brillante en forme de fer à cheval. Je l'admire et je pense que, quand je serai grand, c'est absolument avec une femme pareille que je me marierai. Mais, me souvenant qu'il est honteux de se marier, je cesse de penser à cela, je me rends à l'ambon où le sacristain lit déjà les Heures.

# L'ÉTUDIANT

Le temps avait d'abord été doux et beau. Les merles sifflaient et, dans les marais du voisinage, quelque chose de vivant bourdonnait plaintivement comme si l'on soufflait dans le goulot d'une bouteille vide. Une bécasse passa, et le coup tiré sur elle se répercuta longuement et joyeusement dans l'air printanier.

Mais quand le jour baissa sous les arbres, un vent froid, piquant, souffla inopinément de l'est, et tout devint silencieux. Des aiguilles de glace s'allongèrent sur les flaques d'eau. Il fit mauvais dans le bois sourd et désert. Cela sentit l'hiver.

Revenant de la chasse à l'affût, l'élève de l'Académie ecclésiastique, Ivan Vélikopôlski, fils d'un sous-diacre suivait depuis longtemps un sentier dans un champ que l'eau recouvrait au printemps. Ses doigts étaient engourdis et sa figure brûlait d'être restée longtemps à l'air. Il lui semblait que ce refroidissement subit avait en un instant détruit en tout l'ordre et l'harmonie, que la nature même était saisie d'effroi, et que c'était pour cela que le crépuscule venait plus tôt que de raison. Tout alentour était vide et particulièrement lugubre. Seul scintillait un feu dans les potagers des veuves, près de la rivière. Auprès, et là où, à quatre verstes,

était le village, tout se noyait entièrement dans la buée froide du soir.

L'étudiant se rappela que, lorsqu'il était parti de chez lui, sa mère, assise dans le vestibule, nu-pieds, nettoyait le samovar, et son père, couché sur le poêle, toussait. En raison du vendredi saint on n'avait fait à la maison aucune cuisine et le jeune homme avait une faim atroce. Se ratatinant de froid, il songeait qu'un vent tout pareil soufflait au temps de Rurik, d'Ivan le Terrible et de Pierre le Grand, et que, sous leurs règnes, sévissaient une pauvreté et une faim non moins brutales qu'à présent. Les mêmes toits de chaume crevés, la même ignorance, le même ennui, le même désert alentour, les mêmes ténèbres, le même sentiment d'oppression : toutes ces horreurs existaient, existent et existeront toujours. L'écoulement de mille années ne rendra pas la vie meilleure.

Et à ces pensées l'étudiant ne voulait pas rentrer chez lui.

Les potagers des veuves étaient appelés ainsi parce que deux veuves, la mère et la fille, les cultivaient. Leur brasier chauffait fortement, crépitait, éclairant en rond un grand espace de terre labourée. Près du feu, pensive, se tenait Vassílissa, grande et grosse vieille, vêtue d'une courte pelisse d'homme. Assise à terre, sa fille, Loukèria, petite et grêlée, la figure niaise, lavait une marmite et des cuillers. Les deux femmes ne venaient, évidemment, que de finir de dîner. On entendait des voix d'hommes. C'était les ouvriers de l'endroit qui faisaient boire leurs chevaux à la rivière.

— Voilà l'hiver qui revient, dit l'étudiant en s'approchant du feu. Bonjour.

Vassilissa, surprise, tressaillit, mais le reconnaissant aussitôt, elle lui sourit affablement.

— Je ne t'avais pas reconnu, lui dit-elle, Dieu te bénisse ! Tu vas être riche (1) !

Ils causèrent. Vassilissa, femme d'expérience qui, jadis, avait été nourrice, puis bonne d'enfants chez des gens riches, s'exprimait en termes choisis, et un sourire doux et sérieux ne quittait pas ses traits. Loukèria, au contraire, femme de village, maltraitée jadis par son mari, fermait à demi les yeux en regardant l'étudiant, et se taisait. Elle avait une expression étrange, comme si elle était sourde-muette.

— C'est exactement ainsi, pendant une nuit froide, dit l'étudiant, tendant les mains vers le feu, que l'apôtre Pierre se chauffait près d'un brasier. C'est donc qu'il faisait froid aussi en ce temps-là. Ah ! quelle nuit terrible ce fut alors, l'aïeule ! Une nuit prodigieusement triste et longue !

Il regarda l'obscurité autour de lui, secoua nerveusement la tête et demanda :

— Tu as été, j'en suis sûr, à l'église, aujourd'hui, entendre les Douze Évangiles (2).

— Oui, j'y suis allée, répondit Vassilissa.

— Si tu te rappelles, Pierre, pendant la Cène, dit à Jésus : « Je suis prêt d'aller avec Toi et en prison et à la mort. » Et le Seigneur : « Pierre, je te le dis, le coq ne chantera pas aujourd'hui, que tu n'aies par trois

(1) Quand on ne reconnaît pas quelqu'un tout de suite, on lui dit, sans doute par manière de consolation, que c'est pour lui signe d'argent. (Tr.)

(2) Le vendredi saint, on lit, dans les églises orthodoxes, douze passages des Évangiles se rapportant à la Passion. (Tr.)

fois nié que tu me connais. » Après la Cène, Jésus eut une angoisse mortelle au Jardin des Oliviers et pria. Et le malheureux Pierre, l'âme accablée, faiblissant, les paupières alourdies, ne put pas surmonter le sommeil : il s'endormit. Puis, tu sais que, cette même nuit, Judas baisa Jésus et le livra aux bourreaux. On Le mena les mains liées chez le grand prêtre en Le frappant, et Pierre, tu le sais, exténué, torturé de tristesse et d'inquiétude, fatigué d'avoir mal dormi, et pressentant que quelque chose d'horrible allait arriver sur la terre, Le suivit... Il aimait Jésus passionnément, à la folie et, de loin, à présent, il voyait qu'on Le battait...

Loukèria laissa ses cuillers et tourna vers l'étudiant un regard qui devint fixe.

— On arriva chez le grand prêtre, poursuivit-il, et on se mit à interroger Jésus. Pendant ce temps-là les domestiques allumèrent du feu dans la cour. Il faisait froid, et ils se chauffèrent. Pierre, avec eux près du feu, se chauffait aussi, comme je le fais maintenant. Une femme l'ayant aperçu, dit : « Celui-ci aussi était avec Jésus. » Cela revenait à dire qu'il fallait le faire interroger lui aussi. Et tous les assistants rassemblés autour du feu le regardèrent, sans doute avec soupçon et dureté, car il se troubla et dit : « Je ne Le connais pas. » Peu après, quelqu'un reconnut en lui un des disciples de Jésus, et dit : « Tu es aussi des siens. » Mais Pierre le nia de nouveau. Et une troisième fois, quelqu'un s'adressant à lui : « N'est-ce pas toi que j'ai vu avec lui aujourd'hui au Jardin ? » Pierre nia une troisième fois. Et cette fois, tout aussitôt, le coq chanta. Et Pierre, ayant, de loin, aperçu Jésus, se souvint des paroles qu'il lui avait dites à la Cène...

Il se les rappela, revint à lui, sortit de la cour et pleura de façon amère... Je me représente un jardin paisible, tout ce qu'il y a de paisible, obscur, tout ce qu'il y a d'obscur, et dans ce silence on entend à peine de lourds sanglots...

L'étudiant soupira et devint pensif. Vassilissa, continuant à sourire, eut soudain un sanglot. De grosses et abondantes larmes roulèrent sur ses joues, et, de ses manches, elle protégea sa figure contre le feu, comme si elle avait honte de ses larmes. Loukèria, continuant à regarder l'étudiant de son regard fixe, rougit, et son expression devint pénible, tendue, comme celle d'une personne qui essaie de cacher une forte douleur.

Les ouvriers revenaient de la rivière. L'un d'eux, à cheval, était déjà tout près des gens qui parlaient, et le reflet du feu tremblait sur lui. L'étudiant souhaita aux veuves le bonsoir et s'éloigna.

Et ce fut de nouveau l'obscurité, et ses mains se refroidirent. Un vent rude soufflait ; l'hiver décidément revenait. Il ne semblait pas que ce fût Pâques le surlendemain.

L'étudiant maintenant pensait à Vassilissa. Si elle s'était mise à pleurer c'est que tout ce qui était arrivé à Pierre durant l'affreuse nuit avait avec elle quelque rapport.

Il se retourna. Le brasier solitaire baissait puis se ravivait doucement dans l'obscurité et on ne voyait plus personne auprès de lui. L'étudiant pensa encore que si Vassilissa s'était mise à pleurer et si sa fille s'était troublée, c'était évidemment que ce qu'il venait de raconter, et qui s'était passé il y avait dix-neuf siècles, avait pour ces deux femmes, et, apparemment,

pour ce village isolé, pour lui-même, et pour toute l'humanité, un lien avec le présent.

Si la vieille avait pleuré, ce n'est pas parce que son récit avait été touchant, mais parce qu'elle se sentait avec Pierre quelque chose de commun, et parce que, de tout son être, elle s'intéressait à ce qui s'était passé dans son âme.

Et dans l'âme de l'étudiant la joie s'agita tout à coup. Il s'arrêta même une minute pour reprendre haleine. Le passé, pensait-il, est lié au présent par une chaîne continue d'événements, découlant les uns des autres. Il lui semblait qu'il venait à l'instant de voir les deux bouts de la chaîne : il avait touché l'un, et l'autre avait vibré.

Et tandis qu'il passait le bac, tandis qu'ensuite il gravissait la colline de l'autre côté de la rivière, regardant son village natal et le crépuscule où brillait, en une raie mince, le couchant rouge et froid, l'étudiant pensait que la même vérité et la même beauté qui dirigeaient la vie des hommes au Jardin des Oliviers et dans la cour du grand prêtre, s'étaient continuées sans interruption jusqu'à ce jour, et formaient apparemment l'essentiel de la vie humaine, et, en général, ici-bas.

Et un sentiment de jeunesse, de santé et de force — il avait vingt-deux ans — et l'attente inexprimablement douce d'un bonheur inconnu, mystérieux, l'envahirent peu à peu. Et la vie lui parut merveilleuse, magnifique, pleine d'un sens élevé.

# LE CHOC

L'étudiant en médecine Meyer et l'élève de l'école de peinture, de sculpture et d'architecture de Moscou, Rybnikov, vinrent trouver un soir leur ami Vassiliév, étudiant en droit, et lui proposèrent de venir avec eux rue S...

Vassiliév fut long à consentir, puis il mit son manteau et les suivit.

Il connaissait par ouï-dire et par ses lectures les femmes publiques, mais il n'avait jamais été dans les maisons où elles habitent. Il savait qu'il est des femmes dévergondées qui, sous le poids de circonstances fatales — milieu, mauvaise éducation, nécessité, etc., — sont obligées de se vendre. Ces femmes ne connaissent pas l'amour pur, n'ont pas d'enfants, n'ont pas la capacité juridique. Leurs mères et leurs sœurs les pleurent comme si elles étaient mortes. La science les traite comme un mal ; les hommes les tutoient. Mais, en dépit de tout cela, elles restent des êtres humains, faits à la ressemblance de Dieu. Elles ont toutes la conscience de leur péché et espèrent le salut ; elles peuvent user, dans la plus large mesure, des moyens qui y conduisent. La

société, il est vrai, n'oublie pas le passé des gens, mais, au regard de Dieu, Marie l'Égyptienne n'est pas inférieure aux autres saints.

Quand il arrivait à Vassiliév de reconnaître dans la rue, à son costume et à ses manières, une femme déçue, ou bien d'en voir une image dans un journal humoristique, il se rappelait une histoire qu'il avait lue.

Un jeune homme pur et désintéressé, aimant une femme perdue, lui demanda de devenir sa femme ; mais elle, se jugeant indigne d'un pareil bonheur, s'empoisonna.

Vassiliév habitait une des petites rues qui débouchent sur le boulevard de Tver. Lorsqu'il sortit avec ses camarades, il était près de onze heures. Il venait de neiger pour la première fois, et tout était sous l'harmonie de cette neige nouvelle. L'air sentait la neige ; la neige criait doucement sous les pieds ; le sol, les toits, les arbres, les bancs des boulevards, tout était blanc, tendre, neuf ; les maisons avaient un autre aspect que la veille. Les réverbères brûlaient avec plus d'éclat, l'air était transparent, les voitures faisaient moins de bruit en roulant, et dans l'âme s'élevait, avec l'air frais, léger et glacé, un sentiment pareil à la blancheur de la duveteuse neige nouvelle.

Malgré moi, vers ces sombres rivages,

se mit à chanter d'une agréable voix de ténor l'étudiant en médecine,

M'emporte une force inconnue...

Voici le moulin... Il tombe déjà en ruines...

entonna l'artiste.

Voici le moulin...

reprit l'étudiant en médecine, levant les sourcils et relevant tristement la tête.

... Il tombe déjà en ruines...

Il se tut, se gratta le front, ne retrouvant pas les paroles, et chanta si haut et si bien que les passants le regardaient.

Ici, jadis, me rencontrait, quand j'étais libre,  
Le libre amour (1)...

Les trois jeunes gens entrèrent dans un restaurant et, sans quitter leurs manteaux, burent, au buffet, chacun deux petits verres de vodka. Au moment de boire le second verre, Vassiliév, y apercevant un morceau de bouchon, approcha son verre de ses yeux de myope, le regarda longtemps et fronça les sourcils. L'étudiant en médecine se trompa à son expression, et dit :

— Voyons, que regardes-tu? Je t'en prie, pas de philosophie! La vodka est faite pour être bue, l'esturgeon pour être mangé, les femmes pour aller les voir, et la neige pour marcher dessus. Conduis-toi au moins un soir comme un homme!

— Mais je ne dis rien... fit Vassiliév en riant. Est-ce que je me dédis?

La vodka lui chauffait la poitrine. Il regardait ses amis avec attendrissement, les admirait et les suivait. Quel équilibre chez ces gens bien portants, forts et gais! Comme tout est défini et net dans leur esprit

(1) Paroles de *La Roussálka*, opéra de Dorogomyjski, d'après le poème de Poúchkine. (Tr.)

et leur âme ! Ils chantent, ils aiment passionément le théâtre ; ils peignent, ils parlent beaucoup ; ils boivent, et n'ont pas, ensuite, mal de tête le lendemain. Ils sont poétiques et dépravés, tendres et hardis. Ils savent et travailler, et s'insurger, et rire sans raison, et dire des bêtises. Ils sont ardents, honnêtes, remplis d'abnégation, et, comme individus, ils ne sont pas pires que lui, Vassiliév, qui analyse chacun de ses pas et chacune de ses paroles, qui est méfiant, prudent et prêt à instituer sur le moindre rien tout un débat.

Et Vassiliév voulait, ne fût-ce qu'un soir, vivre comme ses camarades, s'abandonner, et s'affranchir de son propre contrôle. Faudra-t-il boire de la vodka ? il en boira, dût sa tête éclater de douleur le lendemain. Le mènera-t-on chez les femmes ? il ira. Il rira, fera des folies, répondra joyeusement aux plaisanteries des passants...

Il sortit du restaurant très gai. Ses amis lui plaisaient : l'un avec son large chapeau bosselé, affectant le désordre artistique, et l'autre avec son bonnet de loutre d'homme aisé, qui affecte cependant d'appartenir à la bohème instruite. La neige, les feux pâles de réverbères, les traces noires et nettes des semelles des passants lui plaisaient, et surtout ce ton diaphane, naïf, tendre, et comme virginal, que l'on ne peut observer que deux fois par an : lorsque la première neige recouvre toutes choses, au printemps dans les journées claires, ou les soirs de lune, lorsque les rivières débâclent.

Malgré moi,

fredonna-t-il,

... vers ces sombres rivages,  
M'emporte une force inconnue...

Tout le temps, on ne sait pourquoi, ce motif ne le quittait pas et ne quitta pas non plus ses amis ; tous les trois le chantaient machinalement, chacun pour soi.

L'imagination de Vassiliév lui représentait comment ses amis et lui allaient, dans dix minutes, frapper à une porte ; comment ils se glisseraient chez les femmes dans de sombres petits corridors et de sombres chambres ; comment, profitant de l'obscurité, il ferait partir une allumette et verrait un visage douloureux et un sourire fautif. La blonde ou la brune inconnue aurait, sur une camisole blanche, les cheveux flottants. Effrayée par la lumière, horriblement gênée, elle dirait : « Mon Dieu, que faites-vous ? Éteignez ! »

Tout cela serait horrible, mais curieux et nouveau.

## II

Place du Tuyau, les amis obliquèrent vers la Gratchôvka et atteignirent bientôt la petite rue que Vassiliév ne connaissait que de nom.

Apercevant deux rangées de maisons aux fenêtres brillamment éclairées et aux portes largement ouvertes, entendant les sons joyeux des pianos et des violons, s'envolant de toutes les portes, et se mêlant en un étrange pot-pourri, comme si quelque part, au loin dans l'obscurité, et au-dessus des toits, s'accordait un orchestre invisible, Vassiliév s'étonna et dit :

— Que de maisons !

— Qu'est-ce que c'est que ça ! fit l'étudiant en médecine. A Londres, il y en a dix fois plus. Là-bas, il y a près de cent mille femmes.

Les cochers, aussi tranquillement que dans toutes les autres rues, étaient assis sur leurs sièges. Sur les trottoirs passaient des piétons, pareils à ceux des autres rues. Personne ne se hâtait ; personne ne s'engonçait dans son col ; personne n'agitait la tête avec reproche... Et, dans cette indifférence, dans l'emmêlement des sons des pianos et des violons, dans les fenêtres brillantes,

dans les portes largement ouvertes, on sentait quelque chose de très cru, d'impudent, de hardi et de désinvolte. Aux marchés d'esclaves, jadis, c'était apparemment aussi gai et bruyant, et la figure et l'allure des gens dénotaient la même indifférence.

— Commençons au commencement, dit l'artiste.

Les amis pénétrèrent dans un étroit couloir qu'éclairait une lampe à réflecteur. Quand ils ouvrirent la porte, un homme en redingote noire, à la figure mal rasée de domestique, les yeux endormis, se leva paresseusement d'un canapé jaune. Cela sentait la buanderie et le vinaigre. Une porte ouvrait sur une chambre brillamment éclairée. L'étudiant en médecine et le peintre s'arrêtèrent sur le seuil et, le cou allongé, regardèrent dans la chambre.

— *Buona sera, signori, Rigoletto-Hugenoti-Traviata!* commença l'artiste en saluant théâtralement.

— *Havana-tarakano-pistoletto!* dit l'étudiant en médecine en pressant son bonnet contre sa poitrine, et saluant très bas.

Vassiliév se tenait en arrière. Lui aussi voulait saluer sur un mode plaisant et dire quelque bêtise; mais il ne fit que sourire, sentant un embarras voisin de la honte. Et il attendit impatiemment ce qui allait arriver. Sur la porte apparut une petite blonde de dix-sept à dix-huit ans, les cheveux coupés, en courte robe bleue, avec une aiguillette blanche sur la poitrine.

— Pourquoi restez-vous à la porte? demanda-t-elle. Quittez vos pardessus et entrez.

L'étudiant en médecine et le peintre entrèrent en continuant à débiter des mots italiens. Vassiliév les suivit timidement.

— Messieurs, dit rudement le domestique, vos pardessus ! On n'entre pas ainsi !

Il y avait dans la salle, outre la blonde, une femme énorme, très grande, bras nus, n'ayant pas le type russe. Assise près du piano, elle étalait une réussite sur ses genoux. Elle ne fit aucune attention aux arrivants.

— Où sont donc les autres dames ? demanda l'étudiant en médecine.

— Elles prennent le thé... dit la blonde. Stéphane, cria-t-elle, va prévenir les dames qu'il vient d'arriver des étudiants !

Peu après, une troisième fille entra dans la salle. Elle avait une robe ponceau à rayures bleues. Un fard épais, sans art, couvrait sa face. Ses cheveux cachaient son front. Ses yeux effarés regardaient sans sourciller. Dès en entrant, elle se mit à chanter une chanson d'une voix vulgaire de contralto. Après elle, se montra une quatrième fille, et, après celle-ci, une cinquième...

Dans tout cela, Vassiliév ne vit rien de nouveau, de curieux. Il lui sembla avoir vu quelque part, et souvent, cette salle, ce piano, cette glace au médiocre cadre doré, l'aiguillette, la robe à raies bleues, ces figures abruties et indifférentes. Par contre, le demi-jour, le repos, le mystère, le sourire de feinte, qu'il s'attendait à trouver, il n'en voyait pas même trace.

Tout était ordinaire, prosaïque, pas intéressant. La seule chose qui excitât un peu la curiosité, c'était l'horrible manque de goût, comme cherché, répandu dans la décoration des pièces, les ineptes tableaux, les robes, cette aiguillette, etc. Il y avait dans ce manque de goût, quelque chose de caractéristique, de spécifique...

« Que tout cela, pensa Vassiliév, est pauvre et mes-

quin. Dans toute cette absurdité que je vois, qu'est-ce donc qui peut induire en tentation un homme normal, l'inciter à commettre l'horrible péché d'acheter pour un rouble un être vivant? Je comprends n'importe quel péché par raison d'éclat, de beauté, de grâce, de passion, de goût, mais là, qu'y a-t-il? Pour quelle raison pêche-t-on ici? D'ailleurs... Il ne faut pas réfléchir!...

— La barbe (1), lui dit la blonde, offrez-nous du porto.

Vassiliév, soudain, perdit contenance.

— Avec plaisir... dit-il, en s'inclinant poliment... Seulement vous m'excuserez, madame, je... je ne boirai pas avec vous; je ne bois pas.

Cinq minutes après, les amis se rendaient dans une autre maison.

— Pourquoi donc as-tu commandé du porto? lui disait l'étudiant en médecine, fâché. Quel millionnaire!... Tu as jeté six roubles au vent!

— Si elle en voulait, disait Vassiliév en s'excusant, pourquoi ne pas lui faire ce plaisir?

— Ce n'est pas elle à qui tu as fait plaisir, mais à la patronne. Les patronnes — ça leur rapporte! — les obligent à exiger que les clients les régalent.

Voici le moulin...

se mit à chanter le peintre...

... Il est déjà en ruines...

Dans une autre maison, les amis, restés dans l'anti-chambre, n'entrèrent pas dans la salle. De même que

(1) Les femmes publiques interpellent encore ainsi les hommes à la manière antique, ou, du moins, à la mode vieux-russe. (Tr.)

dans la première maison, un homme en redingote noire, à la figure endormie, se leva d'un canapé. En regardant ce valet, sa figure et sa redingote râpée, Vassiliév pensa : « Par où doit passer un simple homme russe avant que le sort le fasse domestique ici !... Où était-il avant?... Que faisait-il? Qu'est-ce qui l'attend? Est-il marié? Où est sa mère? Sait-elle qu'il est domestique ici? »

Et Vassiliév, désormais, attacha involontairement, avant tout, dans toute nouvelle maison, son attention sur le domestique. Dans l'une d'elles, la quatrième semble-t-il, le domestique était petit, malingre, sec, avec une chaîne sur son gilet. Il lisait le *Listok*; il ne fit aucune attention aux arrivants. Vassiliév, après l'avoir examiné, pensa qu'un homme, avec une figure telle qu'il l'avait, était capable de voler, de tuer, de faire un faux serment. Sa figure, en effet, était intéressante : un grand front, des yeux gris, un petit nez aplati, des lèvres minces et pincées et une expression abêtie et impudente, telle que d'un jeune chien courant qui atteint un lièvre.

Vassiliév songea qu'il serait bien de toucher les cheveux de cet homme pour voir s'ils étaient durs ou doux. Ils devaient être rudes comme le poil d'un chien.

### III

Le peintre, qui avait bu deux verres de porto, fut soudainement gris, et eut une excitation factice.

— Allons dans une autre boîte ! ordonna-t-il en agitant les bras. Je vais vous mener dans la meilleure.

Ayant conduit ses amis dans la maison qui, d'après lui, était la meilleure, il manifesta un désir têtu de danser un quadrille. L'étudiant en médecine grogna qu'il faudrait payer un rouble aux musiciens, mais consentit pourtant à être son vis-à-vis. Le quadrille commença.

Tout était non moins mal dans la meilleure maison que dans la pire. Mêmes tableaux, mêmes glaces, mêmes coiffures, mêmes robes exactement. En regardant le cadre et les costumes, Vassiliév comprenait qu'il n'y avait pas là, à proprement parler, manque de goût, mais quelque chose que l'on pouvait appeler « le goût », et même le style, de la rue S... et que l'on ne pouvait trouver nulle part ailleurs : quelque chose de complet dans sa laideur, nullement fortuit, mais élaboré par le temps. Après avoir été dans huit maisons, la couleur des robes, les longues traînes, les rubans criards, les

costumes marins, les fards violet-foncé, ne l'étonnaient plus. Il comprenait que tout cela ici était nécessaire, que si l'une des femmes se fût bien habillée, ou que, si l'on eût suspendu au mur une bonne gravure, le ton général de toute la rue en eût souffert.

« Comme elles se vendent maladroitement ! pensait-il. Ne peuvent-elles donc pas comprendre que le vice n'est attrayant que lorsque la beauté l'accompagne et quand il se cache, quand il porte l'enveloppe de la beauté ? De modestes robes noires, des figures pâles, des sourires tristes et le demi-jour agiraient plus fortement que ces grossiers oripeaux. Elles sont bêtes ! Si elles ne comprennent pas cela toutes seules, que les clients le leur apprennent donc !... »

Une fille, en costume polonais garni de fourrures, s'approcha de lui et s'assit.

— Sympathique brun, pourquoi ne dansez-vous pas ? lui demanda-t-elle. Pourquoi êtes-vous si triste ?

— Parce que c'est ennuyeux.

— Offrez-nous du Laffitte, ce ne le sera plus.

Vassiliév ne répondit rien. Au bout d'un instant, il demanda :

— A quelle heure vous couchez-vous ?

— Vers six heures.

— Et quand vous levez-vous ?

— Quelquefois à deux heures, quelquefois à trois.

— Et, quand vous êtes levées, que faites-vous ?

— Nous prenons le café et, vers sept heures, nous dînons.

— Et qu'avez-vous à dîner ?

— L'ordinaire... Potage ou soupe aux choux, un beefsteak, un dessert. Madame traite bien ses pension-

naires. Mais pourquoi me demandez-vous tout cela?

— Comme ça, pour causer.

Vassiliév voulait causer de beaucoup de choses avec la fille. Il ressentait le désir vif de savoir d'où elle était, si ses parents vivaient et savaient qu'elle était ici, comment elle avait échoué dans cette maison, si elle était gaie et satisfaite, ou triste et accablée de noires pensées, si elle espérait sortir un jour de sa situation présente... Mais il ne pouvait trouver la façon de commencer, ni la forme à donner aux questions pour ne pas paraître indiscret. Après avoir longtemps réfléchi, il demanda :

— Quel âge avez-vous?

— Quatre-vingts ans, répondit la fille, regardant en riant les virevoltes que faisait, des pieds et des mains, l'artiste en dansant.

Tout à coup elle se mit sans raison à éclater de rire, et dit d'une voix forte, pour que tous l'entendissent, une longue phrase cynique. Vassiliév en fut abasourdi, et, ne sachant quelle mine prendre, il sourit d'un air contraint. Il fut seul à sourire. Tous les autres, ses amis, les musiciens et les femmes ne regardèrent même pas sa voisine, comme s'ils n'eussent rien entendu.

— Offrez du Laffitte! répéta la fille.

Vassiliév ressentit de l'aversion pour la garniture blanche de sa robe et pour sa voix; il s'éloigna d'elle.

Il lui semblait qu'il faisait chaud, que l'on étouffait. Son cœur commençait à battre lentement, mais fortement, comme un marteau : une ! deux ! trois !

— Partons d'ici ! dit-il au peintre en le tirant par sa manche.

— Attends, laisse finir.

Tandis que le peintre et l'étudiant en médecine finissaient le quadrille, Vassiliév, pour ne pas regarder les femmes, examinait les musiciens. Un vieil homme, convenable, à lunettes, jouait du piano. Il ressemblait au maréchal Bazaine. Un jeune homme à barbe rousse, habillé à la dernière mode, jouait du violon. Sa figure n'était ni bête, ni flétrie, mais, au contraire, intelligente, jeune et fraîche, tout à fait celle d'un intellectuel. Vêtu avec goût et avec recherche, il jouait avec sentiment. Un problème : comment le vieux et lui avaient-ils échoué ici? Comment n'ont-ils pas honte d'y être? A quoi pensent-ils quand ils regardent les femmes?

Si des gens affamés, déguenillés, sombres, ivres, aux visages flétris eussent ici joué du piano et du violon, on eût compris leur présence. Mais, à ce coup-là, Vassiliév n'y comprenait rien. Il se souvint de l'histoire qu'il avait lue de la femme tombée, et il trouva que cette figure humaine, au sourire de faute, n'avait rien de commun avec ce qu'il voyait à présent. Il lui semblait voir non pas des femmes déchues, mais un autre monde, un monde à part, étranger, inconnu de lui. S'il avait auparavant vu ce monde-là au théâtre, ou en avait lu la description, il n'y aurait pas cru...

La femme à la garniture blanche se mit encore à éclater de rire et répéta d'une voix forte la même phrase cynique. Un sentiment de répugnance s'empara de Vassiliév. Il rougit et sortit.

— Attends ! lui cria le peintre, nous venons !

## IV

— Tandis que nous dansions, raconta l'étudiant en médecine, lorsque tous trois sortaient dans la rue, j'ai eu avec ma dame une conversation. Il s'agissait de son premier roman. Le héros en est un comptable de Smolénnsk, qui a une femme et cinq enfants. Elle avait dix-sept ans, et habitait chez son père et sa mère qui vendaient du savon et des bougies.

— Comment a-t-il conquis son cœur? demanda Vassiliév.

— En lui achetant pour cinquante roubles de lingerie. C'est à n'y pas croire!

« Il a su faire raconter son histoire à sa dame, pensa Vassiliév, et moi je n'ai pas su. »

— Messieurs, dit-il, je rentre.

— Pourquoi ça?

— Parce que je ne sais pas me tenir ici. Et puis je m'ennuie et ça me dégoûte. Qu'y a-t-il de gai ici? Si seulement il y avait des hommes, mais il n'y a que des sauvages et des animaux! Je pars, faites ce que vous voudrez...

— Allons, Gricha, mon Grigory, mon oiseau... dit le

peintre d'une voix dolente, en étreignant Vassiliév, viens !... Encore une maison, et que toutes soient maudites. Je t'en prie, Grigoriânnntss !

On persuada Vassiliév et on lui fit gravir un escalier. Tapis, rampe dorée, suisse qui ouvrit la porte, panneau ornant l'antichambre, — toujours le style de la rue S..., perfectionné, imposant...

— Vraiment, dit Vassiliév, quittant son manteau, je rentre chez moi...

— Allons, allons, mon cher, dit le peintre, l'embrasant sur le cou, ne fais pas le capricieux... Gri-gri, sois gentil !... Venus ensemble, nous partirons ensemble ! Vraiment, quel animal tu fais !...

— Je peux vous attendre dans la rue. Ici, ma parole, ça me dégoûte !

— Allons, allons, Grîcha !... Si c'est dégoûtant, observe. Tu entends : observe !

— Il faut voir les choses objectivement, dit, d'un ton sérieux, l'étudiant en médecine.

Vassiliév entra et s'assit. En dehors de ses amis et de lui, il y avait dans la salle beaucoup de clients : deux officiers d'infanterie, un monsieur grisonnant et chauve, avec des lunettes d'or, deux étudiants de l'Institut agronomique, n'ayant pas encore de moustaches, et un homme extrêmement ivre, à figure d'acteur. Occupées avec ces messieurs, aucune des dames ne fit attention à Vassiliév. Seule, l'une d'elles, en costume d'Aïda, le regarda de côté, sourit à quelque idée et dit, en bâillant :

— Voilà un brun qui arrive...

Le cœur de Vassiliév battait et son visage brûlait. Il avait honte, en face des clients, de sa présence ici. Il

était dégoûté et souffrait. Il souffrait à la pensée que, jeune homme honnête et aimant son prochain (il se considérait jusqu'ici comme tel), il haïssait ces femmes et ne ressentait pour elles que dégoût ; il ne plaignait ni elles ni les musiciens, ni les domestiques.

« Cela vient, pensait-il, de ce que je n'essaie pas de les comprendre. Tous ressemblent plus à des bêtes qu'à des êtres humains, mais pourtant ce sont des hommes : ils ont une âme. Il faut les comprendre avant de juger... »

— Grîcha, lui cria le peintre, ne pars pas ! Attendons nous !

Et il disparut quelque part.

L'étudiant en médecine disparut bientôt lui aussi.

« Oui, continua à songer Vassîliév, il faut essayer de comprendre. Impossible, autrement !... »

Et il se mit à scruter profondément chaque figure de femme, y cherchant le sourire de la faute... Était-il mauvais physionomiste, ou aucune femme ne se sentait-elle en faute ? Vassîliév ne lisait sur aucun visage que l'expression de l'ennui quotidien ou celle du contentement. Des yeux bêtes, des sourires bêtes, des voix rauques, des mouvements cyniques, — et rien d'autre. Chaque femme, évidemment, avait eu, dans le passé, son roman avec un comptable et une histoire de lingerie pour cinquante roubles. A présent, aucune ne connaissait d'autre béatitude que le café, le dîner de trois plats, le vin, le quadrille, et le sommeil jusqu'à deux heures...

Ne découvrant aucun sourire de faute, Vassîliév se mit à chercher la figure la plus intelligente. Son regard s'arrêta sur un visage pâle, un peu somnolent, fatigué.

La propriétaire de ce visage, une brune, pas jeune, vêtue d'une robe pailletée, assise dans un fauteuil, regardait le parquet et pensait à quelque chose. Vassiliév se mit à aller et venir, et s'assit, comme par hasard, à côté d'elle.

« Commençons par quelque chose de banal », se dit-il.

— Quelle jolie robe vous avez, dit-il, en touchant la frange d'or de son écharpe.

— Elle est comme elle est, répondit la brune, paresseusement.

— De quel gouvernement êtes-vous?

— Je suis de loin... Du gouvernement de Tchernîgov...

— Un beau gouvernement. On y est bien.

— On est bien là où l'on n'est pas.

« Il est dommage, pensa Vassiliév, que je ne sache pas décrire la nature. En décrivant les paysages de Tchernîgov, j'aurais pu la remuer. Quel balourd je suis ! Mon Dieu ! »

— Vous vous ennuyez ici? demanda-t-il.

— Bien sûr que c'est ennuyeux.

— Pourquoi donc ne partez-vous pas?

— Où irais-je? Mendier?

— Mieux vaut mendier que de vivre ici.

— Avez-vous donc mendié?

— Oui ; quand je n'avais pas de quoi payer mes inscriptions. Et même si je ne l'avais pas fait, c'est si aisé à comprendre !... Un mendiant est un homme libre, et vous êtes une esclave.

La brune s'étira et suivit de ses yeux endormis le garçon qui portait sur un plateau de l'eau de Seltz et des verres.

— Offrez-moi du porto, dit-elle. Et elle bâilla de nouveau.

« Du porto !... pensa Vassiliév. Si son frère ou sa mère entraient ici à l'instant, que dirait-elle ? Et que diraient-ils ? Je m'imagine quel porto elle prendrait alors... »

Soudain des pleurs retentirent. De la chambre voisine où le garçon avait servi l'eau de Seltz, un homme blond sortit précipitamment, rouge et les yeux méchants. La patronne le suivait ; grosse et grande, qui criait d'une voix glapissante :

— Personne ne vous a permis de gifler les femmes ! Il vient ici des clients mieux que vous, et qui ne les battent pas ! Charlatan (1) !

Il y eut du vacarme. Vassiliév, effrayé, pâlit. Dans la chambre voisine on pleurait à sanglots, sincèrement, comme pleurent les gens offensés. Et il comprit que c'était en effet de vrais êtres qui vivaient ici, et qui, comme partout, s'offensent, souffrent, pleurent et demandent secours... Sa pénible haine et son sentiment de dégoût firent place à un sentiment de pitié et de colère contre l'offenseur. Il s'élança dans la chambre où l'on pleurait. A travers des rangées de bouteilles, droites sur le marbre de la table, il distingua un visage douloureux, mouillé de larmes. Il tendit les mains vers ce visage, fit un pas vers la table, mais recula tout de suite avec horreur ; celle qui pleurait était ivre...

Se glissant parmi les gens bruyants, ramassés autour de l'homme blond, il perdit courage, prit peur comme

(1) Ce mot français est devenu le dernier mot de l'insulte à demi populaire en Russie. (Tr.)

un gamin ; et il lui sembla que dans ce monde étranger, qu'il ne comprenait pas, on allait se jeter sur lui, le battre, l'accabler de phrases cyniques...

Il décrocha du portemanteau son pardessus et s'enfuit, en hâte, au bas de l'escalier.

## V

Appuyé à la palissade, près de la maison, il attendait que ses amis sortissent. Les accords des pianos et des violons, joyeux, hardis, provocants et tristes, se mêlaient en un vague chaos, et cette confusion semblait venir comme précédemment, par-dessus les toits, d'un orchestre invisible s'accordant dans l'obscurité. En levant les yeux, on voyait tout le fond de cette obscurité semé de points blancs qui bougeaient : c'était la neige qui tombait. Heurtant ce fond, arrivant dans la lumière, les flocons tourbillonnaient paresseusement comme du duvet, et tombaient à terre encore plus paresseusement. Ils tournaient en foule autour de Vassiliév, s'accrochant à sa barbe, à ses cils, à ses sourcils... Les cochers, les chevaux et les passants étaient blancs.

« Comment la neige, pensa Vassiliév, n'a-t-elle pas honte de tomber dans cette ruelle ! Maudites soient ces maisons ! »

D'avoir descendu l'escalier en courant, ses jambes tremblaient. Il était essoufflé comme s'il eût gravi une côte ; son cœur battait si fort qu'on l'entendait. Le désir l'angoissait de fuir cette rue au plus vite et de

rentrer chez lui ; mais il voulait encore plus attendre ses amis et passer avec eux sa douloureuse impression.

Il était bien des choses qu'il n'avait pas comprises. Les âmes de ces femmes perdues restaient pour lui, comme avant, un mystère, mais il était évident que c'était encore pis qu'on ne pouvait le supposer. Si la femme coupable qui s'était empoisonnée était appelée fille déçue, il était difficile de trouver un nom à toutes celles qui dansaient à présent aux sons de ce tintamarre et qui prononçaient de longues phrases cyniques.

« Le vice existe, pensait-il, mais il n'y a en elles ni conscience d'une faute ni espoir de salut. On les vend, on les achète, on les noie dans le vin et les abominations, mais elles sont bêtes comme des ouailles, indifférentes, et ne comprennent pas. Mon Dieu, mon Dieu ! »

Il était clair aussi pour lui que, tout ce qu'on appelle la dignité humaine, la personnalité, l'image et la ressemblance divines étaient ici profanées à fond, « à bloc », comme disent les ivrognes, et que ce n'était pas la faute seule de la rue S... et des femmes stupides...

Et de nouvelles sombres pensées, qui lui étaient inconnues, se mirent à le tourmenter...

Une foule d'étudiants, blancs de neige, causant et riant, passèrent devant lui. L'un d'eux, grand et mince, s'arrêta, regarda Vassiliév dans les yeux et, d'une voix avinée :

— Tu es de chez nous ! Tu es blindé, frère ? Ah ! frère ! ne t'en fais pas ! Amuse-toi ! Marche ! Pas de tristesse, mon vieux !

Il prit Vassiliév aux épaules et appuya contre sa joue ses moustaches froides et mouillées ; puis il glissa, chancela, et levant les deux bras, il cria :

— Tiens-toi bien ! Ne tombe pas !

Et, se mettant à rire, il courut rejoindre ses camarades.

Dans le chaos musical, la voix du peintre s'éleva :

— Défense de battre les femmes ! hurlait-il. Je ne vous le permettrai pas, que le diable vous emporte ! Vauriens que vous êtes !

L'étudiant en médecine apparut sur la porte. Regardant de tous côtés, il aperçut Vassiliév, et dit, inquiet :

— Tu es ici ? Écoute ! Ma parole, on ne peut positivement aller nulle part avec Iégor ! Quel homme ! Je ne le comprends pas ! Il fait toute une histoire ! Tu entends ? Iégor ! cria-t-il, Iégor !

En haut, la voix perçante du peintre répétait :

— Je ne vous permettrai pas de battre les femmes. Quelque chose de lourd et de volumineux roula en bas de l'escalier.

C'était le peintre qui dégringolait. On l'avait apparemment jeté dehors.

Il se releva, secoua son chapeau, et la figure mauvaise, indignée, il menaça en haut quelqu'un du poing, et cria :

— Mécréants ! Équarrisseurs ! Buveurs de sang ! Je ne vous laisserai pas faire ça ! Battre une femme faible, saoule ! Ah ! espèces de...

— Iégor... Allons, Iégor !... se mit à le supplier l'étudiant en médecine. Je jure que je n'irai jamais plus avec toi une autre fois ! Parole d'honneur.

Le peintre se calma peu à peu et les amis rentrèrent.

Malgré moi, vers ces sombres rivages,

se mit à chanter l'étudiant en médecine.

M'emporte une force inconnue...  
Voici le moulin,

entonna peu après le peintre,

... il est déjà en ruines.

— Quelle neige, Mère-très-sainte ! dit-il. Grîcha, pourquoi es-tu parti ? Tu es un poltron, une femme, et voilà tout...

Vassiliév suivait ses amis, regardait leur dos et pensait : « De deux choses l'une, ou bien l'humanité, en se représentant la prostitution comme un mal, exagère ; ou bien, si c'est vraiment un mal, comme on l'admet, mes deux bons amis sont des maîtres d'esclaves, des violenteurs et des meurtriers aussi caractérisés que ces habitants de la Syrie et du Caire que l'on voit dans la *Nîva*. Présentement, ils chantent, rient, raisonnent sagement, mais ne viennent-ils pas d'être des exploiters de la faim, de l'ignorance et de la sottise ? Ils viennent de l'être, je l'ai vu. Que fait ici leur humanité, leur médecine, leur peinture ? Les sciences, les arts, les grands sentiments de ces tueurs d'âmes me rappellent l'histoire du lard dans une anecdote. Deux brigands, ayant tué un mendiant dans une forêt, se mirent à partager ses effets et trouvèrent, dans son sac, un morceau de lard : « C'est parfait, dit l'un d'eux ; mangeons ! » « Que dis-tu ? s'effraya l'autre. Est-ce possible ? Oublies-tu donc que c'est aujourd'hui mercredi ? » Et ils ne le mangèrent pas. Ayant tué un homme, ils quittèrent le bois, assurés qu'ils étaient des abstinents. Eux, de même, ayant acheté des femmes, vont pensant qu'ils sont des artistes et des savants... »

— Écoutez ! leur dit-il brutalement et avec colère,

pourquoi venez-vous ici? Est-ce que vous... ne comprenez-vous pas que c'est horrible? Au nom de Dieu, soyez intelligents; réfléchissez... Votre médecine dit que chacune de ces femmes meurt, avant l'âge, de la tuberculose ou de quelque autre chose. L'art établit que, moralement, elle meurt encore plus tôt. Chacune d'elles meurt parce que, pendant sa vie, elle reçoit en moyenne, disons cinq cents hommes. Cinq cents hommes en tuent une. Vous faites partie de ces cinq cents! Si, dans votre vie vous venez ici, ou dans d'autres endroits pareils, deux cent cinquante fois, c'est que, à vous deux, vous aurez tué une femme! Est-ce que ce n'est pas évident? N'est-ce pas horrible? A deux, à trois ou à cinq, tuer une femme bête et affamée! Ah! mon Dieu, n'est-ce pas horrible?

— Horrible, accorda l'étudiant en médecine. Nous avons certainement tort, mais tu oublies, mon ami, les conditions sociales. On ne peut pas se marier, alors à quoi bon parler?

— Il n'y a pas à aller chercher le mariage. Vous fuyez l'amour non vénal parce qu'il impose des devoirs. C'est laid! C'est honteux!

— Je savais, dit le peintre, fronçant les sourcils, que ça finirait ainsi! Nous n'aurions pas dû faire partie avec cet imbécile, cet idiot! Tu crois maintenant avoir de grandes idées en tête? C'est tout ce que l'on voudra, mais pas des idées! Tu me regardes avec haine et dégoût, et, à mon sens, tu ferais mieux de bâtir vingt autres maisons pareilles que de me regarder ainsi! Dans ton regard il y a plus de vice que dans toute la rue d'où nous venons! Viens, Volôdia! que le diable l'emporte! Imbécile! Idiot! Et voilà tout!...

— Nous, les hommes, dit l'étudiant en médecine, nous nous tuons les uns les autres ; c'est, assurément, immoral, mais la philosophie n'y peut rien. Adieu !

Place du Tuyau, les amis se dirent adieu et se séparèrent. Resté seul, Vassiliév marcha rapidement. Il avait peur de la nuit, peur de la neige qui tombait à flocons et semblait vouloir couvrir le monde entier ; il avait peur des feux des réverbères qui scintillaient pâlement à travers les nuées neigeuses ; une peur irraisonnée, pusillanime s'empara de son âme. Des passants, de temps à autre, venaient au-devant de lui ; il s'en écartait peureusement. Il lui semblait que, de partout, venaient des femmes, rien que des femmes, et qu'elles le regardaient... « Ça commence... se dit-il... une crise me prend... »

## VI

Chez lui, étendu sur son lit, Vassiliév répétait, tremblant :

— Elles sont vivantes ! vivantes ! Mon Dieu, elles sont vivantes !

Il exerçait de toute façon sa fantaisie, s'imaginant être tantôt le frère, tantôt le père d'une femme perdue, tantôt être la femme elle-même avec ses joues fardées ; et tout cela le plongeait dans l'horreur.

Il lui semblait, on ne sait pourquoi, qu'il devait résoudre immédiatement, coûte que coûte, cette question et que la question lui était personnelle. Il s'y attacha de toutes ses forces, surmonta son désespoir, et, assis sur son lit, la tête dans ses mains, se mit à chercher le moyen de sauver toutes les femmes qu'il avait vues ce jour-là. Comme il était instruit, le mode de solution de toutes les questions lui était bien connu. Et, aussi excité fût-il, il se tint strictement à cet ordre-là. Il se rappela l'historique de la question, ce qu'on avait écrit sur le sujet, et, vers quatre heures, marchant de long en large, il tâchait de se remémorer tous les essais de sauvetage usités de notre

temps. Nombre de ses camarades habitaient en meublé... Falzfein, Goliâchkine, Nétchaiév, Iétchkine... Plusieurs étaient honnêtes, désintéressés ; certains avaient tenté de sauver des femmes...

« Ces rares essais, pensait Vassiliév, peuvent être rangés en trois catégories. Les uns, après avoir payé pour tirer une femme de son repaire, lui louaient une chambre, achetaient une machine à coudre, et la femme devenait couturière. Et volontairement, ou involontairement, l'étudiant qui l'avait rachetée en faisait sa maîtresse. Ses études terminées, il partait, et la passait à un autre honnête garçon, comme n'importe quel autre objet. La femme perdue le restait. D'autres, après le rachat, louaient aussi une chambre, achetaient l'inévitable machine à coudre, mettaient en train l'A B C, les sermons, la lecture. La femme restait et cousait tant que c'était intéressant et nouveau pour elle ; puis, s'ennuyant, elle se mettait, à l'insu du prêcheur, à amener des hommes chez elle ou s'en retournait là où l'on peut dormir jusqu'à trois heures, boire du café et bien manger. Les troisièmes, les plus ardents et les plus désintéressés, faisaient un pas hardi et décisif : ils épousaient. Et quand la bête cynique, gâtée, obtuse ou hébétée devenait épouse, maîtresse de maison, puis mère, cela bouleversait de fond en comble sa vie et ses idées, en sorte qu'il était difficile ensuite de reconnaître en elle l'ancienne femme perdue. Oui, le mariage était le meilleur, sinon le seul remède.

— Mais c'est impossible ! prononça tout haut Vassiliév, en s'effondrant sur son lit. Moi le premier, je ne pourrais pas. Il faut, pour cela, être un saint ; il faut savoir ne pas haïr et ne pas connaître le dégoût. Et

admettons que l'étudiant en médecine, que l'artiste et moi, nous nous faisons violence et épousions, et que, toutes, elles se marient. Quelle conclusion en tirer? La conclusion? C'est que pendant que, ici, à Moscou, elles se marieraient, le comptable de Smolénnsk dévoierait une nouvelle série, et cette série affluerait ici aux places vacantes avec les filles de Sarâtov, de Nîjni-Novgorod, de Varsovie... Et que faire des cent mille femmes de Londres? Que faire de celles de Hambourg?... »

La lampe, dont le pétrole était brûlé, charbonna sans que Vassîliév y prît garde. Il se remit à marcher en continuant à penser. Il posait maintenant la question d'autre façon. Comment obtenir qu'il n'y eût plus besoin de femmes perdues? Il faudrait, pour cela, que les hommes qui les achètent et les tuent, sentent toute l'immoralité de leur rôle de marchands d'esclaves et s'en épouvantent. Il faut sauver les hommes.

« Pour cela, la science et les arts, pensait Vassîliév, ne peuvent rien. Quelque élevés que semblent sciences et arts, ils sont l'œuvre des hommes, la chair de notre chair, le sang de notre sang. Ils souffrent des mêmes maux que nous; et notre corruption se reflète en eux tout d'abord. La littérature et la peinture n'exploitent-elles pas le nu et l'amour vénal? La science n'enseigne-t-elle pas de regarder ces femmes publiques comme une simple marchandise qui, en cas de défectuosité, doit être éliminée? Dans les questions de morale, il n'y a qu'une issue, l'apostolat. »

Et Vassîliév se mit à rêver que, le lendemain, il se tiendrait au coin de la rue S... et dirait aux passants :

— Où allez-vous et pourquoi? Ayez la crainte de Dieu!

Il s'adresserait aux cochers indifférents et leur dirait :

— Pourquoi stationnez-vous ici? Pourquoi ne vous rebellez-vous pas, ne vous indignez-vous pas? Vous croyez en Dieu, et savez que vous péchez et que, pour ce qui se fait ici, des gens iront en enfer. Pourquoi vous taisez-vous? Ces femmes sont, il est vrai, des étrangères pour vous, mais elles ont comme vous des pères, des frères...

Un de ses camarades avait dit de Vassiliév qu'il était un homme de talent. Il est des talents littéraires, dramatiques, artistiques; lui, avait un talent spécial : le talent humanitaire. Il avait un flair aigu, magnifique de la douleur en général. Comme un bon acteur exprime les mouvements et la voix des autres, Vassiliév savait ressentir en son cœur la douleur d'autrui. En voyant des larmes, il pleurait; près d'un malade, il devenait lui-même malade et gémissait; s'il était témoin d'une violence, il lui semblait que cette violence s'opérait sur lui; il prenait peur comme un gamin, mais, après avoir eu peur, il courait au secours d'autrui. La douleur des autres l'irritait, l'éveillait, l'exaspérait, *et cætera*.

Son camarade avait-il raison? Je ne sais; mais ce que ressentit Vassiliév quand il lui sembla que la question était résolue, ressemblait beaucoup à de l'inspiration. Il pleura, se mit à rire, prononça tout haut les paroles qu'il dirait le lendemain. Il éprouva un vif amour pour les gens qui l'écouteraient et se rangeraient à côté de lui, au coin de la rue S..., pour prêcher. Il se mit à écrire des lettres, se donna des serments...

Tout cela aussi ressemblait à de l'inspiration, en ce que cela ne durait pas. Vassiliév se fatigua vite, et,

quand il se remit à penser à la question et à la poser autrement, il perdit courage.

Comme les montagnes pèsent sur la terre, les femmes de Londres, de Hambourg et de Varsovie pesaient sur lui de toute leur masse. Vassiliév, écrasé, se perdit. Il convint qu'il n'avait pas le don de la parole, qu'il était pusillanime et poltron, que les indifférents ne voudraient peut-être pas l'écouter et le comprendre, lui, étudiant en droit de troisième année, timide et négligeable, et que le véritable apostolat ne consiste pas seulement en prêches, mais en actes.

Lorsqu'il fit jour et que des voitures roulaient déjà dans la rue, Vassiliév, étendu sur son divan, le regard fixe, ne pensait plus ni aux femmes, ni aux hommes, ni à l'apostolat ; toute son attention était portée sur sa souffrance d'âme. C'était une douleur obtuse, indéterminée, sans objet, ressemblant à l'angoisse, au degré le plus haut de l'effroi, et au désespoir. Vassiliév pouvait indiquer où elle résidait : dans la poitrine, sous le cœur ; mais on ne pouvait la comparer à rien.

Il avait eu jadis de forts maux de dents, il avait eu une pleurésie et des névralgies, mais, en comparaison, tout cela n'était rien. Quand son âme souffrait, la vie lui semblait atroce. L'excellente thèse qu'il avait écrite, les gens qu'il aimait, le sauvetage des femmes perdues, tout ce que, la veille, il aimait encore, ou ce pour quoi il était indifférent, tout, maintenant, à s'en souvenir, l'irritait autant que le bruit des voitures, l'affairement des garçons dans le couloir et que la lumière du jour. Si quelqu'un eût fait maintenant sous ses yeux un exploit de charité ou une atroce violence, l'une et l'autre chose eussent également produit sur lui une affreuse impres-

sion. De toutes les pensées qui flottaient paresseusement dans sa tête, deux seulement ne l'irritaient pas : l'une qu'il avait à toute minute le pouvoir de se tuer, l'autre que son mal ne durerait pas plus de trois jours. Il savait la seconde chose par expérience.

Après être resté quelque temps couché, il se leva, ne marcha plus comme d'habitude en diagonale dans sa chambre, mais en carré, longeant les murs. Il se regarda, en passant, dans la glace. Son visage était pâle, amaigri, ses tempes enfoncées, ses yeux agrandis, plus fixes, plus foncés, comme les yeux d'un autre ; ils exprimaient une insupportable souffrance d'âme.

A midi, le peintre frappa.

— Grigôry, demanda-t-il, es-tu chez toi ?

Ne recevant pas de réponse, il attendit un peu, réfléchit, et se dit tout haut, en petit-russien :

— Il n'y est pas. Il est allé à l'Université, garçon trois fois maudit !

Et il partit.

Vassiliév se coucha sur son lit ; la tête enfouie sous l'oreiller, il se mit à pleurer de douleur. Il pleura ainsi jusqu'au soir, et, plus abondantes coulaient ses larmes, plus sa douleur d'âme devenait affreuse. A la brune, il se souvint de la torturante nuit qui l'attendait, et un effroyable désespoir s'empara de lui. Il s'habilla vite, s'enfuit de sa chambre, et, laissant sa porte grande ouverte, sortit dans la rue sans aucune raison... Sans se demander où il allait, il se dirigea rapidement vers la *Sadôvaia*.

La neige tombait abondamment comme la veille ; il dégelait. Les mains enfoncées dans ses manches, tremblant et tressaillant aux chocs, aux timbres des

tramways et aux rencontres des passants, Vassiliév passa de la Sadôvaia à la Tour de Soukharév, puis à la Porte-Rouge. De là, il tourna dans la Bassmânaïa. Il entra dans un cabaret et but un grand verre de vodka ; mais cela n'alla pas mieux. Arrivé au *Razgoulaï*, il tourna à droite et s'engagea dans des rues où il n'avait jamais été de sa vie. Il atteignit le vieux pont où bruit la Iaoûza, et où l'on voit les longues rangées de lumières des fenêtres des Casernes-Rouges. Pour divertir par quelque sensation nouvelle ou par une autre douleur sa douleur d'âme, ne sachant que faire, tremblant et pleurant, Vassiliév déboutonna son pardessus et sa tunique, et exposa à la neige humide et au vent sa poitrine nue. Mais cela non plus ne diminua pas sa souffrance.

Il se pencha alors sur le parapet et regarda la Iaoûza, noire, impétueuse, et voulut s'y jeter la tête la première, non par dégoût de la vie, non pour se suicider, mais pour, du moins, se faire du mal et substituer une douleur à une autre.

Mais l'eau noire, l'obscurité, les rives désertes, couvertes de neige, étaient effrayantes. Il eut un frisson et partit plus loin. Il longea les Casernes-Rouges, puis revint et descendit dans un petit bois ; de là, il revint sur le pont.

« Non, pensa-t-il, il faut que je rentre, que je rentre... Chez moi, il me semble, je suis mieux... »

Et il revint... Rentré, il arracha de lui son pardessus mouillé, son chapeau, se mit à longer les murs, et marcha sans se fatiguer jusqu'au matin.

## VII

Lorsque, le lendemain matin, l'étudiant en médecine et le peintre vinrent le voir, il arpentait sa chambre, la chemise déchirée, les mains mordues, et il gémissait de souffrance.

— Au nom de Dieu ! se mit-il à sangloter en voyant ses amis, menez-moi où vous voudrez, faites ce que vous saurez, mais, de par Dieu, sauvez-moi au plus vite ; ou je me tuerai !

Le peintre pâlit et perdit la tête. L'étudiant fut près de pleurer, mais, songeant que les médecins doivent être, en toute circonstance, de sang-froid et sérieux, il dit froidement :

— C'est une crise nerveuse que tu as. Ce n'est rien. Allons tout de suite chez le docteur.

— Où vous voudrez. Mais vite au nom de Dieu !

— Ne t'agite pas. Il faut se dominer.

Le peintre et l'étudiant en médecine habillèrent, de leurs mains tremblantes, Vassiliév et l'emmenèrent.

— Mikhâïl Serguieïtch veut depuis longtemps te connaître, disait en route le carabin. C'est un très brave homme, très calé. Il a passé sa thèse en 82 et a déjà

une grosse clientèle. Il traite les étudiants en camarades.

— Vite, vite... les pressait Vassîliév.

Mikhâïl Serguieïtch, un médecin blond, replet, reçut les amis d'un air poli, sérieux, froid, ne souriant que d'une joue.

— Mayer et le peintre m'ont déjà parlé de ce dont vous souffrez, dit-il en regardant Vassîliév d'un œil scrutateur. Très heureux de vous servir. Alors qu'y a-t-il? Asseyez-vous, je vous prie.

Il le fit asseoir dans un grand fauteuil et approcha de lui une boîte de cigarettes.

— Alors?... commença-t-il, en se lissant les genoux. Venons au fait... Quel âge avez-vous?

Il posa des questions, et l'étudiant en médecine répondit. Il demanda si le père de Vassîliév n'avait pas eu quelques maladies spéciales, s'il ne buvait pas par accès, si on ne lui connaissait aucune cruauté ou étrangeté particulières... Il répéta les mêmes questions au sujet de son oncle, de sa mère, de ses sœurs et frères. Apprenant que sa mère avait eu une très belle voix et qu'elle avait joué parfois à la scène, il s'anima tout à coup et demanda :

— Pardon, ne vous rappelleriez-vous pas si votre mère avait une passion pour le théâtre?

Il s'écoula une vingtaine de minutes. Vassîliév était agacé que le docteur se caressât les genoux et parlât toujours de la même chose.

— Autant que je comprenne vos questions, docteur, lui dit-il, vous voulez savoir si mon mal n'est pas héréditaire. Il ne l'est pas!

Le docteur demanda ensuite si Vassîliév n'avait pas eu, dans sa jeunesse, des vices secrets, n'avait pas reçu

des coups à la tête, éprouvé des emballements, eu des singularités, des passions exceptionnelles. On peut, sans aucun dommage pour la santé, ne pas répondre à la moitié des questions ordinaires que posent à leurs clients les docteurs consciencieux, mais Mikhâïl Serguieïtch, l'étudiant en médecine et le peintre faisaient de telles figures que, si Vassiliév n'avait pas répondu à une seule de ces questions, tout eût été perdu. Recevant les réponses, le docteur les inscrivait, pour quelque raison, sur un bout de papier. Apprenant que Vassiliév avait suivi des cours d'histoire naturelle et faisait son droit, le docteur réfléchit...

— Il a écrit l'an dernier, dit l'étudiant en médecine une excellente thèse...

— Pardon, dit le docteur en souriant d'une joue, ne m'interrompez pas ; vous m'empêchez de me concentrer... Oui, naturellement, cela a aussi un rôle dans l'amnésie ! Travail intellectuel forcé, surmenage... Oui, oui... Vous buvez de la vodka ? demanda-t-il à Vassiliév.

— Très rarement.

Il s'écoula encore une vingtaine de minutes. L'étudiant en médecine se mit à dire à mi-voix son avis sur les causes immédiates de la crise et raconta que, l'avant-veille, lui, le peintre et Vassiliév avaient été rue S...

« Ils oublient pourquoi ils m'ont amené ici... singea Vassiliév. Je me sens mieux, il me semble, chez moi qu'ici... Je vais partir. »

Le ton indifférent, l'enjouement retenu avec lequel les amis et le docteur parlaient des femmes et de la malheureuse rue, lui semblaient au plus haut degré dégoûtant.

— Docteur, demanda-t-il en se retenant pour ne pas être grossier, une seule chose, je vous prie : la prostitution est-elle ou n'est-elle pas un mal?

— Mon bon, répondit le docteur, de l'air d'avoir résolu depuis longtemps cette question en ce qui le concernait, qui donc en doute? Qui?

— Vous êtes psychiatre? demanda grossièrement Vassiliév.

— Oui, monsieur.

— Peut-être, dit Vassiliév en se levant et se mettant à marcher à grands pas, avez-vous tous raison; peut-être! Mais tout cela me semble étonnant! On regarde comme une sorte de haut fait que j'aie suivi deux facultés. On me porte aux nues parce que j'ai écrit une thèse qui sera mise au rebut et oubliée dans trois ans, mais, parce que mon âme souffre, parce que je ne puis parler des femmes déchues aussi froidement que de ces chaises-là, on me soigne; on m'appelle fou, on me plaint!

Vassiliév eut tout à coup insupportablement pitié de lui-même; il se mit à pleurer et tomba dans un fauteuil. Les gens qu'il avait vus l'avant-veille passèrent au vif dans son imagination.

— Elles sont vivantes, vivantes! dit-il, en se prenant la tête, au désespoir. Si je cassais cette lampe, vous en auriez de la peine, et là-bas, ce ne sont pas des lampes dont il s'agit; ce sont des êtres humains! Des êtres vivants!

Les amis regardèrent le médecin d'un air interrogateur.

Le docteur, de l'air de comprendre parfaitement les larmes, le désespoir et les paroles du patient, et de l'air

de se sentir un spécialiste en tout cela, s'approcha de Vassiliév et lui donna, en silence, à boire on ne sait quelles gouttes ; puis, quand le jeune homme se fut calmé, il le déshabilla et se mit à mesurer avec une sorte de compas la sensibilité de sa peau.

En suite de sa colère contre le docteur, de sa pitié pour lui-même et de ses larmes, Vassiliév sentit du mieux. Quand il quitta le docteur, il avait déjà honte de sa crise. Le bruit des voitures ne lui semblait plus irritant ; la sensation de pesanteur sous le cœur s'allégeait, se fondait... Il avait en mains deux ordonnances : l'une lui prescrivait du bromure, l'autre de la morphine... Il avait déjà pris de tout cela !

Il s'arrêta un instant dans la rue, réfléchit, et, ayant dit adieu à ses camarades, il se dirigea à pas lents vers l'Université.

# LA CHORISTE

Jadis, lorsqu'elle était plus jeune, plus jolie et avait plus de voix, Nicolâi Pétrôvitch Kolpakov, son adorateur, vivait chez elle à la campagne, à l'entresol.

Il faisait aujourd'hui extrêmement chaud et lourd. Kolpakov ne venait que de dîner et, comme il avait bu toute une bouteille de mauvais porto, il se sentait mal à l'aise et était de mauvaise humeur. Elle et lui s'ennuyaient, attendant que la chaleur tombât pour aller se promener.

Soudain, à l'improviste, on sonna. Kolpakov, en bras de chemise et en pantoufles, sursauta et regarda attentivement Pâcha (1).

— Probablement le facteur ou, peut-être, une amie, dit la chanteuse.

Kolpakov ne se gênait ni devant le facteur ni devant les amies de Pâcha ; pourtant il prit à brassée, à tout hasard, ses habits et passa dans la chambre voisine. Pâcha courut ouvrir.

A son grand étonnement, elle vit sur le seuil non pas le facteur, ni une amie, mais une inconnue, jeune, belle, bien mise, et, selon toute apparence, une femme comme il faut.

(1) Diminutif de Prascovia (nom de la choriste). (Tr.)

L'inconnue était pâle, et essoufflée comme si elle eût monté un long escalier.

— Que désirez-vous? lui demanda Pâcha.

La dame ne répondit pas tout de suite. Elle fit quelques pas en avant, jeta avec lenteur un regard circulaire sur la chambre, et s'assit comme si, fatiguée ou malade, elle ne pouvait tenir debout. Ensuite elle remua longtemps ses lèvres pâles, faisant effort pour dire quelque chose.

— Mon mari est ici! fit-elle enfin, levant vers Pâcha ses grands yeux aux paupières rougies de larmes.

— Quel mari? marmotta Pâcha.

Et soudain elle s'effraya au point que ses pieds et ses mains devinrent froids.

— Quel mari? répéta-t-elle, se mettant à trembler.

— Mon mari... Nicolâi Pétrôvitch Kolpakov.

— No... non, madame... Je... je ne connais aucun mari.

Une minute s'écoula dans le silence. L'inconnue passa plusieurs fois son mouchoir sur ses lèvres pâles, et, pour surmonter son tremblement, retenait son souffle. Pâcha, comme fichée, restait immobile devant elle et la regardait avec crainte et perplexité.

— Alors, demanda la dame, d'une voix déjà plus ferme, avec un sourire étrange, vous dites qu'il n'est pas ici?

— Je... je ne sais pas qui vous demandez.

— Vous êtes mauvaise, lâche, exécration!... souffla l'inconnue en examinant Pâcha avec haine et dégoût. Oui, oui... vous êtes mauvaise! Je suis très contente de pouvoir vous le dire!

Pâcha sentit qu'elle produisait sur cette dame en noir, aux yeux fâchés et aux doigts blancs, effilés, une impression atroce, abominable, et elle eut honte de ses joues rouges, pleines, dē son nez picoté de petite vérole, et de ses mèches sur le front, qu'elle ne pouvait jamais ramener en arrière. Il lui semblait que si elle eût été mince, non poudrée, et différemment coiffée, elle aurait pu cacher qu'elle n'était pas honnête. Il eût été alors moins effrayant et moins honteux de se trouver devant une dame mystérieuse.

— Où est mon mari?... continua la dame. Du reste qu'il soit ici ou ailleurs, peu importe... Je dois seulement vous dire qu'on a découvert dans sa gestion une irrégularité et qu'on cherche Nicolaï Pétrôvitch... On veut l'arrêter. Voilà votre œuvre !

L'inconnue se leva et se mit à marcher dans la chambre avec une vive agitation. Pâcha la regardait effarée, sans comprendre.

— On va le retrouver aujourd'hui même et l'arrêter, dit la dame avec un sanglot, dans lequel on sentait l'offense et le dépit. Je sais qui l'a entraîné à cette abomination ! Mauvaise, exécrationnelle femme ! Dégoûtante, vénale créature !... (Les lèvres de la dame se crispèrent, et, de dégoût, son nez se fronça.) Je suis sans force... écoutez-moi, femme vile !... Je suis faible, vous êtes plus forte que moi, mais il est quelqu'un qui me défendra, moi et mes enfants. Dieu voit tout ! Il est juste ! Il vous fera payer chacune de mes larmes, toutes mes nuits sans sommeil ! Un temps viendra où vous vous souviendrez de moi !...

Derechef un silence s'établit. La dame marchait dans la chambre et se tordait les mains ; Pâcha continuait

à la regarder d'un air stupide, perplexe, attendant quelque chose de terrible.

— J'ignore tout, madame, balbutia-t-elle.

Et elle se mit tout à coup à pleurer.

— Vous mentez, s'écria la dame, les yeux brillants, la regardant avec colère. Je sais tout ! Je vous connais depuis longtemps. Je sais que, ce dernier mois, mon mari passait toutes ses journées ici.

— Oui. Et qu'est-ce que cela prouve ? Je reçois beaucoup de gens, mais je ne force personne à venir ; chacun est libre.

— Je vous dis que l'on a découvert un détournement. Il a dépensé l'argent qui ne lui appartenait pas. Pour une femme... comme vous... pour vous, il s'est décidé au crime ! Écoutez, dit-elle d'un ton résolu, s'arrêtant devant la choriste, vous ne pouvez pas avoir de principes ; vous ne vivez que pour faire le mal ; c'est votre but ; mais on ne peut croire que vous soyez tombée si bas qu'il ne subsiste en vous aucune trace de sentiment humain ! Nicolâï Pétrôvitch a une femme, des enfants... Si on le condamne, si on le relègue, mes enfants et moi nous mourrons de faim... Comprenez ça ! Et pourtant, il y a un moyen de le sauver, lui et nous, de la pauvreté et du déshonneur. Si je verse aujourd'hui neuf cents roubles, on le laissera en paix. Rien que neuf cents roubles !

— De quels neuf cents roubles me parlez-vous ? demanda doucement Pâcha. Je... je ne sais pas... Je ne les ai pas pris...

— Je ne vous demande pas neuf cents roubles... Vous n'avez pas d'argent, et je n'ai besoin du vôtre. Je demande autre chose... Les hommes offrent d'ordi-

naire à des femmes comme vous des bijoux. Rendez-moi seulement ceux que mon mari vous a donnés !

— Madame, dit Pâcha, d'une voix perçante, commençant à comprendre, il ne m'a jamais donné aucun bijou !

— Où donc est l'argent ? Il a dépensé le sien, le mien, celui des autres... Où tout cela est-il passé?... Écoutez, je vous en prie ! Je me suis laissé emporter et vous ai dit des choses désagréables, mais je m'excuse. Vous devez me haïr, je le sais, mais, si vous êtes capable de pitié, mettez-vous à ma place ! Je vous en supplie, rendez-moi les bijoux !

— Hm... dit Pâcha, haussant les épaules, je le ferais avec plaisir ; mais, que Dieu me confonde, monsieur votre mari ne m'a jamais rien donné ! Croyez-en ma parole. Mais pourtant, vous avez raison, fit la chanteuse troublée ; il m'a apporté une fois deux petits objets. Si vous le voulez, je vais vous les remettre...

Pâcha ouvrit un des tiroirs de sa coiffeuse et en sortit un bracelet en or creux et une mince bague, ornée d'un rubis.

— Voici, prenez, je vous en prie ! dit-elle, tendant ces objets à la visiteuse.

La dame devint pourpre et son visage trembla sous l'insulte.

— Que me donnez-vous là ? dit-elle. Je ne demande pas la charité ; je demande ce qui ne vous appartient pas..., ce que vous avez extorqué à mon mari... cet homme faible et malheureux... profitant de votre situation... Jeudi, quand je vous ai vue avec lui, au débarcadère, vous aviez des broches et des bracelets de prix. Pourquoi jouer avec moi à l'agneau innocent ? Je vous

le demande, une dernière fois : me remettez-vous les bijoux?

— Que vous êtes étrange, en vérité!... dit Pâcha, commençant à s'offenser. Je vous assure que je n'ai rien reçu de votre Nicolâï Pétrôvitch, sauf ce bracelet et cette petite bague. Il ne m'apportait que des gâteaux.

— Des gâteaux!... ricana la dame. A la maison, les enfants n'ont rien à manger, et, ici, il y a des gâteaux!... Vous refusez, décidément, de me rendre les bijoux?

Ne recevant pas de réponse, la dame s'assit, et, pensive, regarda fixement devant elle.

— Que faire maintenant? marmotta-t-elle. Si je ne trouve pas neuf cents roubles, il est perdu et je le suis, ainsi que mes enfants. Tuer cette misérable ou me jeter à genoux devant elle?...

La dame s'enfouit le visage dans son mouchoir de poche et se mit à sangloter.

— Je vous en prie! dit-elle à travers ses sanglots. Vous qui avez ruiné et perdu mon mari, sauvez-le à présent!... Si vous n'avez pas pitié de lui, il y a les enfants... les enfants!... Quelle est leur faute, à eux?

Pâcha s'imagina les petits dans la rue, pleurant de faim, et elle se mit à pleurer elle aussi.

— Que puis-je faire, madame? demanda-t-elle. Vous dites que je suis une misérable et que j'ai ruiné Nicolâï Pétrôvitch; et je vous le dis, comme devant Dieu lui-même..., je vous assure que je n'ai tiré de lui aucun profit... Seule, parmi nous, Môtia a un ami riche; toutes les autres nous avons à peine le pain et le beurre (1). Je recevais Nicolâï Pétrôvitch parce qu'il est instruit

(1) Mot à mot, le pain et le kvass. (Tr.)

et délicat. Nous ne pouvons pas ne pas recevoir ceux qui viennent.

— Je demande les bijoux ! Rendez-moi les bijoux ! Je pleure... Je m'humilie... Vous voulez que je me mette à genoux ? Le voulez-vous ?

Pâcha, effrayée, poussa un cri et l'arrêta de la main. Elle sentait que cette dame, belle et pâle, qui s'exprimait noblement, comme au théâtre, pouvait en effet se mettre à genoux, devant elle, par noblesse justement, par fierté, pour se grandir, et la rabaisser, elle, la choriste.

— Bon, je vais vous remettre les bijoux, dit Pâcha vivement, essuyant ses yeux. Prenez-les ! Seulement, ils ne viennent pas de Nicolâï Pétrôvitch. Je les ai reçus d'autres personnes... Si vous y tenez, madame...

Pâcha ouvrit le premier tiroir de sa commode, y prit une broche de diamant, un collier de corail, quelques bagues, un bracelet, et les remit à la visiteuse.

— Prenez ces objets, si vous le désirez, mais je n'ai tiré de votre mari aucun profit. Prenez, enrichissez-vous ! continua-t-elle, offensée par la menace de se mettre à genoux. Mais si vous êtes noble... si vous êtes sa femme légitime, vous devriez le garder près de vous ! C'est vrai, ce n'est pas moi qui l'ai attiré chez moi, il y est venu de lui-même...

La dame, à travers ses larmes, regarda les bijoux remis et dit :

— Ce n'est pas encore tout... Il n'y en a pas là pour cinq cents roubles.

Pâcha tira encore vivement de sa commode une

montre en or, un porte-cigare et des boutons de manchettes, et dit, en ouvrant les bras :

— Il ne me reste rien... Fouillez !

La visiteuse soupira, enveloppa de ses mains tremblantes les bijoux dans son mouchoir et, sans dire un mot, sans même faire un signe de tête, elle sortit.

La porte de la chambre voisine s'ouvrit et Kolpakov entra. Il était pâle, il secouait nerveusement la tête comme s'il venait de boire quelque chose de très amer. Il avait des larmes aux yeux.

— Quels bijoux m'avez-vous donc apportés? dit Pâcha se lançant vers lui. Quand cela? Permettez-moi de le demander?

— Des bijoux... Il s'agit bien de bijoux! dit Kolpakov, secouant la tête. Mon Dieu! Elle a pleuré devant toi, elle s'est humiliée...

— Je vous demande quels bijoux vous m'avez jamais apportés? cria Pâcha.

— Mon Dieu, elle, une honnête femme, fière, pure, elle voulait se mettre à genoux devant... devant cette fille!... Et c'est moi qui l'ai obligée à cela! Moi qui l'ai permis!

Il se prit la tête entre les mains et dit en gémissant :

— Non, je ne me pardonnerai jamais cela! Laisse-moi, malheureuse! cria-t-il avec dégoût, s'éloignant de Pâcha et l'éloignant de lui, les mains tremblantes... Elle voulait se mettre à genoux et... devant qui? Devant toi? Oh! mon Dieu!

Il s'habilla avec hâte, et, s'écartant avec dégoût de Pâcha, se dirigea vers la porte et partit.

Pâcha s'étendit sur son lit et se mit à pleurer bruyamment. Elle regrettait déjà ses bijoux, donnés sans réflexion, et se sentait offensée. Elle se rappela comment, il y avait trois ans, un marchand l'avait battue sans raison ; et elle se mit à pleurer encore plus fort.

1892.

LE VIOLON  
DE ROTHSCHILD

La ville était petite, moindre qu'un village. Elle n'était presque habitée que par des vieillards qui mouraient si rarement que c'en était pitié. Il n'y fallait quelques cercueils que pour l'hôpital et la prison ; en un mot, les affaires n'y allaient pas. Si Iâkov Ivânov eût fait des cercueils dans un chef-lieu, il eût certainement possédé une maison, et on lui eût donné du « Iâkov Matvèitch ». Mais, dans cette mauvaise petite ville, on ne l'appelait que Iâkov ; dans la rue on l'avait même, on ne sait pourquoi, surnommé Bronnza, et il y vivait, pauvre comme un moujik, dans une vieille petite isba d'une seule pièce où s'entassaient de compagnie, lui, Mârfa, le poêle, un lit à deux places, les cercueils, l'établi et tous les ustensiles du ménage.

Iâkov fabriquait de bons cercueils solides. Pour les moujiks et les artisans, il les faisait à sa taille, sans se tromper jamais, car il n'y avait nulle part, même à la prison, des gens plus grands et plus forts que lui, bien qu'il eût déjà soixante-dix ans. Pour les nobles et pour les femmes, Iâkov exécutait ses cercueils sur mesure et en prenait les dimensions avec une archine en fer. Il acceptait sans empressement les commandes de cercueils d'enfants et les confectionnait sans se déranger,

à vue d'œil, avec dédain ; en touchant l'argent, il disait chaque fois :

— J'avoue que je n'aime pas à m'occuper de niaiseries.

En dehors de son métier, Iâkov gagnait aussi quelques sous à jouer du violon. Pour les mariages, on louait d'ordinaire, dans la petite ville, un orchestre juif que dirigeait l'étameur Moïssey Ilytch Chakhès ; l'entrepreneur prélevait, pour sa part, plus de la moitié de la recette. Comme Iâkov connaissait surtout des chansons russes, Chakhès l'invitait de temps à autre à jouer dans son orchestre ; il le payait cinquante copeks par jour, sans parler des cadeaux des invités. Quand Bronnza s'asseyait dans l'orchestre, il se mettait tout d'abord à suer et à rougir : il faisait chaud et cela sentait l'ail à étouffer. Son violon miaulait et près de son oreille droite, la contrebasse s'enrouait ; près de la gauche, la flûte pleurait. Celui qui en jouait était un maigre juif roux, le visage couvert d'un réseau de veines rouges et bleues. Il portait le nom de Rothschild, le fameux homme riche.

Et ce maudit juif parvenait à jouer même les choses les plus gaies sur un ton plaintif... Iâkov, sans raison plausible, ressentait de la haine et du mépris pour les juifs, et surtout pour Rothschild. Il commençait à le taquiner, l'injurait ; une fois même il voulut le battre. Rothschild s'en irrita et lui dit farouchement :

— Si je n'estimais pas votre talent il y a longtemps que je vous aurais fait passer par la fenêtre.

Et il se mit à pleurer.

En raison de cela, on n'invitait que rarement Bronnza. On ne le faisait que dans le cas d'extrême urgence, quand un des juifs manquait.

Iâkov n'était jamais de bonne humeur parce qu'il lui arrivait souvent de subir des pertes effrayantes. C'était péché, par exemple, de travailler les dimanches et fêtes ; le lundi est un mauvais jour ; on arrivait ainsi à un total de près de deux cents jours pendant lesquels il fallait, malgré soi, se croiser les bras. Et quelles pertes cela donnait !... Si l'on faisait, en ville, un mariage sans musique, ou si Chakhès n'invitait pas Iâkov, c'était aussi une perte... Le commissaire de police fut malade et languit deux années ; Iâkov attendait sa mort avec impatience, mais le commissaire partit pour se soigner au chef-lieu de district et y mourut. Encore une perte d'au moins dix roubles ! Il aurait fallu en effet, au commissaire, un cercueil cher, recouvert de brocart glacé...

La pensée des pertes qu'il faisait assiégeait Iâkov, surtout la nuit. Il mettait son violon auprès de lui, sur son lit, et, lorsque toutes sortes de balivernes lui passaient en tête, il touchait les cordes. Le violon résonnait et Iâkov se sentait mieux.

Le 6 mai de l'an dernier, sa femme, soudainement, se sentit mal. La vieille respirait avec peine, buvait beaucoup d'eau, et chancelait. Le matin, elle alluma malgré tout le poêle et alla même chercher de l'eau. Mais sur le soir elle dut s'aliter.

Iâkov, toute la journée, joua du violon. Quand il fit entièrement nuit, il prit le livre dans lequel il inscrivait chaque jour les pertes qu'il éprouvait, et, par ennui, se mit à en faire le compte pour l'année. Le total monta à plus de mille roubles ! Cela troubla tellement le vieillard qu'il jeta son boulier par terre et trépigna. Puis il releva l'instrument, le fit encore claquer longuement et soupira profondément.

Son visage était rouge, mouillé de sueur. Il pensa que, s'il avait mis à la banque ce millier de roubles perdus, le revenu annuel en atteindrait au moins quarante roubles ; donc ces quarante roubles-là étaient aussi une perte. Bref, de quelque côté que l'on se tourne, il n'est que pertes, et rien d'autre.

— Iâkov ! appela tout à coup la vieille, je meurs !

Bronnza regarda sa femme. Sa figure était rose de fièvre, extraordinairement sereine et joyeuse. Il était habitué à lui voir un visage pâle, timide et malheureux, et il se troubla. Il lui sembla que sa femme se mourait en effet et qu'elle était contente de quitter enfin, pour toujours, cette isba, ces cercueils, et Iâkov lui-même...

Mârfa regardait le plafond et remuait les lèvres. Elle avait l'air heureux comme si elle voyait la mort, sa libératrice, et si elles chuchotaient ensemble.

C'était déjà le point du jour. A la fenêtre l'aurore rougissait. En regardant la vieille, Iâkov se rappela soudain qu'il ne lui avait pas, de toute sa vie, lui semblait-il, fait une seule caresse, qu'il ne l'avait jamais plainte, n'avait jamais songé à lui acheter le moindre fichu, à lui apporter d'une noce quelque friandise. Il n'avait fait que crier après elle, et lui reprocher ses pertes, se jetant sur elle les poings fermés. A la vérité, il ne l'avait jamais battue, mais il en faisait le geste, et Mârfa était chaque fois atterrée d'effroi. Il ne lui permettait pas de boire du thé, parce que, en dehors de cela, ils dépensaient déjà beaucoup, et Mârfa ne buvait que de l'eau chaude. Et Iâkov comprit pourquoi elle avait maintenant une face si étrange, si joyeuse ; et l'angoisse l'étreignit.

Le matin venu, il emprunta le cheval de son voisin

et emmena Mârfa à l'hôpital. Il n'y avait que peu de monde : il n'eut à attendre que trois heures. A sa grande satisfaction, ce n'était pas, ce jour-là, le docteur qui faisait la consultation ; il était lui-même malade : c'était l'officier de santé, Maxime Nicolâitch, — vieillard dont tout le monde disait en ville que, bien qu'il fût buveur et querelleur, il en savait plus long que le docteur.

— Bonne santé à vous, lui dit Iâkov, introduisant la vieille dans la salle de consultation. Excusez-nous, Maxime Nicolâitch, de venir toujours vous déranger avec nos petites affaires... Tenez, veuillez regarder ; mon objet est malade... la compagne de ma vie, comme on dit... passez-moi l'expression.

Fronçant ses sourcils gris et lissant ses favoris, l'officier de santé considéra la vieille, assise sur un tabouret, voûtée et maigre, le nez pointu, la bouche ouverte, et ressemblant, de profil, à un oiseau qui veut boire.

— Oui... C'est ça... dit lentement l'officier de santé en soupirant ; l'influenza ou peut-être même la fièvre... Il y a maintenant en ville du typhus. Et puis quoi ? La vieille a fait son temps, que Dieu en soit remercié !... Quel âge a-t-elle ?

— Soixante-dix ans dans un an.

— Eh bien, elle a fait son temps !... Il faut en prendre son parti.

— Vous avez certainement raison, Maxime Nicolâitch, dit Iâkov en souriant par politesse, et je vous suis sensiblement reconnaissant de votre obligeance ; mais permettez-moi de le dire : tout insecte veut vivre.

— Il y a tant de choses que l'on désire ! dit l'officier, comme s'il dépendait de lui que la vieille vécût ou

mourût... Alors, écoute, l'ami ; tu lui mettras sur la tête une compresse froide et lui feras prendre ces poudres deux fois par jour. Maintenant au revoir ! *Bonjour*.

A son expression Iâkov vit que l'affaire était mauvaise et qu'aucune poudre ne servirait à rien. Il était clair maintenant pour lui que Mârfa mourrait vite — le jour même ou le lendemain. Il poussa légèrement du coude l'officier de santé, cligna de l'œil, et lui dit à mi-voix :

— Maxime Nicolâitch, et si on lui mettait des ventouses ?

— Pas le temps, pas le temps, l'ami !... Prends la vieille, et que Dieu vous garde ! Au revoir.

— Faites-moi cette grâce, supplia Iâkov. Vous savez vous-même que si elle avait, supposons, mal au ventre, ou quelque chose d'intérieur, ce serait des poudres et des gouttes qu'il faudrait ; mais elle a un refroidissement. Dans un refroidissement, la première chose, Maxime Nicolâitch, c'est de chasser le sang.

Mais l'officier avait déjà appelé un autre malade. Une femme entra dans la salle, avec un enfant.

— Va-t'en, va-t'en !... dit-il à Iâkov en fronçant les sourcils. Pas d'histoires !

— Alors, du moins mettez-lui des sangsues ? Faites que l'on ait éternellement à prier Dieu pour vous !

L'officier s'irrita et cria :

— Parle encore un peu ! tête de bois !...

Iâkov s'emporta aussi, devint pourpre, mais il ne souffla mot ; il prit Mârfa par la main et l'emmena.

Ce ne fut qu'une fois assis dans le chariot qu'il regarda durement et ironiquement du côté de l'hôpital, et dit :

— On en a mis des artistes là-dedans !... A un riche, il aurait certainement posé des ventouses, et, à un pauvre, il regrette même une sangsue ! Hérodes !

Quand ils furent revenus chez eux, Mârfa entra dans l'isba et resta dix minutes debout, appuyée contre le poêle. Il lui semblait que, si elle se couchait, Iâkov parlerait de ses pertes et la tancerait pour rester toujours couchée et ne pas vouloir travailler. Iâkov la regardait avec ennui et se rappelait que, le lendemain, c'était la fête de saint Jean-le-Théologien, le surlendemain, celle de saint Nicolas-le-Thaumaturge, ensuite, dimanche, puis lundi, mauvais jour : quatre jours de suite on ne pourrait pas travailler ; et Mârfa mourrait, probablement, un de ces jours-là. Il fallait donc faire sa bière le jour même.

Il saisit son archine de fer, s'approcha de la vieille et prit ses mesures. Ensuite Mârfa se coucha, et, s'étant signé, Iâkov se mit à faire son cercueil.

Quand l'ouvrage fut terminé, Bronnza ajusta ses lunettes et inscrivit sur son livre :

« Cercueil pour Mârfa Ivânovna, 2 R, 40 c. »

Et il soupira.

La vieille restait couchée, silencieuse, les yeux clos. Le soir, quand il fit sombre, elle appela tout à coup le vieillard.

— Te souviens-tu, Iâkov ? lui dit-elle, en le regardant joyusement. Te souviens-tu : il y a cinquante ans Dieu nous donna une enfant qui avait de jolis cheveux blonds ?... Nous nous asseyions toujours près de la rivière et chantions des chansons... sous le saule...

Et ayant souri amèrement, elle ajouta :

— La petite mourut.

Iâkov fit effort pour se souvenir, mais ne put se rappeler ni l'enfant, ni le saule.

— Tu rêves ça, dit-il.

Le prêtre vint, fit communier la vieille et lui donna l'extrême-onction. Puis Mârfa se mit à marmonner quelque chose d'inintelligible et, vers le matin, elle mourut.

Des vieilles voisines la lavèrent, l'habillèrent, la mirent en bière. Pour ne pas payer au sacristain d'argent superflu, Iâkov lut les psaumes lui-même. La fosse ne lui coûta rien parce que le gardien du cimetière était son compère. Quatre moujiks portèrent le cercueil au cimetière, non pas à prix d'argent, mais par considération. Derrière la bière venaient des vieilles, des mendiants, deux illuminés. Des gens qui les rencontraient se signaient pieusement. Et Iâkov était très aise que tout se passât de façon si décente, si convenable, coûtât si peu et ne fît de peine à personne. En disant le dernier adieu à Mârfa, Iâkov tâta la bière du doigt, et pensa : « C'est du bon ouvrage. »

Mais quand il revint du cimetière, une grande tristesse le prit. Il se sentait mal à l'aise, son haleine était brûlante et rude, ses jambes faiblissaient ; il avait soif. Et toutes sortes d'idées se mirent à lui passer par la tête. Il se ressouvint que, de toute sa vie, il n'avait pas plaint sa femme une seule fois et ne lui avait fait aucune caresse. En ces cinquante-deux années qu'ils avaient vécu ensemble dans la même isba, et qui furent très, très longues, il n'avait pas pensé à cela une seule fois, ni fait plus attention à elle que si elle eût été un chat ou un chien. Et pourtant elle chauffait le poêle chaque jour ; elle préparait et rôtissait les aliments ;

elle portait l'eau ; elle cassait le bois ; elle dormait sur le même lit que lui, et, lorsqu'il rentrait saoul d'une noce, elle suspendait religieusement son violon au mur et mettait son mari au lit : tout cela en silence, avec une expression soumise et tendre.

Rothschild, souriant et saluant, vint trouver Iâkov.

— Je vous cherche, petit oncle, lui dit-il. Moissey Ilytch vous salue et vous fait dire de venir chez lui au plus tôt.

Iâkov songeait bien à cela !... Il avait envie de pleurer.

— Laisse-moi ! dit-il, et il s'éloigna.

— Est-ce possible ? dit Rothschild, effrayé, se précipitant au-devant de lui ; Moissey Ilytch sera fâché ! Et il a ordonné que vous veniez tout de suite...

Il parut dégoûtant à Iâkov que le juif fût essoufflé, qu'il clignotât, qu'il eût, sur la figure, tant de taches de rousseur ; et il lui était dégoûtant de voir sa redingote verte, avec des rapiécages sombres, et toute sa silhouette frêle et falote.

— Qu'as-tu à te coller à moi, gousse d'ail ? lui cria-t-il ; ne t'accroche pas ! Laisse-moi !

Le juif se fâcha et cria aussi :

— Allons, si 'ous plaît, plus de calme, sans quoi je vous fais passer par-dessus la palissade !

— Disparais de devant mes yeux ! hurla Iâkov, en levant les poings sur lui. Il n'y a plus moyen de vivre avec ces galeux !

Rothschild, prêt à mourir de peur, s'accroupit et secoua ses mains au-dessus de sa tête, comme pour parer des coups ; puis il se releva et s'enfuit à perdre haleine. En courant il bondissait, remuait les bras, et on voyait son dos, long et maigre, trembler. Les gamins,

heureux de l'aubaine, coururent derrière lui, en criant : « Juif ! juif ! » Les chiens coururent aussi derrière lui en aboyant ; quelqu'un se mit à rire et siffla ; les chiens hurlèrent plus fort et avec plus d'ensemble... Puis un chien mordit sans doute le juif, car un cri désespéré et douloureux retentit.

Iâkov flâna sur le pâtis communal, puis il erra aux abords de la ville, marchant droit devant lui, et les gamins criaient :

— Bronnza arrive ! Bronnza vient !

Et ce fut la rivière. Des courlis volaient avec des cris aigus ; des canards nasillaient. Le soleil brûlait et il y avait sur l'eau une telle réverbération que cela faisait mal à voir. Iâkov prit le sentier au long de la rivière et vit une dame forte, aux joues rouges, qui sortait d'une cabine : « Hein ! pensa-t-il, quelle loutre ! » Non loin du bain, des gamins pêchaient les écrevisses. En voyant le vieillard, ils se mirent à crier avec frénésie : « Bronnza ! Bronnza ! »

Et voici un vieux saule caverneux sur lequel il y a des nids de corneilles... Et soudain, dans la mémoire de Iâkov se leva comme vivante la petite fille aux cheveux blonds. C'était justement le saule dont Mârfa lui avait parlé. Oui, c'était ce même saule, vert, calme, triste... Comme il avait vieilli, le pauvre saule !

Iâkov s'assit sous l'arbre et se mit à se souvenir. Sur l'autre rive, qui est maintenant un pré immergé, il y avait autrefois un grand bois de bouleaux, et là-bas, sur la colline nue que l'on voit à l'horizon, bleussait une vieille forêt de pins. Des barques glissaient sur la rivière.

Et maintenant, tout est nu et triste ! Sur l'autre rive,

il n'y a qu'un seul petit bouleau, jeune et svelte comme une demoiselle ; il n'y a sur la rivière que des canards et des oies ; il ne paraît pas qu'il y ait jamais eu là des gabares. Il semble même qu'il y ait peu d'oies en comparaison de jadis. Iâkov ferma les yeux, et, dans son imagination, d'énormes bandes d'oies blanches s'envolèrent à la rencontre les unes des autres.

Il ne comprenait pas qu'il ne fût pas venu une seule fois à la rivière en ces quarante ou cinquante dernières années, et que, s'il y était venu, il n'eût pas fait attention à elle. C'est que c'est une rivière assez grande, pas à dédaigner ! On aurait pu y organiser des pêcheries et vendre les poissons aux marchands, aux fonctionnaires, au buffetier de la gare. On aurait pu se rendre en canot d'une propriété à une autre et jouer du violon ; et les gens de toute catégorie auraient payé pour cela. On aurait pu continuer à avoir des gabares ; cela eût été plus avantageux que de faire des cercueils. Enfin on aurait pu élever des oies, les tuer et les envoyer à Moscou en hiver. Rien qu'avec le duvet, on aurait pu gagner plus de dix roubles par an. Iâkov avait laissé passer l'occasion, n'avait rien fait... Quelles pertes ! ah ! quelles pertes !...

Et si l'on avait à la fois pêché du poisson, joué du violon, eu des gabares et tué des oies, quel capital cela eût produit !... Mais rien de cela n'avait eu lieu, même en rêve. La vie avait passé sans profit, sans aucun plaisir : en vain, pour moins qu'une prise de tabac. En avant, il n'y avait rien, et, autant que l'on regardât en arrière, il n'y avait eu que des pertes..., si effrayantes qu'on en avait le frisson.

Pourquoi l'homme ne peut-il pas vivre de manière

à éviter les pertes et les dommages? On se demande pourquoi ont été rasés le bois de bouleaux et la forêt de pins? Pourquoi le pâtis communal reste-t-il terrain vague? Pourquoi les gens font-ils précisément toujours ce qu'il ne faut pas? Pourquoi Iâkov s'est-il toute sa vie jeté les poings levés sur sa femme, et pourquoi a-t-il effrayé et insulté le juif tout à l'heure? Pourquoi les gens, en général, s'empêchent-ils de vivre les uns les autres? Quelles effroyables pertes! S'il n'y avait pas de haine et de malice, les gens tireraient les uns des autres un énorme profit.

Le soir, et pendant la nuit, Iâkov vit en rêve une petite fille, le saule, des oies tuées, Mârfa, semblable de profil à un oiseau qui veut boire, et la figure pâle et pitoyable de Rothschild, et des têtes patibulaires qui s'approchent de lui, parlant de pertes d'argent. Il se retournait dans son lit et se leva cinq ou six fois pour jouer du violon.

Le matin, il se leva avec peine et se rendit à l'hôpital. Le même Maxime Nicolâitch lui ordonna de se mettre sur la tête des compresses froides, lui remit des poudres, et, à l'expression de son visage et à son ton, Iâkov comprit que son affaire à lui aussi était mauvaise, et qu'aucune poudre ne servirait de rien.

En rentrant chez lui, il réfléchit qu'il n'aurait que profit à mourir. Il n'y a plus alors ni à manger ni à boire, ni à payer des impôts, ni à offenser les gens. Et, puisque l'homme reste dans la tombe non pas un an, mais des centaines, des milliers d'années, il y a, à cela, si l'on compte bien, un énorme profit. La vie, pour l'homme, est une dépense, et sa mort est un gain. Cette considération, assurément, est juste, mais elle est tout

de même amère et triste ! Pourquoi y a-t-il sur la terre un ordre si étrange que la vie, qui n'est donnée à l'homme qu'une fois, passe cependant sans profit?...

Il ne faisait pas peine à Iâkov de mourir, mais, lorsqu'en rentrant il aperçut son violon, son cœur se serra, et il souffrit. On ne peut pas emporter son violon dans la tombe : il restera délaissé, orphelin ; il lui arrivera la même chose qu'au bois de bouleaux et à la forêt de pins ; tout, dans ce monde, s'est toujours perdu et se perdra,...

Iâkov sortit de son isba et s'assit sur le seuil, serrant son violon sur sa poitrine. En pensant à la vie passée en vain, il joua, il ne savait quoi ; mais cela fut triste et touchant ; et des larmes coulèrent le long de ses joues.

Et plus il songeait, plus tristement chantait son violon.

Le loquet de la porte de la cour claqua une ou deux fois et Rothschild apparut sur le seuil. Il traversa hardiment la moitié de la cour, mais, apercevant Iâkov, il s'arrêta tout à coup, se blottit, et, apparemment par crainte, commença à faire des gestes, comme s'il voulait indiquer avec les doigts quelle heure il était.

— Approche, ne crains rien, lui dit Iâkov affablement, lui faisant signe d'avancer.

Le regardant d'un air soupçonneux, Rothschild s'approcha lentement ; il s'arrêta à quelques pas.

— Faites-moi la grâce, lui dit-il en s'inclinant, de ne pas me battre!... Moïsey Ilytch m'envoie ici une seconde fois. « N'aie pas peur, me dit-il, retourne chez Iâkov, et dis-lui, dit-il, qu'on ne peut pas se passer de lui ! Mercredi il y a une *noche*... » Oui, M. Chapovâlov

marie sa fille à un brave homme... Et la *noche* sera riche, ouh !... ajouta le juif en fermant un œil.

— Je ne peux pas... prononça Iâkov, la respiration coupée ; je suis malade, frère !

Et il se remit à jouer ; des larmes coulèrent tout à coup sur son violon.

Rothschild écoutait attentivement, placé de biais, les mains croisées sur la poitrine. L'expression effarée, incompréhensible de son visage se changea peu à peu en une expression triste et douloureuse. Il leva les yeux en l'air comme s'il ressentait une torturante extase, et il fit : *Vakh!*

Et des larmes coulèrent lentement sur ses joues et dégouttèrent sur sa redingote verte.

Toute la journée ensuite Iâkov resta couché, le cœur serré. Quand le prêtre, en le confessant, le soir, lui demanda s'il ne se rappelait pas quelque péché particulier, faisant effort pour se souvenir malgré sa faiblesse, il se remémora le visage malheureux de Mârfa et le cri désespéré du juif que le chien mordait ; et il dit d'une voix à peine perceptible :

— Mon violon, vous le donnerez à Rothschild.

— Bien, répondit le prêtre.

\* \* \*

Maintenant tout le monde se demande en ville où Rothschild a pris un si bon violon. L'a-t-il acheté ou volé, ou peut-être le lui a-t-on remis en gage pour de l'argent prêté ? Il a depuis longtemps abandonné la flûte ; il ne joue maintenant que du violon. Sous son archet filent des sons aussi plaintifs qu'il en sortait

jadis de sa flûte ; mais, quand il tâche de répéter ce que jouait Iâkov, assis sur le seuil de son isba, il s'en envoie quelque chose de si triste, de si douloureux que les auditeurs pleurent, et lui-même, à la fin, les yeux reversés, s'écrie : *vakh!*...

Et cette nouvelle chanson a tellement plu en ville que les marchands et les fonctionnaires invitent Rothschild à qui mieux mieux et la lui font jouer jusqu'à dix fois.

1894.

FIN

Depôt égal 1<sup>er</sup> trimestre 1955  
Mise en vente mais 1955  
Numero de publication 7758  
Numéro d'impression : 6777.